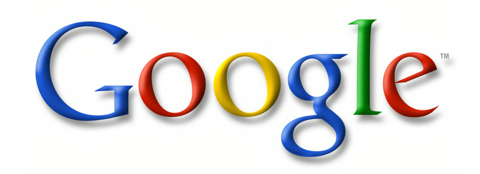
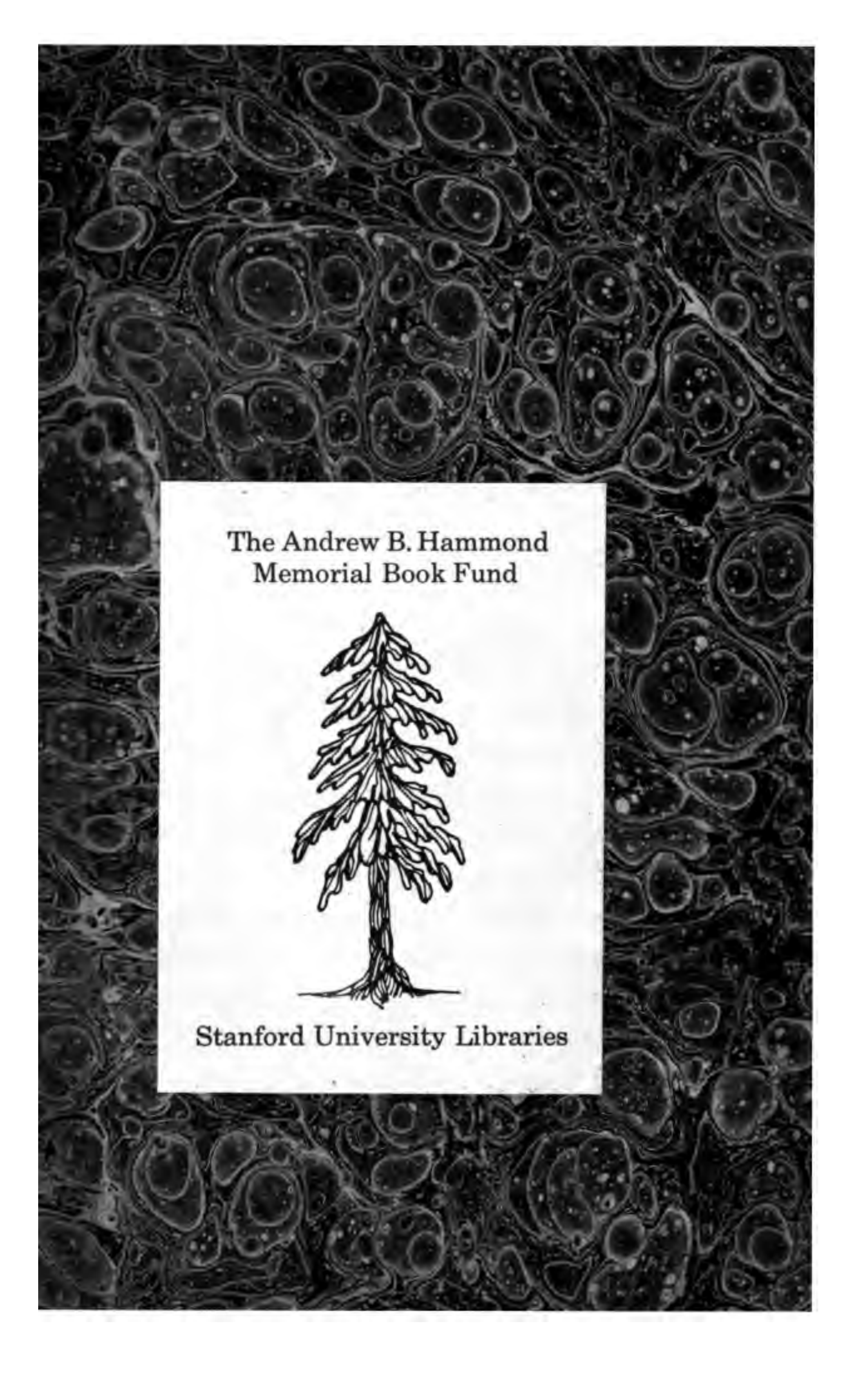



BOURBON


The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund
Stanford University Libraries



ŒUVRES DIVERSES

DE

J. J. BARTHÉLEMY.

DU FONDS DE GUEFFIER JEUNE (1825).
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES DIVERSES

DE

J. J. BARTHÉLEMY;

AUGMENTÉES

DE L'ESSAI SUR LA VIE DE J. J. BARTHÉLEMY,

PAR NIVERNOIS;

DEUX VOLUMES ORNÉS DE PLANCHES,

Édition de FIRMIN DIDOT, format, caractères et papier du *Voyage d'Anacharsis*, imprimé par *le même*.

TOME I.

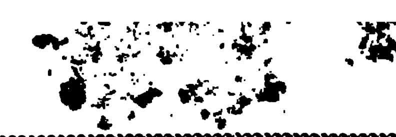


PARIS,

DABO JEUNE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 33.

1828.



ESSAI

SUR LA VIE

DE J. J. BARTHÉLEMY,

PAR LOUIS JULES BARBON MANCINI NIVERNOIS.

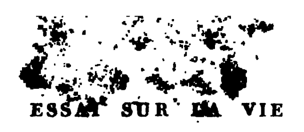
An III (1795).

Est enim probitate morum, ingenii elegantiâ, operum varietate monstrabilis.

Il est bien digne de servir d'exemple par la pureté de ses mœurs, par les agréments de son esprit, par la variété de ses ouvrages.

(LETTRES DE PLINE, liv. VII, lettre 21.)

APRÈS avoir passé une longue vie à servir mon pays et à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère. Je vais écrire avec simplicité la vie de M. Barthélemy. Des mains plus habiles que la mienne répandront sur sa tombe les fleurs de l'élo-



quence. Quand l'art de les cueillir ne me manquerait pas, les larmes que je répands m'en ôteraient le pouvoir. Je ne cesserai jamais de pleurer cet excellent homme, à qui j'étais si tendrement attaché : il m'honorait de son estime et de son amitié. Je sens qu'il y a de l'orgueil à le dire; mais c'est un orgueil que je n'ai pas le courage de réprimer. Plus heureux que Plutarque et Népos, je n'ai point à décrire ces scènes brillantes et terribles, où l'ambition et la passion de la gloire ont déployé des talents trop souvent pernicieux. Je détaillerai des travaux littéraires aussi utiles qu'immenses, entrepris avec un courage rare, suivis avec une persévérance plus rare encore; et j'offrirai le tableau d'un caractère et d'une conduite où s'alliaient la sensibilité, le désintéressement, la modestie, toutes les vertus qui font le plus d'honneur à l'humanité, parce que ce sont celles qui servent le mieux les hommes.

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Cassis, petit port voisin d'Aubagne. C'est à Aubagne, jolie ville entre Marseille et Toulon, que sa famille était établie depuis long-temps. Son père, Joseph Barthélemy, avait épousé Magdeleine Rastit, fille d'un négociant de Cassis. En 1715, elle alla faire une visite à ses parents, et ce fut pendant son séjour à Cassis qu'elle donna le jour à Jean-Jacques Barthélemy, le 20 janvier 1716. On ne tarda pas à le transporter à Aubagne, où, à l'âge de

quatre ans, il perdit sa mère très-jeune encore, et déjà chère à ses concitoyens par les qualités de son cœur et de son esprit : il apprit de son père à la pleurer. Joseph le prenait souvent sur ses genoux, et l'entretenant, les larmes aux yeux, de leur perte commune, la lui faisait sentir avec tant d'attendrissement, que l'impression ne s'en est jamais effacée. Ainsi, le bon cœur du père formait, par un exemple touchant, le bon cœur du fils, et développait la sensibilité exquise dont la nature l'avait doué.

Magdeleine Rastit Barthélemy laissa deux fils et deux filles qui ne démentirent jamais leur honorable naissance, ni les leçons et les exemples d'un père si universellement estimé de ses concitoyens, que le jour de sa mort fut un jour de deuil pour toute la ville d'Aubagne. La mort du frère de celui dont j'écris la vie, fit dans la suite le même effet; et c'est ainsi qu'une succession de vertus non interrompue a honoré cette respectable famille, bien plus que n'auraient pu faire les titres et les décorations dont la vanité fait tant de cas : précieux héritage que les neveux de Jean-Jacques Barthélemy étaient bien dignes de recueillir, et qui ne dépérira pas entre leurs mains.

Jean-Jacques avait douze ans, lorsque son père, après avoir formé son cœur, l'envoya faire ses études à Marseille, cette ancienne et fameuse ville, qui, du temps de Tacite, était recommandable par la simplicité de

mœurs, qui s'y unissait à l'élégance des Grecs, dont elle est une colonie.

C'est là qu'il fit ses basses classes au collége de l'Oratoire, sous un excellent instituteur, le père Renaud, homme d'esprit et de goût, qui distingua sans peine un pareil élève, et se plut à lui donner tous ses soins. M. de La Visclède, littérateur qui jouissait d'une haute considération, arriva à Marseille; c'était l'intime ami du père Renaud. Il partagea ses sentiments, et concourut avec intérêt aux progrès du jeune Barthélemy, qui furent singulièrement rapides et brillants.

Il s'était destiné lui-même à l'état ecclésiastique; mais, pour s'y préparer, il fut obligé de changer d'école. M. de Belzunce, alors évêque de Marseille, refusait d'admettre les étudiants à l'Oratoire; et Barthélemy, quittant avec regret ses anciens maîtres, alla faire son cours de philosophie et de théologie chez les Jésuites, où par hasard il ne tomba pas d'abord en de bonnes mains; et peut-être ce contre-temps fut un bonheur pour lui.

Il se fit alors un plan d'études particulières, indépendantes de ses professeurs. Il s'appliqua aux langues anciennes, au grec, à l'hébreu, au chaldéen, au syriaque. Passionné pour l'étude, il s'y livrait avec l'effervescence d'un esprit élevé qui s'enflamme avec plus d'impétuosité que de mesure; et cet excès pensa lui coûter la vie: il tomba dangereusement malade, et ne

recouvra ses forces qu'au moment d'entrer au séminaire, où il reçut la tonsure. Dans cette pieuse retraite, il avait beaucoup de loisir, et il en profita pour apprendre l'arabe. Un jeune Maronite, élevé à Rome, se trouvait alors à Marseille, auprès d'un oncle qui faisait le commerce du Levant. Il se lia avec Barthélemy, devint son maître de langue, lui enseigna l'arabe à fond, et l'accoutuma même, dans des conversations journalières, à le parler facilement. Alors il lui proposa de rendre un service à des Maronites, des Arméniens, et d'autres catholiques arabes qui n'entendaient presque pas le français : c'était de leur annoncer la parole de Dieu dans leur langue. Ce jeune homme avait entre les mains quelques sermons arabes d'un jésuite prédicateur de la Propagande. Barthélemy, qui ne savait ni rien refuser à un ami, ni se refuser à aucun genre de travail, en apprit un ou deux par cœur, et les prononça avec succès dans une salle du séminaire, où ses auditeurs orientaux furent si enchantés de lui, qu'ils le prièrent de vouloir bien les entendre en confession; mais sa complaisance n'alla pas jusque là, et il leur répondit qu'il n'entendait pas la langue des péchés arabes.

Il était si éloigné, je ne dis pas d'étaler sa vaste érudition, mais même de la laisser paraître, que peu de personnes savent à quel point il s'était familiarisé avec les langues orientales, et c'est ce qui m'a engagé

à rapporter cette petite scène de collége. Elle en occasiona bientôt une autre du même genre, et plus comique encore. Je me permets de la rapporter aussi, parce qu'elle peut servir à apprécier les charlatans, qui abusent si souvent, et à si bon marché, de notre penchant à admirer ce que nous ne comprenons pas.

Dix ou douze des principaux négociants de Marseille lui amenèrent un jour une espèce de mendiant qui était venu les trouver à la Bourse pour implorer leur charité, leur contant qu'il était Juif de naissance, qu'on l'avait élevé, pour son grand savoir, à la haute dignité de rabbin; mais que, persuadé par ses lectures des vérités de l'Évangile, il s'était fait chrétien; se disant enfin profondément instruit dans les langues orientales, et demandant que, pour en avoir la preuve, on le mît aux prises avec quelque savant. Ces messieurs n'en cherchèrent pas d'autre que le jeune Barthélemy, qui n'avait alors que vingt-un ans. Il eut beau leur dire qu'on n'apprend pas ces langues-là pour les parler: ils le pressèrent d'entrer en conversation avec l'érudit oriental; et celui-ci s'empressa lui-même de la commencer. Heureusement l'abbé, qui savait les Psaumes de David par cœur, s'aperçut que son interlocuteur récitait en hébreu le premier psaume. Il l'interrompit après le premier verset, et riposta par une phrase arabe tirée d'un de ces dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires, et dont il n'avait rien oublié.

Le juif reprit son psaume hébreu, l'abbé continua son dialogue arabe, et l'entretien s'anima sur ce ton jusqu'à la fin du psaume. C'était le *nec plus ultrà* de la vaste érudition du juif, qui se tut. Barthélemy voulut avoir le dernier, et ajouta encore, en forme de péroraison scientifique, une ou deux phrases de sa grammaire arabe, après quoi il dit à messieurs les négociants, que cet inconnu lui paraissait digne d'intéresser leur bienfaisance; et de son côté, le juif leur balbutia, en mauvais français, qu'il avait parcouru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Égypte, et qu'il n'avait rencontré nulle part un aussi habile homme que ce jeune abbé, à qui cette ridicule aventure fit un honneur infini dans Marseille. Ce ne fut pas sa faute, car il n'avait ni vanité, ni charlatanerie; et il raconta naïvement à tous ses amis, comment la chose s'était passée: mais on ne voulut pas le croire, et on s'en tint opiniâtrement au merveilleux.

Barthélemy, ayant fini son séminaire, se retira à Aubagne, dans le sein de sa famille, qu'il adorait, et avec laquelle il vivait dans une société aimable et choisie, où ne manquait aucun des agréments que les talents et le goût peuvent procurer. Il s'arrachait souvent à cette vie si douce, pour aller à Marseille visiter d'illustres académiciens ses amis, avec lesquels il s'entretenait des objets d'étude qui l'entraînaient avec un attrait irrésistible. Tel était entre autres M. Cary,

possesseur d'un beau cabinet de médailles, et d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre de curiosité utile. Ils passaient des journées entières à converser ensemble sur les objets de la littérature les plus intéressants pour l'histoire ancienne; après quoi Barthélemy, toujours insatiable d'étude, se retirait à la maison des Minimes, où le père Sigaloux, correspondant de l'académie des Sciences, faisait des observations astronomiques, auxquelles il associa le jeune homme, qui, ne sachant pas encore circonscrire ses travaux pour les rendre profitables, perdait son temps à entasser des acquisitions disparates.

Il ne tarda pas à s'en corriger. Il sentit que, pour sortir d'une médiocrité de talents peu préférable à l'ignorance, il faut s'enrichir de connaissances approfondies dans un seul genre de choix, sans courir d'un objet à l'autre avec un enthousiasme frivole qui ne permet que de les effleurer tous.

Il se rendit à Paris pour se livrer tout entier à la littérature, qui devait lui avoir un jour de si grandes obligations; et il se présenta avec une lettre de recommandation à M. de Boze, garde du dépôt des médailles, et secrétaire-perpétuel de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ce savant, estimable à tous égards, le reçut avec beaucoup de politesse, et lui fit faire connaissance avec les membres des trois académies les plus distingués, qui dînaient chez lui deux fois

par semaine. Dans cette société, Barthélemy se pénétra de plus en plus d'amour pour les lettres, et de respect pour ceux qui les cultivent. M. de Boze étudiait le jeune homme avec soin ; il ne tarda pas longtemps à le connaître, et lui accorda son amitié, sa confiance même, autant que le lui permettait un caractère dont une prudence et une réserve excessives faisaient la base.

L'âge et la santé de M. de Boze ne lui permettant plus de se livrer au travail pénible du cabinet des médailles, il avait compté s'associer M. de La Bastie, savant antiquaire, de l'académie des Inscriptions. Il le perdit par une mort prématurée, et il le remplaça dans ses intentions par Barthélemy, dont l'association, à la garde du cabinet, fut constatée quelques mois après par M. Bignon, alors bibliothécaire, et par M. de Maurepas, ministre du département.

De ce moment Barthélemy, pour qui la pratique de ses devoirs était un besoin impérieux, donna toutes ses peines, tout son temps, ses jours, ses nuits à l'arrangement des médailles, que l'âge et les infirmités de M. de Boze ne lui avaient pas permis d'achever. Ce fut un travail extrêmement considérable. La collection du maréchal d'Étrées, celle de l'abbé de Rothelin, toutes deux si nombreuses et si intéressantes, étaient empilées dans des caisses, sans ordre et sans indications. Il fallait en examiner toutes les pièces avec soin,

les comparer à celles qui étaient précédemment insérées dans l'ancien recueil, distinguer celles qui seraient à conserver, et enfin les inscrire avec ordre dans un supplément au catalogue. On sent toutes les difficultés d'une pareille opération. Elle fut faite avec une exactitude et une persévérance infatigables. Les difficultés n'étaient qu'un attrait de plus pour Barthélemy.

Au milieu de ces occupations multipliées, il commençait à jouir avec délices d'un genre de vie vraiment conforme à son goût et à ses talents, quand il se vit avec effroi près d'être forcé d'entrer dans une carrière bien différente. En partant de Provence, il avait vu à Aix M. de Bausset, alors chanoine de la métropole. Ils étaient amis et compatriotes, M. de Bausset étant né à Aubagne, où sa famille, établie depuis long-temps, jouissait à juste titre de la considération publique. Il avait présenté à son jeune ami une perspective de fortune dans l'état ecclésiastique, en lui promettant de se l'attacher en qualité de vicaire-général, dès qu'il serait parvenu à l'épiscopat. Barthélemy avait accepté avec reconnaissance une offre si flatteuse; et M. de Bausset, qui venait d'être nommé à l'évêché de Béziers, ne manqua pas de rappeler avec force à son ami leur engagement mutuel. Il est aisé de sentir l'embarras, l'anxiété de Barthélemy dans cette occasion qui allait l'arracher à ses occupations chéries. Il était trop scrupuleux observateur de sa parole pour

songer à la retirer, quoique les circonstances fussent bien changées. Il n'envisagea d'autre moyen que celui d'engager M. de Bausset à la lui rendre, en renonçant de lui-même à une acquisition dont il n'ignorait pas le prix. Il y réussit. Le prélat, orné de toutes les qualités que nous chérissons aujourd'hui dans un héritier de son nom et de ses vertus, avait l'esprit trop juste pour ne pas reconnaître les convenances de la position de Barthélemy, et le cœur trop bon pour ne pas lui conserver son amitié, en lui rendant la liberté.

M. Burette mourut le 10 mai 1747, et Barthélemy fut élu à la place d'associé dans l'académie des Inscriptions, M. Le Beau s'étant abstenu généreusement en sa faveur de toute démarche pour lui-même. Une autre place vaqua peu après, et M. Le Beau fut unanimement élu. C'était là le prélude d'un combat de générosité entre ces deux savants et vertueux hommes. M. de Bougainville, accablé d'infirmités, se démit du secrétariat de l'académie, et proposa à M. d'Argenson (1) de le remplacer par Barthélemy. Le ministre y consentit, mais Barthélemy refusa la place, et se fit préférer M. Le Beau. Celui-ci, quittant le secrétariat quelques années après, voulut le céder à l'abbé, en lui disant : Je vous le devais et je vous le rends. Je le cède

(1) Le ministre de la guerre, qui avait aussi les académies dans son département.

à un autre, lui répondit Barthélemy; mais je ne cède à personne le droit et le plaisir de publier qu'on ne saurait vous vaincre en bons procédés. Ainsi régnait alors, parmi ces illustres rivaux, l'émulation des vertus avec celle de la gloire: amalgame assez rare quelquefois dans la carrière des lettres, comme dans toute autre.

Devenu le successeur de tant d'illustres savants qui ont si bien servi la littérature, depuis l'établissement de l'académie (1), Barthélemy associa le travail annuel que cette compagnie attendait de ses membres, aux travaux journaliers qu'exigeait le cabinet des médailles, et il s'acquitta de ce double devoir avec une exactitude que la plus vaste érudition pouvait seule permettre.

On trouvera à la fin de cet essai, non pas une notice que je ne suis pas en état de faire, mais une liste de ses ouvrages en ce genre. Explications de monuments hébreux, persans, phéniciens, égyptiens, arabes: toutes les nations, toutes les langues étaient soumises à ses recherches laborieuses et à sa judicieuse critique. Dans ce travail, il ne pouvait s'empêcher de relever souvent les erreurs de plusieurs savants estimables qui s'étaient livrés avant lui aux mêmes recherches; mais, en découvrant leurs fautes avec une sagacité à laquelle

(1) En 1663.

rien n'échappait; il ne les présente jamais qu'avec cette modestie, cette aménité qui était son caractère distinctif. C'est ce qu'on peut observer surtout dans sa belle dissertation sur les inscriptions trouvées à Palmyre par des voyageurs anglais. Elles sont accolées à des inscriptions grecques, et on avait plusieurs fois tenté d'expliquer les unes à la faveur des autres; mais on n'avait fait, avec beaucoup de lumières et de génie même, que des efforts de divination qui avaient conduit à des résultats fautifs. Barthélemy en donna une explication qui, par sa simplicité, sa clarté, fit oublier toutes les autres, sans dépriser leurs auteurs; et il alla jusqu'à former un alphabet palmyrénien qui satisfit tout le monde savant: découverte qui pourra servir un jour à ressusciter la mémoire d'un peuple jadis célèbre par sa puissance, par ses exploits, par son commerce, son goût pour les arts, sa magnificence, et dont la haine et la vengeance des Romains ont éteint presque jusqu'au souvenir.

M. de Boze, garde du cabinet des médailles, étant mort en 1753, Barthélemy, qui lui était associé depuis sept ans, ne pouvait manquer de lui succéder en titre dans cette honorable place. Il se trouva pourtant quelqu'un qui eut le courage ou la honte de la solliciter pour lui-même. Barthélemy, qu'on en informa, ne voulut pas savoir le nom du demandeur, ne fit aucune démarche personnelle, et se reposa de son sort sur la

justice qui lui était due. De zélés et illustres (1) amis la firent aisément valoir; et il devint garde des médailles en chef (2). On peut aisément se figurer le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions: découvrant et acquérant, ou du moins éclaircissant chaque jour les plus précieux restes de l'antiquité, son attention principale se portait, comme de raison, sur les monuments grecs et romains, et il eut bientôt une belle occasion d'en faire la recherche la plus complète.

M. de Stainville, depuis ministre d'état, sous le nom de Choiseul, fut nommé à l'ambassade de Rome. Connaisseur en hommes et en talents, il joignait à sa générosité naturelle une vue que tous les hommes d'état doivent avoir: celle de favoriser, d'aider, de prévenir les sujets distingués par un mérite reconnu. Il proposa au jeune savant de faire, sous ses auspices et avec ses secours, le voyage d'Italie. Cette proposition, faite avec toute la grâce qui sied si bien d'accompagnement aux bienfaits, fut reçue et acceptée par l'abbé, avec une reconnaissance pour ses protecteurs, qui, bien loin de jamais s'affaiblir, n'a fait que s'ac-

(1) M. de Malesherbes; M. de Stainville, depuis duc de Choiseul et ministre; M. de Gontaut, frère du dernier maréchal de Byron.

(2) En 1753.

croître pendant tout le cours de sa vie. J'ai dit ses protecteurs, parce que la jeune femme de l'ambassadeur ne cessait d'avertir, d'exciter av[illegible]ance les dispositions généreuses d'un mari qui était l'unique [illegible] son adoration et de son culte, comme il est [illegible] dix années celui de ses regrets et de ses larmes.

M. et Mme de Stainville offrirent obligeamment à Barthélemy de le mener de Paris à Rome, dans leur voiture; et c'eût été de part et d'autre un bon marché. L'abbé, à qui, je ne dis pas l'intérêt, mais l'amitié même ne faisait jamais oublier ses devoirs, ne se trouva pas en état de les suivre, et son départ fut différé par les affaires du cabinet des médailles.

Il s'associa peu après, pour le voyage, avec M. de Cotte, qui désirait depuis long-temps de voir l'Italie. M. de Cotte était son ami, et digne de l'être par ses vertus et ses connaissances. Ils partirent ensemble au mois d'août 1755, et arrivèrent le 1er novembre à Rome, où le nouveau ministre faisait déjà oublier son prédécesseur par son extrême magnificence, et par le développement de ses talents, soit pour plaire, soit pour négocier.

Sa jeune femme le secondait avec zèle et succès. Agée de dix-sept ans, mais formée par des lectures solides, par des réflexions toujours justes, et mieux encore par l'heureux instinct d'un caractère qui ne lui laisse dire, penser et faire que ce qui est bien, elle

jouissait déjà dans Rome d'une haute considération; et elle y acquit bientôt cette vénération qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'à un long exercice des vertus. Il me serait aujourd'hui plus aisé qu'à personne de détailler ici les rares qualités de son cœur et de son esprit; mais je m'en abstiens par attachement pour elle. Je connais trop sa modestie, pour vouloir la faire rougir d'un portrait qu'elle regarderait comme un éloge. On pourra recourir à la 330ᵉ page du 4ᵉ volume d'Anacharsis, in-4°, chapitre LXXXI (1), où on la trouvera bien peinte sous le nom de *Phédime*, comme son mari sous celui d'*Arsame*.

Les deux voyageurs, peu de jours après leur arrivée, furent présentés au pape par l'ambassadeur, qui l'avait prévenu en leur faveur; et ils en furent reçus avec cette affabilité, cette gaîté, cette bonhomie qui le caractérisaient. D'ailleurs Benoît XIV, savant lui-même et célèbre, sous son nom de Lambertini, par douze volumes de doctrine ecclésiastique, ne pouvait manquer de distinguer un homme tel que Barthélemy.

M. de Cotte et lui ne voulaient pas perdre de temps; et presque au sortir de Montecavallo (2), ils s'occupèrent sans relâche des antiquités, des singularités, tant de la ville que de ses environs. Ils virent, et ils admirèrent, à trente lieues de Naples, les plus anciens

(1) Page 191 du 7ᵉ volume de l'édition Gueffier, in-8°.

(2) Le palais du pape.

monuments de l'architecture grecque, qui subsistent dans l'emplacement où avait été bâtie la ville de Pœstum.

Les salles du palais de Portici sont encore plus intéressantes, et exercèrent souvent l'avide curiosité des observateurs. On y a rassemblé les antiquités d'Herculanum et de Pompéia. C'est là qu'on voit une immensité de peintures, de statues, de bustes, de vases, d'ustensiles de toute espèce : objets infiniment précieux et attachants, les uns par leur beauté, les autres par les usages auxquels ils étaient destinés; mais en même temps on remarquait douloureusement, et avec une espèce de honte, l'abandon où étaient restés, dans cette admirable collection, les quatre ou cinq cents manuscrits trouvés dans les souterrains d'Herculanum. On en avait déroulé deux ou trois dont le savant Mazocchi donna l'explication. Ils ne contenaient rien d'important, et on se découragea. Mais Barthélemy ne se décourageait point. Il sollicita sans cesse, il intrigua presque, pour engager les possesseurs du trésor à en prévenir la perte. Il se croyait même à la veille d'y réussir quelques années après, lorsque ce beau et utile projet échoua par la mort du marquis Carraccioli, alors ministre à Naples, qui s'en occupait avec intérêt.

Nous venons de voir l'abbé employant l'intrigue, si étrangère à son caractère. Nous l'allons voir employant la fraude; et nous applaudirons justement à l'une comme à l'autre.

Il désirait passionnément de pouvoir présenter aux savants de France qui s'occupent de la paléographie, un échantillon de la plus ancienne écriture employée dans les manuscrits grecs. Il s'adressa au docte Mazocchi son ami, et à M. Paderno, garde du dépôt de Portici. Mais tous deux lui répondirent qu'ils avaient ordre exprès de ne rien communiquer. Celui-ci seulement voulut bien lui permettre de jeter les yeux sur une page d'un manuscrit qu'on avait coupé de haut en bas, lors de la découverte; elle contenait vingt-huit lignes. Barthélemy les lut cinq ou six fois avec une attention extrême; et soudain, comme inspiré par la passion, qui sait quelquefois suggérer de l'artifice aux simples, il descendit précipitamment dans la cour, sous un prétexte qui ne permit pas de le suivre, et là il traça de mémoire, sur un papier, le précieux fragment qu'il voulait voler. Il remonte alors, il compare mentalement la copie avec l'original, dont il n'avait rien oublié, et il la rend parfaitement conforme, en corrigeant intérieurement deux ou trois petites erreurs qui lui étaient échappées. Ce fragment contenait quelques détails de la persécution qu'avaient éprouvée les philosophes en Grèce, du temps de Périclès. Barthélemy emporte sa proie sans scrupule, et l'envoie le même jour à l'académie des Belles-Lettres; mais en recommandant le secret, pour ne pas compromettre MM. Mazocchi et Paderno.

Il était partout un objet d'intérêt et de curiosité. Le roi de Naples, qui était alors à Cazerte, dont il faisait achever le superbe château, voulut le voir, et se le fit présenter à son dîner par M. d'Ossem, notre ambassadeur. S. M. S. se plut à l'entretenir des découvertes qui se faisaient alors dans ses états, parut regretter qu'on ne pût pas lui ouvrir le cabinet des médailles, parce que celui qui en avait la garde était absent, ordonna qu'on lui montrât les superbes colonnes de marbre antique qui venaient d'être apportées récemment à Cazerte, et le fit inscrire au nombre des personnes à qui on devait successivement distribuer les volumes des antiquités d'Herculanum.

M. Bayardi, prélat romain, que ce prince avait attiré à Naples, était chargé du soin de les expliquer : savant recommandable par la variété de ses connaissances, et respectable par les qualités de son cœur ; mais redoutable à ses auditeurs et à ses lecteurs par sa prodigieuse mémoire et son infatigable éloquence. Barthélemy ne put l'ignorer, et eut de reste l'occasion de s'en convaincre. Dans toutes les capitales de l'Italie où il fit quelque séjour, il se trouva précédé, annoncé par sa réputation, et reçut un accueil flatteur de la part des personnages les plus distingués, soit par la naissance, soit par l'érudition, soit par l'une et l'autre ensemble : ce qui n'est pas rare en Italie.

Rome était le chef-lieu de sa résidence, et ce fut là

qu'il eut le plaisir et l'honneur d'expliquer d'une manière satisfaisante la belle mosaïque de Palestrine. Plusieurs savants illustres en avaient donné avant lui des explications fort ingénieuses, mais auxquelles il se permit d'en substituer une plus simple et mieux fondée. On s'était attaché à trouver la clef de cette grande énigme dans la vie de Sylla et dans les jeux de la fortune. On voyait Alexandre, arrivant en Égypte, et paraissant à côté de la victoire, sous une tente, au milieu de l'élite de ses gardes ou de ses généraux. C'était, disait-on, c'était Sylla, sous les traits du héros de Macédoine, pour rappeler aux Romains, dans le temple de la Fortune à Préneste (aujourd'hui Palestrine), les oracles de cette déesse qui justifiaient l'élévation du dictateur, comme l'oracle d'Ammon avait légitimé le conquêtes d'Alexandre. Barthélemy ne vit ni Sylla, ni le vainqueur grec; il vit à leur place l'empereur Hadrien; il prouva qu'il avait vu ce qu'il fallait voir; et cette découverte, très-difficultueuse par la multitude immense d'accessoires qu'elle entraînait, fit un honneur infini à son modeste auteur, qui lui-même ne la regardait que comme une simple restitution de texte. On trouvera, dans le trentième volume de l'académie des Inscriptions, cette dissertation si curieuse et si intéressante pour les artistes comme pour les savants.

M. de Stainville étant venu à Paris au commence-

ment de 1757, fut nommé bientôt après à l'ambassade de Vienne, et sa femme, qu'il avait laissée à Rome, revint le joindre, et ramena Barthélemy avec elle. Celui-ci trouva ses désirs devinés par M. de Stainville, qui était convenu avec le ministère d'un arrangement bien favorable à la passion de l'abbé pour la belle antiquité. Il devait accompagner l'ambassadeur à Vienne, aller de là, aux dépens du roi, parcourir la Grèce et les échelles du levant, y amasser de nouveaux trésors, et les rapporter en France par Marseille ; mais, quelque attrait que ce projet eût pour lui, son attachement à ses devoirs l'emporta ; il ne crut pas pouvoir laisser le cabinet des médailles si long-temps fermé, et il se refusa à une offre si flatteuse.

A la fin de l'année suivante, M. de Stainville, alors duc de Choiseul, fut appelé au ministère des affaires étrangères, que lui laissa, en se retirant, l'abbé de Bernis, devenu cardinal. Le premier mot que le nouveau ministre et sa femme dirent alors à Barthélemy, fut pour s'informer de ses besoins, auxquels, dirent-ils, c'était désormais à eux de pourvoir, comme de son côté c'était à lui de s'adresser à eux pour les en instruire. Barthélemy, surpris de tant de bonté, et forcé par eux de s'expliquer, demanda une pension de six mille livres sur quelque bénéfice, et rougit de sa demande. Le généreux ministre sourit ; et ce sourire, que Barthélemy regarda seulement comme une nou-

velle marque de bonté, aurait paru à tout autre, ce qu'il était réellement, le présage et l'annonce d'une plus grande fortune. Il était bien éloigné de chercher à l'accroître; mais la bienfaisance active de ses protecteurs ressemblait à l'activité de César, qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire. Ils le comblèrent de graces, et dans le courant de quelques années lui procurèrent une aisance à laquelle il ne s'attendait pas, et qui lui attira bien des jaloux, malgré le bon usage qu'il en fit.

Il eut successivement, d'abord une pension sur l'archevêché d'Alby, ensuite la trésorerie de Saint-Martin de Tours, et enfin la place de secrétaire-général des Suisses. Il jouissait, outre cela, depuis 1760, d'une pension de cinq mille livres sur le Mercure. On l'avait même forcé un moment, malgré son extrême répugnance, à accepter le privilége de ce journal, alors très-lucratif, dont on venait de dépouiller par erreur M. Marmontel, qu'on croyait l'auteur d'une satire sanglante contre des personnes de distinction. Il n'était pas capable de prostituer sa plume à un ouvrage de ce genre, et il n'y avait eu aucune espèce de part. Il en avait fait la lecture à un souper où plusieurs personnes l'avaient entendu, et la pièce était de M. de Cury, anciennement trésorier de l'armée d'Italie, en 1733. Je me souviens de l'y avoir beaucoup vu : c'était un agréable débauché qui avait quelque talent, sur-

tout celui de la plaisanterie, qu'il poussait volontiers jusqu'au sarcasme; honnête d'ailleurs, intègre, obligeant, et digne d'avoir des amis, comme il était capable de se faire des ennemis. M. Marmontel, à qui on attribuait la parodie de Cinna, cette pièce justement réprouvée, n'ignorait pas quel en était l'auteur; mais il se tut, il souffrit la perte de sa fortune, il aima mieux la sacrifier que de trahir le secret qu'on lui avait confié, et qui n'a été découvert que long-temps après l'oubli de l'affaire.

Ce fut à l'occasion de cette tracasserie, que les protecteurs de Barthélemy le forcèrent à ne pas s'obstiner à refuser le Mercure; mais il trouva le moyen de ne le garder qu'un moment, et il le céda à M. de la Place. On lui conserva sur le privilége, par l'ordre exprès de ses protecteurs, une pension de cinq mille livres, mais il sut aussi bientôt s'en défaire, en la cédant à des gens de lettres fort estimables.

En 1771, M. d'Aiguillon remplaça dans le ministère M. de Choiseul, qui fut exilé à sa terre de Chanteloup, où Barthélemy ne manqua pas de le suivre. Bientôt on demanda au ministre disgracié la démission de sa charge de colonel-général des Suisses; il l'envoya sur-le-champ, et l'abbé voulait envoyer en même temps la sienne du secrétariat; mais M. de Choiseul l'engagea à l'aller offrir lui-même à la cour, et à ne pas se dessaisir, sans quelque indemnité, d'un brevet scellé du grand sceau,

et revêtu de lettres patentes, enregistrées au parlement. Barthélemy obéit à ce conseil aussi judicieux qu'amical. Il se rendit à Paris, et présenta son brevet à M. d'Affry, chargé du détail des Suisses et Grisons. M. d'Affry le refusa; mais plusieurs personnages, très-considérés alors à la cour, le pressèrent de mettre la démission sous les yeux du roi; et voyant Barthélemy inébranlable dans sa résolution de retraite, malgré l'offre qu'on lui fit de bonne part de s'adoucir en sa faveur, s'il promettait de ne pas retourner à Chanteloup, l'honnête M. d'Affry termina enfin l'affaire, et fit réserver à l'abbé une pension de dix mille livres sur la place. Il n'avait rien demandé, et, dès le lendemain de la décision, il repartit pour Chanteloup.

Au moyen de cette indemnité, Barthélemy se trouvait jouir encore d'environ trente-cinq mille livres de rente, que, par différentes cessions à des gens de lettres pauvres, il sut réduire à vingt-cinq, dont il ne fit pas un usage fastueux, mais un emploi convenable à sa situation, et digne d'un homme de lettres vraiment philosophe sans ostentation. Il éleva, il établit trois neveux; il soutint le reste de sa famille en Provence, et il se composa une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qu'il a vendue quelques années avant sa mort.

Après avoir joui pendant une vingtaine d'années de son aisance, il s'est trouvé sur la fin de sa vie réduit au strict nécessaire, par les suppressions de places

et d'appointements auxquelles il fut soumis. Il ne s'en est jamais plaint, il ne paraissait pas même s'en apercevoir; et, tant qu'il a pu se traîner, courbé d'une manière effrayante par l'âge et les infirmités, on l'a vu, allant gaiement à pied d'un bout de Paris à l'autre, porter ses soins et son attachement à sa respectable amie, madame de Choiseul, qui, de son côté, lui prodiguait des attentions aussi tendres que si elle eût été elle-même son obligée.

En 1789, on le pressa de demander une place vacante à l'Académie française. Il s'était plusieurs fois refusé, par modestie et par prudence, à de pareilles sollicitations; mais enfin il se rendit aux instances de ses amis et au vœu de l'Académie. Il fit ses visites, précédé par sa réputation, et par la célébrité de son bel ouvrage intitulé: *Voyage du jeune Anacharsis*, qui avait paru l'année précédente.

Il l'avait commencé en 1757, et on s'étonne de la constance d'un auteur qui, durant trente ans, suit le même plan et s'occupe du même travail. Il est bien plus étonnant qu'un homme ait osé concevoir l'idée d'un si vaste édifice, et qu'au milieu d'une foule de devoirs auxquels il ne manquait jamais, il ait pu achever cette merveilleuse fabrique en trente années seulement.

Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue de connaissances qu'elle exi-

geait et qu'elle renferme, ou de l'art singulier des rapprochements et des transitions, qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparates entre eux; ou de l'élégance continue et de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions, qu'au premier coup d'œil on serait tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Telle a été, en effet, la méprise de quelques personnes qui ont donné le nom de roman à un ouvrage où on trouve toute vérité, et où on ne trouve que des vérités. Cette critique, plus applicable à la Cyropédie de Xénophon qu'à l'Anacharsis de Barthélemy, ne mérite pas d'être réfutée, et je ne m'étendrai pas davantage sur un livre qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde relit, et dont la lecture est toujours également attachante et instructive.

Barthélemy fut élu par acclamation à l'Académie française; et à sa réception il fut accueilli, et, pour ainsi dire, couronné par les acclamations publiques. Son discours fut comme sa vie et son caractère, un tissu, un modèle de simplicité, de sentiment, de modestie; et le directeur (1) qui lui répondit, enrichit sa réponse des graces piquantes et délicates qui brillent dans tout ce qui sort de sa plume.

---

(1) M. de Boufflers, si connu par de charmants ouvrages.

L'année suivante, M. de Saint-Priest, alors ministre du département de Paris et des lettres, offrit à Barthélemy l'honorable place de bibliothécaire du roi, vacante par la démission de M. Le Noir. L'abbé reçut cette offre flatteuse avec reconnaissance, et refusa la place : ne croyant pas, accoutumé comme il l'était à des travaux littéraires libres et indépendants, pouvoir se charger des détails minutieux et forcés de ce grand dépôt.

Circonscrit par son goût et par sa modestie dans le soin et les travaux du cabinet des médailles, il s'y livrait avec une ardeur toujours nouvelle, aidé par son neveu Barthélemy Courçay qui lui avait été associé en 1768, et qui est aujourd'hui titulaire de la place. C'est faire assez l'éloge du neveu que de dire qu'il est digne d'un tel oncle, et c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de lui rendre.

Le cabinet s'était singulièrement accru et embelli entre les mains de Barthélemy : son activité, sa vigilance ne négligeaient aucun objet ; et ses correspondances, qui embrassaient, avec un égal succès, toute la France et toute l'Europe, lui procuraient chaque jour de nouveaux trésors. La Suède et le Danemark se prêtèrent à cette contribution, comme avait fait l'Italie, et complétèrent, pour leur part, la collection des médailles modernes, dont la suite avait été négligée après la mort de M. Colbert, ce grand homme,

qui ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer ou à la richesse ou à l'ornement de la France.

Mais les médailles modernes, qui n'apprennent guère que ce qu'on sait d'ailleurs, ne paraissaient pas à Barthélemy un objet aussi intéressant, pour le cabinet, que les antiques; et c'était à la recherche de celles-ci qu'il donnait, avec raison, ses plus grands soins. Il n'y a que les initiés dans ce genre de travail, qui puissent avoir une idée des difficultés qu'il présente, des peines infinies qu'il coûte. Veiller sans cesse à la découverte des monuments rares, précieux, uniques même qui se trouvent enfouis dans divers cabinets; les y déterrer à force de vigilance et d'activité; se les procurer en les achetant avec économie; ne les insérer dans une des suites qu'après s'être assuré, par un examen minutieux, de leur authenticité, et des singularités qui les distinguent de quelques autres à peu près semblables; les inscrire enfin au catalogue, avec leur description claire et précise: telle est la foule de détails auxquels Barthélemy dut sacrifier, pour l'intérêt du cabinet dont il avait la garde, une grande partie de son temps, de ce temps qu'il employait si bien et si agréablement pour lui dans ses études particulières. Il se livra à ce travail obscur et pénible avec tant d'ardeur et de constance, qu'il parvint à doubler les richesses du cabinet. Il y avait trouvé vingt mille médailles antiques, il en a laissé quarante mille;

et je tiens de lui que, dans le cours de son administration, il lui en avait passé par les mains et sous les yeux quatre-cent-mille.

Outre celles que lui procuraient des hasards fréquents, suite naturelle et juste salaire de ses correspondances suivies sans relâche, il fit l'acquisition importante de plusieurs collections précieuses, formées par divers amateurs éclairés et savants. Celles de Cary, de Clèves, de Pellerin et d'Ennery lui fournirent une foule d'objets du plus grand prix par leur belle conservation et leur rareté. Il y en avait même plusieurs d'uniques dans le recueil de Clèves, qui embellirent singulièrement la suite des médailles impériales en or.

La collection de Pellerin était la plus complète qu'aucun particulier eût jamais possédée. Il avait été très-long-temps premier commis de la marine, et une correspondance de plus de quarante années avec tous nos consuls du Levant, l'avait enrichi d'une infinité de médailles grecques inconnues jusqu'alors.

Le cabinet étant parvenu à un si haut degré d'accroissement et de réputation, il était temps d'en publier les trésors et de les communiquer à tous les savants de l'Europe. C'était la dernière opération qui devait couronner les longs travaux de Barthélemy, et c'eût été en même temps de sa part un moyen de s'acquitter envers tous les antiquaires français ou étrangers qui lui avaient fourni à l'envi tant de précieux

matériaux. Cette reconnaissance leur était due par un homme leur associé dans les diverses compagnies savantes qui s'étaient empressées d'inscrire son nom dans leurs fastes; car, outre l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et l'Académie de Marseille, il était encore de celles de Madrid, de Cortone, de Pezaro, de Hesse-Cassel, enfin de celle des Antiquaires et de la Société royale de Londres.

Par ce concours de motifs patriotiques et personnels, Barthélemy avait à cœur de finir sa carrière en publiant une notice, une description exacte et raisonnée des richesses dont le dépôt lui était confié. L'opération était dispendieuse, par la quantité de gravures qu'exigeait un semblable recueil, et elle avait besoin non-seulement de l'attache, mais des secours du gouvernement. Barthélemy obtint, en 1787, l'aveu du ministère; et il semblait n'avoir plus rien à désirer. Mais la bonne volonté de M. de Breteuil, alors ministre d'état, zélé pour la gloire des lettres, fut arrêtée par diverses circonstances impérieuses. L'embarras des finances, à cette époque désastreuse, fut suivi des assemblées des notables, qui amenèrent les états généraux, d'où sortit un nouvel ordre de choses; et tels furent les obstacles qui, s'opposant d'abord à l'exécution de cette belle entreprise, en firent bientôt oublier le projet. Ce fut là le premier succès que manqua l'abbé ns sa poursuite continuelle des avantages de la *lit*

térature. La fortune semblait avoir attendu la fin de sa carrière, pour lui faire sentir le poids de ses inévitables disgraces; et il ne tarda pas à trouver l'occasion de se rappeler et de s'appliquer le mot si connu du sage Solon au roi Crésus : « Nul homme ne peut être réputé véritablement heureux avant sa mort. »

Dès l'année 1792, la diminution de ses forces et sa décadence progressive se faisaient remarquer sensiblement; et, au commencement de l'année suivante, on le vit sujet à tomber dans des faiblesses, dans des évanouissements qui le laissaient sans connaissance pendant des heures entières. Courageux et calme par caractère, il ne s'inquiétait pas de ces accidents passagers; mais ses amis en prévoyaient avec douleur le danger trop prochain.

Il avait alors soixante-dix-huit ans, remplis par soixante années de travaux; et il touchait à une disgrace que son âge, ses infirmités, sa conduite ne permettaient pas seulement de soupçonner.

Le 30 août 1793, il fut dénoncé sous-prétexte d'aristocratie (1) (accusation qui pouvait surprendre un homme à qui la langue grecque était si familière), et son neveu partagea cette inculpation, ainsi que cinq ou six autres de leurs coopérateurs à la biblio-

(1) Ἀριστοκρατία, *aristocratie*, gouvernement des grands, ou des personnes les plus considérables d'un état.

commise dans les bureaux qui avaient fait arrêter ce respectable vieillard. Des amis zélés, obligeants et sensibles l'avaient aidée, et n'avaient pas eu de peine à réussir. Le comité, qui n'ignorait ni l'âge ni la réputation de Barthélemy, ni la pureté de sa conduite, n'avait jamais eu l'intention de le comprendre dans l'ordre général qui frappait sur les employés à la bibliothèque, et son arrestation était un mal-entendu, une erreur qu'on répara sur-le-champ. Tous les commis s'empressèrent à l'envi à expédier l'ordre de sa sortie, avec lequel on alla le réveiller sur les onze heures du soir; et à minuit on le ramena chez sa tendre et constante protectrice, d'où on l'avait arraché le matin.

Ce ne fut pas sans une peine sensible qu'il laissa dans la prison M. de Courçay, ce neveu si digne de sa tendresse, et il eut la douleur de ne lui voir recouvrer la liberté qu'après quatre mois de détention.

Pour lui, il ne tarda pas à faire une seconde épreuve de cet ascendant heureux qu'un mérite éminent et une vertu reconnue acquièrent sans le savoir sur tous les esprits. On l'avait traité, sinon comme un coupable, du moins comme un homme suspect et dangereux, le 2 du mois de septembre; et dans le mois d'octobre suivant, la belle charge de bibliothécaire en chef étant devenue vacante par la mort de Carra et par la démission de Chamfort, on la lui offrit de la manière la plus flatteuse. Il ne l'accepta pas, et s'en excusa sur

sa vieillesse et sur les infirmités qui l'accompagnaient.

Malheureusement l'excuse n'était pas frivole, et dans le courant de l'année suivante, son dépérissement successif fit des progrès effrayants. Il touchait à la fin de sa belle carrière, et lui seul ne s'en apercevait pas. Cependant de fréquentes défaillances pouvaient l'avertir que le principe de vie s'affaiblissait par degrés. Ses amis s'effrayaient avec raison de ces attaques de faiblesse qui se renouvelaient souvent; mais comme il perdait le sentiment pendant la durée, il n'en conservait pas le souvenir; et dès qu'elles étaient passées, il se remettait à sa vie ordinaire. Il la passait entre la littérature et l'amitié : toujours occupé, toujours sensible, toujours reconnaissant. Les soins de ses amis ne lui manquaient pas; et ceux de son neveu, aussi continuels que tendres, devinaient, prévenaient tous ses besoins, et ne lui laissaient pas le temps de les sentir. Il était sans souffrances, mais il s'éteignait peu à peu.

Au commencement de cette année (1795) on s'aperçut que la mort s'approchait à plus grands pas. Il commençait la quatre-vingtième année d'une vie passée tout entière dans des travaux qui, exigeant une forte application, usent insensiblement le ressort vital, sans attaquer les organes du corps quand sa constitution est bonne; et telle était celle de Barthélemy. Il était de la taille la plus haute et la plus proportionnée. Il semblait que la nature eût voulu assortir ses formes

et ses traits à ses mœurs et à ses occupations. Sa figure avait un caractère antique, et son buste ne peut être bien placé qu'entre ceux de Platon et d'Aristote. Il est l'ouvrage d'une main habile (M. Houdon), qui a su mettre dans sa physionomie ce mélange de douceur, de simplicité, de bonhomie et de grandeur, qui rendait, pour ainsi dire, visible l'ame de cet homme rare.

La rigueur excessive de l'hiver avança probablement sa fin, et il n'y prenait pas garde. Ses lectures, ses occupations littéraires diminuaient d'intensité, mais étaient toujours les mêmes, et remplissaient tout le temps qu'il ne donnait pas à l'amitié. Il aurait pu faire écrire sur sa porte, comme Maynard sur la sienne:

> C'est ici que j'attends la mort,
> Sans la désirer ni la craindre.

Elle le menaçait depuis long-temps, et l'atteignit enfin dans le courant d'avril. Le 25 de ce mois (6 floréal), il alla dîner chez madame de Choiseul, quoiqu'incommodé depuis quelques jours de coliques et de dérangement d'estomac. La saison était rude encore, et il fut peut-être saisi du froid en revenant. C'est ce qu'a pensé son médecin (1), homme habile et sensible, qui le soignait avec affection. La soirée du malade se passa chez lui, comme à l'ordinaire, entre trois ou quatre amis avec qui la conversation ne tarit point;

---

(1) M. Poissonnier Desperrières.

mais dans la nuit il fut vraisemblablement surpris d'une faiblesse qui ne lui laissa pas le temps de tirer sa sonnette: car il ne permettait jamais que personne couchât dans sa chambre. Comtois, son excellent domestique, y entra de lui-même, par inquiétude, à huit heures du matin, surpris que l'abbé, qui était fort matinal, ne l'eût point encore appelé. Il le trouva sans connaissance, les pieds dans le lit et la tête sur le parquet. Il le coucha. La connaissance revint peu à peu; mais la fièvre était déclarée, et ne cessa plus. La toux devint fatigante, et l'expectoration pénible. La poitrine se remplit, et cet excellent homme s'endormit du sommeil des justes et des sages, sans douleur, et peut-être sans voir sa fin, quoique ayant conservé toute sa connaissance jusqu'à son dernier moment.

Ce moment cruel pour ses amis et pour les lettres arriva le 30 avril (11 floréal) de la présente année, à trois heures après midi, et ne fut annoncé par aucune souffrance. A une heure, Barthélemy lisait paisiblement Horace; mais ses mains déja froides ne pouvaient plus tenir le livre, et il le laissa tomber. Sa tête se pencha; il paraissait dormir; on le croyait. Son tendre neveu, qui ne le quittait pas un seul instant, le crut lui-même, et ne perdit cette douce illusion qu'au bout de deux heures, en s'apercevant qu'il n'entendait plus la respiration de son oncle.

Ainsi mourut, avec le calme qui avait régné dans

toute sa vie, cet homme, un des ornements de son siècle; laissant à chacun de ses parents un père à pleurer, à ses amis une perte irréparable à regretter, aux savants de toutes les nations un exemple à suivre, aux hommes de tous les lieux et de tous les temps un modèle à imiter.

ŒUVRES DIVERSES

DE J. J. BARTHÉLEMY.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

La réputation d'un écrivain pendant sa vie, ne nuit que trop souvent à sa mémoire par l'empressement qu'on a de publier après sa mort ses œuvres inédites. A peine est-il expiré qu'on ouvre tous ses porte-feuilles, qu'on fouille les endroits de son cabinet les plus cachés, etc. Rien n'échappe à l'œil scrutateur de ses éditeurs, qui se hâtent à vider le sac, suivant l'expression de Fontenelle, sans s'embarrasser guère de ce qui s'y trouve. De là cette quantité d'écrits, condamnés à l'oubli par leurs propres auteurs, qui n'ont cessé de paraître, au mépris quelquefois de leur

dernière volonté. On a plus fait encore au commencement de ce siècle : les moindres remarques, les anecdotes futiles, des bons ou mauvais mots, échappés aux gens de lettres plus ou moins connus, tout a été recueilli sous le titre d'*Ana;* ouvrages dont le succès passager annonçait déjà la lassitude des esprits, le dégoût du véritable savoir, et la décadence des lettres. Le goût des choses frivoles est pire que l'ignorance, et précède toujours les temps de barbarie.

Vint ensuite une foule d'ouvrages, les uns dérobés aux héritiers des auteurs, ou publiés sans leur consentement, les autres altérés ou même supposés, plusieurs simplement ébauchés ou informes; enfin, presque tous jugés avec trop d'indulgence et adoptés avec peu de discernement. Jamais le triomphe de la licence ne fut plus complet; et l'immoralité de notre siècle se manifestait dans les actions qui en

paraissaient le moins susceptibles. De ce nombre est sans doute celle qui fait outrager, par avidité, les mânes respectables d'un homme célèbre, en mettant au jour des écrits posthumes qui peuvent obscurcir sa gloire. J'espère qu'on n'aura aucun de ces reproches à me faire dans l'édition des *OEuvres diverses de J. J. Barthélemy*, l'illustre auteur du *Voyage d'Anacharsis*. Quoiqu'elles ne soient composées que d'opuscules, de fragments, de lettres, etc., elles n'offrent pourtant que des pièces qui font honneur ou à son esprit ou à son cœur; dans lesquelles on retrouve son goût, sa sagacité et son érudition. Toutes donnent de lui une idée avantageuse, et quelques-unes ajoutent encore à celle qu'on en avait déjà. D'ailleurs, il avait lui-même fait, en quelque sorte, le choix de ces pièces, puisqu'il en brûla, peu de temps avant sa mort, un grand nombre, vraisemblablement toutes celles

dont il ne voulait pas qu'après sa mort on fît le moindre usage.

On n'entre ici dans aucun détail sur chacune des mêmes pièces, parce qu'on le trouvera dans les avertissements qui précèdent les six sections dans lesquelles on les a classées. La première renferme un traité de morale; la seconde, un roman; la troisième, un poème; la quatrième, des analyses littéraires; la cinquième, des mémoires sur l'antiquité, les arts, les fragments d'un voyage en Italie; et la sixième, quelques chapitres précieux d'un traité de science numismatique, un mémoire ou compte rendu sur le Cabinet des médailles, des lettres diverses, etc. On n'a point osé mettre dans ce recueil les écrits de Barthélemy qui font partie des Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres; ils y sont à l'abri des injures du temps et hors des atteintes de l'ignorance. D'ailleurs, le citoyen Bar-

thélemy de Courçay, neveu du savant académicien et zélateur éclairé de sa gloire, se propose d'en former une collection particulière, d'après les vues de son oncle, lorsqu'il aura publié la nouvelle édition du *Voyage d'Anacharsis*, qui est actuellement sous presse.

Trois éloges de Barthélemy ont paru peu de temps après sa mort*. Le premier a pour ti-

---

* Outre les trois éloges cités par le baron de Sainte-Croix, l'éditeur des OEuvres complètes de Barthélemy fait mention de deux autres : celui publié par *A. L. Millin*, in 8° de 24 pages, jugé *superficiel*, *inexact* et *incomplet ;* et celui qui fut prononcé à une séance publique de la deuxième classe de l'Institut, le 13 août 1806, par M. *de Boufflers*. L'éditeur s'exprime ainsi (page LIV de sa notice) sur le mérite de cet éloge : « L'ingénieux au-« teur du conte d'Aline et de quelques pièces fugitives « paraissait peu propre à louer un archéologue. Mais si « M. de Boufflers n'a pu atteindre la hauteur de son « sujet, il s'est du moins élevé au-dessus de lui-même :

tre: *Essai sur la vie de J. J. Barthélemy*, par Louis-Jules-Barbon-Mancini Nivernois. Il ne

---

« de faux brillants mêlés à beaucoup d'esprit n'em-
« pêchent pas de remarquer des passages écrits avec ta-
« lent. Nous choisissons celui-ci comme se rapportant
« également à Barthélemy, et aux travaux qui occupè-
« rent constamment ses veilles et ses jours : — « Si les
« sciences, les arts et les lettres n'avaient jamais cessé
« d'être en honneur, on n'aurait pas besoin d'antiquaires :
« l'antiquité elle-même serait toujours là ; elle parlerait à
« tous les yeux ; l'instruction irait toujours croissant ; et
« chaque siècle, héritier de ceux qui l'auraient précédé,
« transmettrait aux siècles qui le suivraient un plus riche
« patrimoine. Mais rien n'est comme il fut et comme il
« sera ; et tout ce qu'on admire est condamné à dis-
« paraître : la nature le veut ainsi ; elle a besoin de tout,
« même de nos chefs-d'œuvre, pour en faire autre
« chose.

« Les générations abâtardies, également indifférentes
« et à la gloire de leurs ancêtres et à la félicité de leurs
« neveux, laissent tout finir, tout s'effacer, tout s'en-
« foncer dans le néant ; elles y travaillent elles-mêmes,

manque ni d'intérêt, ni d'agrément; cependant presque tout le succès en est dû au nom de

---

« comme si elles craignaient jusqu'au moindre indice qui « pourrait les accuser devant les races futures. Hélas! ces « tristes lacunes tiennent malheureusement trop de place « dans les annales du monde; et les beaux moments sont « trop fugitifs! que de siècles barbares contre un siècle « poli, et combien, pour l'esprit humain, les nuits sont « plus longues que les jours!

« Ce n'est donc que de loin en loin, et dans les inter« valles lucides des nations, qu'on voit paraître des Hé« rodote, des Varron, des Spanheim et des Barthélemy. « Alors les esprits réveillés de leur longue léthargie es« saient de ramasser les débris de leur ancienne fortune, « de relire leurs titres de gloire; de plonger, pour ainsi « dire, dans le Léthé, pour ravir quelque proie, sinon à « la mort, au moins à l'oubli, cette seconde mort que « les grandes âmes craignent plus que la première. »

Il est probable que, par les citations qu'on vient de lire, l'éditeur a voulu justifier la première partie de sa critique : *De faux brillants mêlés à beaucoup d'esprit.* — Les passages suivants sont plus heureusement choi-

l'auteur; il n'y donne qu'une idée très-impar-

---

sis, et nous nous faisons un plaisir d'en faire jouir nos lecteurs.

« Eh bien! ce rassemblement aussi effrayant qu'incom-
« plet des éléments dont se compose le véritable mérite
« d'un antiquaire, est une faible esquisse de l'érudition
« de M. Barthélemy. Si l'on veut lire attentivement, et
« ses mémoires à l'académie des Inscriptions, et ses dis-
« sertations insérées dans le Journal des Savants, et plu-
« sieurs observations ajoutées à divers ouvrages de ses
« confrères, et ce qui reste d'une correspondance soute-
« nue pendant plus de cinquante ans avec tous les
« hommes de l'Europe le plus versés dans ce genre
« d'étude, on verra que chaque page, chaque ligne de
« ces écrits, ont nécessité la lecture, l'analyse, la con-
« frontation de plusieurs volumes. Pensons maintenant à
« toutes les langues vivantes et mortes qu'il a dû se ren-
« dre familières; joignons-y ces idiomes qu'on ne savait
« pas même avoir jamais existé, et dont il ne restait de
« vestiges que sur quelques éclats de pierres brisées. Ces
« caractères, étrangers à toute autre écriture, étaient
« devenus le sujet d'un défi entre tous les savants de

faite du caractère et des ouvrages de Barthéle-

« l'Europe, qui, jusque-là, n'avaient pas même osé hasarder une conjecture, lorsque, au grand étonnement du monde lettré, M. Barthélemy en présente à la fois l'alphabet et l'explication....

« Je me rappelle encore avec admiration ces renseignements précis que M. Barthélemy avait su recueillir sur l'ancienne géographie, l'ancienne topographie, et même les anciens aspects de ces contrées fameuses où il n'avait jamais porté ses pas, mais où sa rêverie se plaisait. De pareilles connaissances feraient honneur à qui les rassemblerait sur le pays qu'il habite, et pouvaient même faire soupçonner notre savant d'avoir moins besoin de guide autour d'Athènes ou de Lacédémone, que dans les environs de Paris.

« Plus d'une fois, en Italie, dans des terrains où les regards de ses compagnons auraient à peine aperçu des traces de ruines sous les herbes et les broussailles qui les couvraient, on l'a vu s'arrêter tout à coup, et reconnaître, comme par ressouvenir, des camps, des temples, des cirques, des hippodromes, des édifices publics ou particuliers; en sorte que, conversant inté-

my, et les détails qu'il s'y permet sont quelquefois insignifiants et souvent trop minutieux *.

« rieurement avec les illustres mânes qui semblent tou-
« jours errer autour de la capitale du vieux monde, on
« l'eût pris pour un citoyen de l'ancienne Rome voya-
« geant dans la moderne.

« Parlerai-je de cet art exercé en peinture, en sculp-
« ture, en gravure; de cet œil de lynx qui portait la
« lumière sur tout ce qu'il observait? Un trait jusqu'a-
« lors inaperçu par tous les connaisseurs, un reste de
« signe, effacé pour tout autre, lui indiquait le sujet,
« l'époque, la raison d'un monument, et jusqu'au nom
« de l'artiste; vous eussiez dit que le génie invisible de
« l'antiquité, à l'exemple du démon de Socrate, le sui-
« vait partout, et n'avait point de secrets pour lui. »

D. L.

* « Ce jugement (dit l'éditeur des Œuvres complètes) « est dur dans sa vérité. Nous citerons, pour en adoucir « la rigueur, le début de l'ouvrage du duc de Nivernois » : *Je vais écrire avec simplicité la vie*, etc., etc. (Voyez la suite, tom. I, p. v, ou p. LXXXI de cette nouvelle édition.)

Le second éloge se trouve dans un journal appelé la *Décade philosophique*. On en est redevable au fameux astronome Lalande. Peu versé dans les matières dont Barthélemy faisait l'objet principal de ses études, il ne sait pas les apprécier; il connaît encore moins la vie privée de cet homme célèbre. Au reste, ce qu'il rapporte sur le *Voyage du Jeune Anacharsis* est tiré d'un extrait de cet ouvrage, inséré dans le Journal des Savants. Le troisième éloge a été publié dans le *Magasin encyclopédique,* et imprimé séparément; il est d'un ami intime de Barthélemy, son confrère à l'académie des Belles-Lettres, appliqué au même genre d'érudition que lui. Quoiqu'on y lise des détails exacts, ils ne sont pas néanmoins complets, l'auteur ayant été obligé de se circonscrire dans des bornes étroites; ce qui l'a engagé à le refaire entièrement, et à n'en laisser subsister qu'une très-petite partie. En conséquence,

on a cru devoir préférer ce dernier écrit, presque neuf, aux deux autres, en le plaçant à la tête des *Œuvres diverses de Barthélemy*. Il est suivi de quelques pièces justificatives qui méritaient d'être conservées*.

« Si quelqu'un demande encore à quoi ser-
« vent les éloges; ils servent, dirons-nous, à
« faire connaître de grands noms qui seraient
« demeurés dans l'oubli, à désigner les véri-
« tables sources de l'instruction et du savoir:
« peut-être aussi que le spectacle d'une assem-
« blée nombreuse, attentive à la lecture d'un
« éloge, a quelque chose de consolant pour

---

* A la suite de ces pièces justificatives, se trouve une Épitre de Fontanes à l'auteur des Voyages du jeune Anacharsis dans la Grèce. Le jugement qu'en porte le baron de Sainte-Croix nous fait un devoir de ne pas en priver nos lecteurs. Nous l'avons insérée dans le deuxième volume, section *littérature ancienne*, *beaux-arts*, à la suite de l'avertissement, page 9.

« l'humanité. Ces lectures sont, dit-on, vouées « à l'indulgence. Pourquoi ne laisserait-on pas « entrevoir aux hommes qu'il suffit d'avoir « rendu des services réels aux sciences, aux « lettres, à la patrie, pour obtenir, s'ils en ont « besoin un jour, quelque grâce devant elles ? « Vit-on jamais la satire, la critique même, se « renfermer dans de justes bornes ? De quel « droit condamnerait-on la louange seule à n'en « point sortir ? » Telles étaient les réflexions d'un écrivain célèbre,* dans l'éloge d'un homme de génie. Une surtout est applicable à Barthélemy. En effet, nous regrettons qu'il n'ait pas été prononcé dans une des séances publiques de cette académie dont il fut si longtemps la lumière, et à laquelle il a survécu avec tant de douleur. Nous n'avons pas moins de regret que ce même éloge n'ait pu sortir de la bouche

---

* Vicq d'Azir, *Eloge de Scheele, pages* 93, 94.

de son secrétaire, le citoyen Dacier, capable par ses talents de rendre à Barthélemy, son ami, un hommage digne de lui et de la compagnie qu'il avait illustrée.

TRAITÉ

DE MORALE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les réflexions qu'on va lire sont un véritable traité de morale, divisé en quatre articles : 1° de la Religion, 2° de la Patrie, 3° des Parents, 4° des Amis. L'auteur y parle le langage du cœur, et ramène tout au sentiment. C'est une ancienne loi des Perses, rapportée par Xénophon dans le premier livre de sa *Cyropédie*, qui sert de texte à Barthélemy, et dont il fait une heureuse application à son principe.

Ce traité, écrit avec autant de grâce que de clarté, est dédié à Marie-Louise de Lamoignon, digne sœur de l'illustre Malesherbes, et femme de Guillaume Castanier d'Auriac, premier président du grand-conseil, magistrat vertueux et éclairé. Elle n'eut qu'un fils, François-Guillaume, avocat-général au même tribunal. Ce fut pour lui que Barthélemy composa, en 1755, ces réflexions et le roman de *Carite et Polydore*. Il ne travailla pas en vain, et jamais personne ne donna plus d'espérances que le jeune d'Auriac ; mais une mort prématurée l'enleva, en 1769, à sa patrie, à ses parents et à ses amis, dont il faisait les délices.

Il avait beaucoup de connaissances et une grande jus-

tesse d'esprit, comme le prouvent quelques ouvrages manuscrits qu'il a laissés. La candeur de son ame, la douceur de ses mœurs, sa modestie et une rare décence formaient en lui un rare assemblage de qualités, devenues chaque jour moins communes. Barthélemy trace ainsi son éloge dans une inscription latine qui devait être mise sur la tombe des deux Castanier d'Auriac, où les restes du fils vinrent se mêler aux cendres du père, qui y avait été inhumé quatre ans auparavant.

A MADAME D'AURIAC.

MADAME,

JE ne puis vous offrir rien de plus beau que l'image de vos sentiments. Je vous dois les réflexions contenues dans ce petit ouvrage, et c'est sous vos auspices que je les consacre à l'utilité d'un fils que vous aimez, qui vous aime, et qui, en se rendant digne de vous, le sera de vos illustres ancêtres. J'expose à ses yeux la vérité simple et sans fard, mais malheureusement dépourvue de cette chaleur qui l'entretient dans votre cœur, et de ces grâces qui l'embellissent dans votre bouche. J'allais entamer votre éloge, Madame, mais à quoi bon serviraient tous mes efforts : vous me reprocheriez d'en avoir trop dit, et j'aurais à

me reprocher, avec plus de raison, de n'en avoir pas dit assez.

Je suis avec le plus inviolable attachement et le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BARTHÉLEMY.

TRAITÉ DE MORALE.

LOI DES ANCIENS PERSES.

XÉNOPHON, parlant de l'institution des jeunes Perses, dit, « que pour leur procurer de bonne « heure la connaissance des lois et des formalités « de la justice, on avait établi dans les écoles pu- « bliques un tribunal où ils venaient s'accuser « mutuellement de leurs fautes; et qu'entre autres « crimes on y punissait l'ingratitude avec beaucoup « de sévérité. Il ajoute que sous le nom d'ingrats « les Perses comprenaient tous ceux qui se ren- « daient coupables envers les dieux, les parents, « la patrie et les amis ».

Cette loi admirable non-seulement ordonnait la pratique de tous les devoirs, mais elle remontait jusqu'à leur origine, et les rendait aimables. En effet, si l'on ne peut manquer à ses devoirs sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par motif de reconnaissance; et de là résulte ce

principe sublime et lumineux, qu'on ne doit agir que par sentiment.

Il serait à souhaiter qu'un homme de beaucoup d'esprit employât beaucoup de temps à développer cette grande vérité : elle est la base de la morale et du bonheur ; car lorsqu'on agit par amour, on agit sans peine, et lorsque l'amour est bien réglé, on est heureux.

Quand j'ai voulu hasarder quelques réflexions sur cette matière, j'ai été effrayé de la majesté du sujet et de la médiocrité de mes talents : mais la pureté de mes intentions m'a rassuré contre des craintes légitimes. J'ai voulu prouver mon zèle à des personnes dont les bontés me touchent autant qu'elles m'honorent. Je leur sacrifie ici mon amour-propre, prêt à leur faire des sacrifices plus considérables encore ; et j'ose me flatter que si ce petit ouvrage ne respire pas la reconnaissance et les sentiments qui me pénètrent, elles s'en prendront moins à mon cœur qu'à mon esprit.

Relativement au passage de Xénophon, ces réflexions auront pour objet la Religion, les Parents, la Patrie et les Amis.

DE LA RELIGION.

Les disputes scandaleuses des théologiens, l'ignorance du clergé, suite de la décadence générale des études, l'ignorance plus grande encore des gens du monde, l'amour de la singularité, une fausse philosophie introduite à la place d'une raison éclairée; telles sont à peu près les causes du mépris ouvert que l'on témoigne pour la religion.

Ce mépris éclate dans les conversations, et surtout dans les ouvrages qu'on publie à chaque instant; il est bon que vous en soyez prévenu.

Je ne chercherai pas à vous prouver la vérité de la religion chrétienne; j'aime mieux vous renvoyer aux ouvrages de Pascal, d'Abbadie, de Bossuet, de Fénélon, et de tant d'autres écrivains célèbres. Je vous prie néanmoins de vous arrêter un moment sur la réflexion suivante.

Ceux qui attaquent la religion conviennent tous que sa morale est excellente, mais qu'on ne saurait admettre ses mystères. Ils disent : Ces mystères sont incompréhensibles, donc il faut les rejeter. Cependant n'y a-t-il pas dans la physique et dans la géométrie même des vérités qui sont in-

compréhensibles et qu'on est forcé d'adopter? S'il n'était pas démontré que deux lignes peuvent se rapprocher éternellement sans se rencontrer jamais, le croirait-on possible? et en admettant cette vérité, la conçoit-on? L'incompréhensibilité d'un mystère n'est donc pas une raison suffisante pour le rejeter.

Ceux qui croient disent : Ce n'est pas parce que nos mystères sont au-dessus de notre raison que nous nous y soumettons, c'est parce que Dieu a parlé, et qu'il nous a ordonné de les croire. Dieu a parlé par les prophéties, par les miracles, par le témoignage des premiers martyrs, par la manière dont la religion s'est établie, etc. Voilà les titres de notre foi. Lorsqu'au lieu de les attaquer, vous verrez quelqu'un jeter une sorte de ridicule sur les mystères, dites qu'il n'est pas seulement au fait de la question; et pour l'en convaincre, demandez-lui ce qu'il ferait, si l'Être que nous adorons daignait se dévoiler à ses yeux, et lui ordonner d'une manière claire et précise de croire les mystères de la religion chrétienne? Il le promettrait sans doute. Nous le promettons aussi, parce que nous sommes persuadés que Dieu a parlé autrefois de la même manière; et si nous sommes dans l'erreur, ce n'est pas parce que nous croyons des points de doctrine incompréhensibles, mais parce que nous croyons que ces points ont été révélés, quand ils ne l'ont pas été. Ainsi, pour nous attaquer suivant les règles d'une saine logique, les incrédules ne devraient pas se borner aux objets de la foi, ils

devraient en examiner les principes et les motifs, et voilà ce qu'ils ne font presque jamais : 1° parce que cet examen suppose des connaissances qu'ils n'ont pas ordinairement, et un travail auquel ils ne veulent pas se soumettre ; 2° parce que s'ils entreprenaient cet examen, ils verraient bientôt que nous avons des raisons suffisantes pour recevoir nos mystères, tout incompréhensibles qu'ils sont.

Je vais plus loin, et je suppose que les preuves de la religion sont balancées par des difficultés aussi fortes; dans ce cas on serait dans le doute, et il faudrait pratiquer ce que prescrit la religion, suivant cet axiome dicté par la raison même, et confirmé par l'usage : Dans le doute il faut choisir le parti le plus sûr (1).

Allons plus loin encore, et supposons qu'après un long examen quelqu'un eût cru apercevoir un caractère de fausseté dans les motifs de notre foi. Devrait-il publier cette prétendue découverte? Non, sans doute; et le parti le plus raisonnable serait de s'imposer un silence profond sur ces matières. On l'a dit mille fois, et on le dira toujours : il faut une religion aux hommes; le plus beau présent dont on pouvait les gratifier, c'était de les obliger à ne faire tort à personne, à excuser les défauts, à pardonner les injures, à souffrir avec fermeté, à s'aimer entre eux, à être heureux dans

(1) Voyez l'Éclaircissement, à la fin de ce Traité. *Note de l'éditeur.*

cette vie, dans l'espérance de l'être encore plus dans une autre. Or, voilà ce que la religion prescrit, et si l'on ne veut pas qu'elle soit divine, il faut au moins la regarder comme la plus belle de toutes les institutions politiques. Il est vrai qu'elle a occasioné des divisions et des guerres; mais ce n'est pas sa faute, c'est celle des hommes, qui en ont abusé, comme ils abusent de la raison et des vertus.

Je dirais donc volontiers à tout homme: Croyez. Si vous avez le malheur de ne pas croire, doutez; si vous ne pouvez pas douter, condamnez-vous au silence. Et quel fruit espère-t-on de ces propos légers qu'on se permet sur des matières si respectables? On y sourit quelquefois par une mauvaise habitude, ou par une lâche complaisance; mais, en général, ils affligent les gens sensés, et ne sont applaudis que par les esprits superficiels. Quel malheur s'ils parviennent jusqu'à ce petit peuple que le besoin, une mauvaise éducation, et de pires exemples entraînent sans cesse vers le crime! Le contiendrez-vous par le seul appareil de la justice des hommes, et vous croirez-vous en sûreté au milieu d'une foule de domestiques, qui, tous également intéressés à vous ôter les biens ou la vie, n'auront plus qu'à réfléchir au moyen de le faire impunément? Les lois des hommes sont destinées à retenir la main; celles de la religion à retenir le cœur. Doit-on se flatter que les premières inspireront l'amour de la vertu, tandis que, jointes aux secondes, elles peuvent à peine produire cet effet?

Les déclamations indécentes contre la religion ne se bornent pas à troubler l'ordre de la société; elles peuvent jeter encore une sorte de désespoir dans le cœur des malheureux. Dans tous les états, il est des ames vertueuses qui gémissent en secret et demeurent en proie aux outrages de la fortune, à l'injustice des méchants, aux chagrins les plus amers. Eh! pourquoi leur arracher l'unique consolation qui leur reste, celle de penser que tout se fait par les ordres d'un Dieu témoin des larmes qu'ils répandent, et que ce Dieu, plein de tendresse pour eux, leur ménage, à la fin de leur carrière, des biens propres à les dédommager des maux qu'ils auront soufferts! Si ce système est une illusion, elle est mille fois préférable à ces funestes lumières qu'on voudrait lui substituer.

Je ne parle ici ni comme théologien, ni comme dévot; mais j'en appelle aux cœurs sensibles, aux cœurs capables de compassion et d'humanité, et je leur demande si ce n'est pas une barbarie atroce que de vouloir persuader aux malheureux qu'ils étaient destinés, en naissant, à être gratuitement les victimes de la douleur, et que, n'ayant plus aucune ressource du côté de la terre, ils ne doivent pas même en attendre du ciel.

Ne croyez pas néanmoins que tous ceux qui parlent ou qui écrivent contre la religion, aient prévu ces conséquences. Les uns agissent par légèreté, ou par attachement à de faux principes; les autres cherchent des partisans qui les soutiennent contre leurs doutes ou leurs remords: il en est enfin

en qui tous les sentimens paraissent éteints, et dont l'ame a contracté, dans l'excès des plaisirs, une sorte de dureté et d'anéantissement. Tous affichent une vertu, qu'il ne faut pas toujours examiner avec scrupule. En effet, est-on essentiellement vertueux, désire-t-on que les autres le soient, lorsqu'on s'acharne avec tant de fureur contre une religion qui ne reconnaît, ne respire, ne récompense que la vertu; lorsqu'on n'admet qu'une probité appuyée sur des principes humains qu'on nous permet aussi de regarder comme des préjugés de l'éducation? Je n'ose pas proposer ce problème.

Si les religions étaient l'ouvrage des hommes, le premier qui a voulu établir un commerce d'amour entre un être infini et une faible créature, aurait formé le plus touchant de tous les projets.

La religion chrétienne, dépouillée de toutes les petitesses que les hommes y ont ajoutées, est le plus beau système de morale et de bonheur. Elle enrichit l'ame de toutes les vertus; elle l'élargit; elle la fait aimer autant qu'il est possible d'aimer, et lui procure par là cette paix douce, profonde, inaltérable; cette paix que le monde ne peut ni donner ni ôter, qu'il ne connaît même pas; cette paix enfin, qui nous rend amis des autres et de nous-même.

DES PARENTS.

Je sais jusqu'à quel point vous portez la tendresse et le respect pour des parents dignes à tous égards de vous inspirer ces deux sentiments : je ne viens donc pas ici vous rappeler à votre devoir, mais vous féliciter de votre bonheur, et l'augmenter, s'il est possible, en vous en retraçant l'image. Vous vous entretiendrez avec plaisir de ce que vous aimez; et vous pardonnerez à la faiblesse de mes expressions, en faveur du motif qui m'anime.

La nature a fortement imprimé dans le cœur de tous les hommes un amour vif pour ceux qui leur doivent le jour, et ce sentiment survit à tous les autres. Son principal caractère est la tendresse, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus consolant et de plus délicat dans un attachement. Aussi, lorsque le Dieu que nous adorons a voulu exciter notre confiance, il s'est offert à nous, tantôt sous l'image d'un père toujours prêt à écouter le récit de nos besoins, et tantôt sous celle d'une mère qui serre étroitement son fils entre ses bras. Ce n'est pas toujours par la peinture des passions effrénées et illégitimes que les tragiques grecs ont excité la terreur

et la pitié; ils n'offraient souvent aux yeux des spectateurs que des combats de tendresse entre des parents que le malheur opprimait, et ces tableaux faisaient couler les larmes du peuple le plus capable d'entendre et d'interpréter la voix de la nature. Dans une tragédie d'Euripide, les Grecs ont résolu de sacrifier Polyxène, fille d'Hécube, sur le tombeau d'Achille; après une scène touchante entre ces princesses, Polyxène prie Ulysse de la conduire au trépas et de la soustraire aux yeux d'une mère dont la douleur augmente la sienne. Hécube s'écrie alors : « Infortunée que je suis! je succombe, « mes genoux se dérobent sous moi : O ma fille, « approchez de votre mère; tendez-moi la main; « donnez : pourquoi me laissez-vous sans enfants? « ô mes compagnons! je me meurs.... »

Si l'amour des parents est infiniment tendre, il n'est pas moins inépuisable : voyez comme, dans une nombreuse famille, il se partage sans s'affaiblir; tous les enfants y sont l'objet des complaisances d'un père et d'une mère attentifs à leur conservation; et lorsque la mort vient leur en enlever quelqu'un, en vain trouveraient-ils des motifs de consolation sur ceux qu'elle a épargnés. La nature parle plus haut que la raison et l'intérêt; elle réclame avec force des droits que le temps peut à peine éteindre : jugez par là quelle doit être l'étendue et la vivacité de ce sentiment, lorsque, réunissant toutes ses forces, il se concentre dans un seul objet.

Mais d'où vient que, pour l'ordinaire, on ne

trouve pas dans les enfants la même sensibilité à l'égard de leurs parents? La nature, dont le système général est d'unir tous les êtres par des chaînes d'amour, aurait-elle pris de fausses mesures en refusant aux premiers un penchant qu'elle donnait aux seconds? Non, sans doute; mais sa voix est étouffée par des défauts et des passions qui naissent avec la raison, et qui se développent plus vite qu'elle. Dans l'enfance, où tout est vrai parce que tout est simple, l'amour pour les parents s'exprime par des élancements et des transports. Quand on commence à réfléchir, et que l'ame est, pour ainsi dire, plus composée, on devient timide, on craint les corrections, on cherche l'indépendance.

Ces défauts, dont le premier tire quelquefois sa source de la crainte excessive de déplaire, le second, de la fierté du cœur, et le dernier, de l'amour de la liberté trop naturel à l'homme, peuvent avoir des suites funestes, et malheureusement ils se manifestent dans un temps où l'on n'a pas assez d'expérience pour les attaquer avec avantage.

Il faudrait penser qu'en fait de sentiments, la timidité qui n'est pas fondée sur des raisons légitimes donne lieu à des soupçons, et peut devenir une offense; qu'on déplaît en effet, lorsqu'on craint toujours de déplaire; enfin que le cœur doit se déployer toutes les fois que les personnes qu'on est obligé de respecter veulent bien remplir par leurs bontés l'intervalle qui les sépare de nous. Et qu'on ne demande point quels sont dans ces occasions

les moyens de témoigner ses sentiments; il vaudrait autant demander quels sont les moyens de sentir. Quand le cœur est vivement affecté, il se peint dans les actions, dans les yeux, dans un mot; mais tout est perdu quand, au lieu de suivre les impressions de la nature, on a recours aux ressources de l'art.

A l'égard des corrections, il faudrait juger de leur nécessité sur les motifs qui les inspirent, et sur les avantages qu'on en peut retirer. Les plus injustes même peuvent être utiles, parce qu'elles nous accoutument à la patience et à la docilité, qualités plus essentielles qu'on ne pense dans les différents états de la vie, et qu'il est impossible d'acquérir lorsque l'ame a pris toute sa consistance. En général, les caractères honnêtes et bons aiment à être corrigés, parce qu'ils veulent devenir meilleurs; les mauvais craignent de l'être, parce qu'ils ne veulent pas devenir bons.

On n'est pas mieux fondé à désirer dans un certain âge une indépendance prématurée. Est-il temps de devenir tout-à-fait libre, lorsqu'avec une raison que l'expérience n'a point éclairée, on n'ouvre les yeux que sur le moment présent, en les tenant fermés sur l'avenir? Quels reproches n'aurait-on pas à faire un jour à des parents qui, en nous rendant de trop bonne heure maîtres de nous-mêmes, nous auraient asservis à nos passions ou à des défauts pires encore? Mais, quel est après tout cette autorité dont on voudrait adoucir le joug? elle se borne à exiger une obéissance dont il est hon-

teux qu'on ait été obligé de faire un devoir. Il est si doux de dépendre de ceux que l'on aime, de se laisser mener par leur volonté, et de leur sacrifier jusqu'à ses moindres goûts. Non, je ne crains pas de le dire : Malheur à ceux qui n'ont pas fait de pareils sacrifices; leur ame ne connut jamais la reconnaissance et l'amitié; elle était le triste séjour de l'indifférence ou la proie de ces passions qui ne trouvent d'aliment que dans la licence et l'impunité.

Ne soyons donc plus assez injustes pour regarder ceux à qui nous devons le jour comme des juges sévères ou des maîtres impérieux; ce sont pour l'ordinaire des amis tendres, compatissants, mais incorruptibles, et par là même infiniment préférables aux autres amis. Et en effet, en trouverait-on jamais parmi ces derniers qu'on pût comparer à Eucharis, cette mère tendre qu'un philosophe grec proposait pour modèle à toutes les femmes de la Grèce? Il dit lui-même qu'il avait voulu faire son portrait, mais que ses travaux n'avaient abouti qu'à une esquisse légère. Qu'allez-vous donc penser d'une traduction où, sans avoir pu conserver l'énergie de l'original, je me suis donné la liberté de supprimer beaucoup de traits remarquables.

La naissance d'Eucharis, dit l'auteur, lui donnait un rang distingué dans Athènes, et ses qualités personnelles lui en auraient procuré un semblable parmi toutes les femmes de l'univers. Dans un âge communément consacré à des amusements frivoles, elle n'était flattée ni de l'opulence qui l'en-

tourait, ni des plaisirs que ses grâces touchantes appelaient auprès d'elle. Son cœur, aussi vertueux que sensible, ne se nourrissait que d'un seul objet; c'était un fils qui, avec une figure intéressante, avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour être un grand homme, et le plus dangereux penchant à n'être qu'un homme médiocre. Eucharis voulut se charger d'une éducation qui devait décider cette cruelle alternative. Son époux, un des plus dignes sénateurs d'Athènes, approuva ce dessein, et ne douta plus du succès. Elle mit alors auprès de son fils des maîtres qui lui donnaient les principes du goût et des sciences; elle guidait leur zèle par ses lumières; elle animait leurs leçons par sa présence; elle voulait qu'ils l'accoutumassent à voir toutes les choses en grand, à penser de suite et d'après lui-même, à être moins satisfait des succès que des efforts.

Elle se réservait plus particulièrement le soin de sa conduite, et celui de former son cœur; mais ce n'était point par la sécheresse et la multitude des préceptes; elle n'employait qu'un petit nombre de principes lumineux et féconds, qu'elle lui laissait le soin de développer. Elle corrigeait les fautes légères par un mot, un regard, un exemple cité à propos, et les fautes essentielles par des rigueurs qui retombaient sur elle-même; car c'est alors qu'elle était le plus à plaindre. Souvent elle avait cru devoir refuser à son fils des marques trop évidentes de sa tendresse, au risque de porter en elle-même le poids d'un sentiment dont il pouvait abuser, et

qui était toujours prêt à s'échapper; maintenant il fallait que sa douleur, déguisée sous les apparences de l'indignation, fît douter à ce fils coupable s'il n'avait pas tari dans leurs sources les bontés qu'il avait éprouvées. Eucharis faisait des efforts inouïs pour le confirmer dans ce soupçon; mais bientôt se dérobant aux regards importuns, elle allait se dévouer en secret à ses peines. Dans ces moments où il ne lui était plus libre de penser qu'à l'objet de son affliction, où toutes ses pensées se changeaient en sentiments, elle ne voyait autour d'elle que des motifs de crainte que sa tendresse exagérait. C'était donc en vain qu'elle avait pris jusqu'ici un intérêt si vif aux jours de son fils; c'était en vain qu'elle lui sacrifiait son repos, ses plaisirs, sa santé. Le passé, le présent ne présenteraient donc jamais à ses yeux qu'un mélange confus de bien et de mal; et que deviendra-t-il si le mal prévaut dans la suite; si, loin des consolations qu'elle attend, l'avenir doit lui procurer mille sujets de douleur. Ah! dit-elle un jour, plutôt que de lui voir abandonner le sentier de la vertu, puisse-t-il... Elle allait achever, lorsqu'elle entendit cette voix secrète: Choisissez, Eucharis, consentez qu'il vive dans le mépris, ou le vœu que vous alliez former va s'accomplir sur-le-champ. Arrêtez, dieux jaloux, s'écria-t-elle: qu'il vive, qu'il soit vertueux; et si vous voulez du sang, prenez sa mère pour victime!

Les dieux furent touchés d'un si noble désintéressement. Tout l'esprit d'Eucharis avait passé dans son fils; elle aurait voulu lui transmettre toute son

ame, mais il l'avait reçue en naissant, et il fallait que le temps pût la dépouiller tout-à-fait des imperfections de l'enfance, et la dégager des liens de la crainte et d'une paresse involontaire. Les dieux hâtèrent ce moment; cette ame s'ouvrit avec force, et, se répandant au dehors, elle parut telle qu'elle était, sensible, forte, agissante : on y vit la grandeur des idées jointe à la beauté des sentiments, l'amour de la vertu étroitement uni avec celui de la vérité. Eucharis recueillit avec plaisir le prix de ses soins; son époux s'applaudit de la confiance qu'il lui avait témoignée, et leur fils, pénétré de plus en plus de respect et d'amour, ne pouvait suffire à sa reconnaissance (1).

L'auteur ajoute qu'il devint un des principaux ornements d'Athènes; qu'il était sans cesse occupé à faire rejaillir sur ses parents la gloire qui l'environnait; qu'il se trouvait encore plus flatté de leur approbation que des suffrages de toute la Grèce. La plupart des jeunes gens seraient surpris d'entendre ce langage. Ils voient de loin un temps où ceux qui nous ont donné le jour, témoins insen-

(1) « Daignez le recevoir comme les prémices d'un esprit et « d'un cœur que vous avez vous-même pris la peine de for« mer, etc. » Ainsi s'exprimait le jeune d'Auriac, en adressant à sa mère un très-bon discours sur la logique, qu'il avait composé par son ordre, en 1754. — « Je n'écris que pour satisfaire « à un tribut que la tendresse, la reconnaissance et le respect « exigent de moi, etc. », disait-il encore au commencement de ce traité élémentaire, qui était resté manuscrit entre les mains de Barthélemy. *Note de l'éditeur.*

sibles de nos peines et de nos plaisirs, n'exigent de notre part que des marques froides et stériles d'un respect souvent dicté par la bienséance; mais ce n'est pas là l'intention de la nature: elle veut que dans un âge même avancé une personne bien née ne se croie heureuse qu'en faisant le bonheur d'un père et d'une mère qui ont fait le sien; qu'elle ne cherche qu'à resserrer les liens qui l'unissent à l'un et à l'autre, et qu'enfin, lorsque ces liens sont brisés, elle ressente, au milieu des honneurs et des distinctions, la douleur de ne pouvoir plus les partager avec les auteurs de sa naissance.

Puissent ces vérités précieuses, et mille fois préférables aux vaines sublimités des sciences, germer dans tous les cœurs, ne faire qu'une ame de chaque famille, et qu'une famille de tout l'univers!

DE LA PATRIE.

On prétend que l'amour de la patrie domine plus dans une république, et l'honneur dans une monarchie; mais l'on n'a jamais dit que dans ce dernier gouvernement il ne fût très-avantageux d'inspirer à la jeunesse un esprit de patriotisme éclairé. Cet esprit joint à l'honneur opérerait de plus grandes choses, et les opérerait de la manière la plus noble et la plus efficace. Il pourrait même arriver que ces deux principes, en se balançant mutuellement, se perfectionneraient l'un et l'autre: que l'honneur se dépouillerait de ses préjugés, qui sont quelquefois si nuisibles à l'état; et l'amour de la patrie, d'une obstination féroce qui n'est pas moins nuisible.

Dans une monarchie, on ne parle presque jamais du patriotisme; on a craint sans doute que ce mot ne blessât l'autorité du prince, comme si ses intérêts étaient différents de ceux de la patrie, et que son plus beau privilège ne fût pas d'en être le père et le soutien.

On aime sa patrie quand on désire qu'elle soit respectée au-dehors par des victoires et des traités

avantageux; qu'elle soit tranquille au-dedans par le maintien des lois, et par un esprit d'humanité qu'il serait très-nécessaire de répandre dans la société. Ainsi on doit opposer aux ennemis des généraux expérimentés et des négociateurs habiles. Il faut en même temps que les citoyens revêtus des pouvoirs intermédiaires entre le trône et le peuple, connaissent les intérêts de l'un et de l'autre; que des citoyens intègres veillent à la sûreté publique et particulière; enfin, que les citoyens de chaque ordre et de chaque état concourent au bonheur général en travaillant à leur propre bonheur. De là résultent différentes suites de devoirs relatifs aux diverses professions de la vie; de là résulte encore, si je ne me trompe, l'amour de la patrie, qui n'est autre chose que l'amour de ses devoirs; mais un amour noble, désintéressé qui, loin de se nourrir de l'opinion des autres hommes, saura dans le besoin se suffire à lui-même.

O vous qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez forte pour parler dignement des vérités qui me pénètrent; vous enfin que je voudrais embraser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux! daignez vous rappeler sans cesse que la patrie a des droits sur vos talents et sur vos vertus; que vous avez une carrière peut-être immense à parcourir, et que, de quelque côté que vous portiez vos pas, vous aurez des devoirs à remplir et du bien à faire. Laissez à de petites ames le funeste privilége de

s'endormir dans le sein de l'opulence et de l'oisiveté; laissez-les se courber pesamment vers la terre, et traîner jusqu'au tombeau la honte d'une existence inutile et matérielle. Je ne crains pas de vous appeler à de plus dignes destinées; mais vous ne les remplirez jamais si vous ne vous y préparez de bonne heure. Le temps, qui fuit avec la rapidité d'un éclair, mettra bientôt vos parents dans la nécessité de vous choisir un état. Ce choix sera l'ouvrage de la sagesse, mais c'est à vous à le justifier d'avance. Permettez donc que, sans chercher à les prévenir, je vous propose quelques observations relatives à votre situation présente.

Il me semble qu'il faudrait commencer par se faire un système de vie. Il consiste à diriger vers un but unique ses vues et ses actions : par ce moyen l'esprit est moins distrait, et jouit de toutes ses forces. Il se plie insensiblement à la règle, et se soumet sans peine à cet ordre qui met tant de facilité dans nos travaux, et jette tant de lumières sur nos opérations. Par rapport à chaque homme en particulier, le système dont je parle est l'analyse ou l'abrégé de sa vie. Vous analyserez aisément la conduite d'un homme chez qui tout va de suite et de concert; mais vous ne comprendrez jamais rien dans celle d'un homme qui n'a point de système, parce que toutes ses actions paraissent isolées ou contraires les unes aux autres. Ceux en qui l'imagination domine sont communément sujets à ce défaut : cette faculté, la plus impérieuse de toutes, force la règle que l'ame voudrait s'imposer, et

s'accable elle-même sous le nombre des projets qu'elle enfante. Par là on devient léger, on ne fait aucun usage de ses talents, on se trouve dans l'impossibilité de mener les autres, ou dans la nécessité d'être mené soi-même.

Voulez-vous une idée plus précise du système dont je parle, faites avec ardeur tout ce que vous devez faire, et abstenez-vous avec courage de tout ce que vous ne devez pas faire.

Quand on est dans cette disposition, il reste à connaître les devoirs qui nous sont propres. Les sciences dont vous êtes entouré, sont destinées à vous former l'esprit et le cœur. La géométrie doit mettre l'ordre et la justesse dans vos pensées; la physique, dévoiler à vos yeux les merveilles de la nature, et vous élever à leur auteur; l'histoire, vous instruire par le passé de ce que vous devez faire à présent, et de ce que vous pouvez attendre de l'avenir; la lecture des bons écrivains de l'antiquité, vous fournir des modèles de cette éloquence solide qui est de tous les temps et de tous les lieux; les arts de pur agrément, vous orner de ces grâces qui, sans être nécessaires à tous les genres de mérite, donnent tant d'avantages à celui qui les possède. Tout ne résonne pas dans une lyre, mais tout y concourt à la formation, au soutien, au développement du son. Si vous avez l'ambition de faire les délices des sociétés, et l'ambition plus noble encore de servir votre patrie, vous ne trouverez rien que d'essentiel dans les détails de votre éducation, et au milieu des dégoûts qui s'y glisse-

ront quelquefois, vous vous rappellerez ce vers d'Horace (1) :

Condo et compono quæ mox deprômere possim.

Les préjugés assignent aux talents des places que la raison désavoue bien souvent. Elle n'accorde que l'hommage de l'esprit à ceux qui n'ont que l'esprit pour objet, et réserve celui du cœur aux talents qui s'occupent de l'utilité publique. Supposez un homme qui, par des ouvrages d'amusement où règnent le génie et le goût, force l'admiration de son siècle, et acquiert des droits sur celle de la postérité; opposez-lui un magistrat qui, par son application et ses lumières, entraîne l'estime générale, devient réellement utile aux citoyens, et fait souhaiter à une compagnie dont il est le chef, d'être à jamais soumise à une autorité si douce et si respectable; et, sans consulter votre cœur, jugez lequel des deux sert mieux sa patrie et se rend plus digne de l'amour des peuples.

Les talents utiles sont donc préférables aux talents purement agréables; mais ces derniers, loin d'être négligés, doivent donner de l'éclat aux premiers, à-peu-près comme un beau jour fait briller un beau tableau. C'est dans cette vue qu'on leur consacre les prémices du travail. Il faut s'en défier, parce qu'ils sont bien séducteurs; mais il faut les cultiver, parce qu'ils sont bien nécessaires. Souvenez-vous que, suivant les anciens, les Grâces dis-

(1) Epist., liv. I, ep. 1, v. 12.

pensaient aux hommes, non-seulement les plaisirs, l'aménité et la douceur du caractère, mais encore la sagesse et l'éloquence; que Platon exhortait sans cesse son disciple Xénocrate à leur offrir des sacrifices. Souvenez-vous que, parmi les Grecs et les Romains, les orateurs ne négligeaient aucune de ces qualités extérieures qui préparent à la persuasion; que Démosthène se soumit à des épreuves laborieuses pour corriger un vice léger de prononciation, et que Cicéron apprit à déclamer du célèbre acteur Roscius.

Les belles-lettres font partie des talents agréables. C'est en les réunissant à une profonde connaissance des lois que, dans le siècle dernier, plusieurs magistrats se sont acquis une réputation immortelle. Tels furent les Bignon, les Talon, les de Thou, et surtout les Lamoignon. Qu'il m'est doux d'avoir si souvent des exemples domestiques à vous citer, et de n'être embarrassé que du choix. M. le premier président donnait son temps à l'étude de la jurisprudence, et ses soins à celle des belles-lettres: après avoir prononcé dans le sanctuaire de la justice des oracles que l'on y respecte encore, il allait s'entretenir de tous les genres de littérature avec ceux qui s'y étaient le plus distingués. L'esprit sans la probité ne donnait point d'accès auprès de lui, mais les Bourdaloue et les Despréaux partageaient son estime et sa confiance. Il reçut beaucoup d'éloges pendant sa vie; et comme il fut loué par des hommes vertueux, il l'a encore été après sa mort, et il le sera toujours. La vertu,

la justice et les Muses ont mis son portrait dans le temple de mémoire, et ont ménagé tout auprès une place que l'espérance entoure de fleurs.

C'est peu de connaître ses devoirs, si l'on ne s'applique fortement à les remplir. A votre âge les moments sont précieux; ceux que vous perdez le seront pour le reste de votre vie. Il viendra un temps où, livré à des occupations sérieuses, vous regretterez d'avoir négligé celles qui vous le paraissaient le moins. Si ce temps n'arrivait pas, vous seriez le seul qui n'eût pas à se reprocher le défaut de travail dans sa jeunesse.

Il serait à souhaiter que l'application fût le fruit du penchant, et non du conseil. Détrompons-nous: ce n'est que l'enthousiasme qui fait les grands hommes; c'est cette passion, cette ardeur brûlante et continuelle qui les élève et les soutient dans leur essor; c'est elle qui leur montre sans cesse un point de perfection qui semble s'éloigner à mesure qu'ils en approchent; c'est par elle qu'en entreprenant quelquefois des choses au-dessus de leurs forces, ils font usage de toutes celles qu'ils ont. Cette ardeur s'empare de toute l'ame; elle étincelle dans les discours et dans les yeux d'un homme supérieur, toutes les fois qu'il s'occupe ou s'entretient de l'objet de ses travaux. Quand elle ne se manifeste pas au-dehors, elle n'en est que plus active au-dedans. M. de Turenne, si froid en apparence, la ressentait au fond de son cœur. Sans cela il n'aurait pas été homme de génie, puisque le génie suppose toujours cette chaleur, et qu'il

n'est lui-même qu'un sentiment vif qui répand la lumière dans l'esprit.

Quelle différence entre un homme qui, plein de feu, s'élance de bon gré dans la carrière et renverse tous les obstacles, et celui qui, s'y laissant mollement entraîner, s'arrête à chaque difficulté. Je ne parle point de cette indolence honteuse que rien ne peut tirer de l'engourdissement, et qu'on doit abandonner au mépris général, mais d'une paresse plus douce et plus dangereuse qui suspend quelquefois les fonctions de l'âme, et la jette dans des rêveries où elle n'a plus que des lueurs de pensées. En s'y livrant on s'accoutume à ne plus lier ses idées, et l'on voit arriver avec peine l'heure d'un travail ou d'un devoir qui exige de la contention. En vain cherche-t-on à se déguiser son état par des efforts intermittents, et par le témoignage extérieur de sa facilité; les efforts sont de peu de durée, la facilité ne produit rien que d'informe, et le défaut, souvent combattu et toujours renaissant, retient dans un rang subalterne un esprit fait pour remplir les premières places.

On ne fait pas tout ce qu'on doit, lorsque l'on ne fait pas tout ce qu'on peut. Deux jeunes athlètes entrent à la fois dans le chemin des honneurs. L'un a beaucoup de talents, l'autre en a moins, mais il y supplée par un travail opiniâtre; le public les suit des yeux et mesure leurs progrès. Le premier lui paraît coupable, s'il ne va pas plus loin que le second; il lui paraît méprisable, s'il ne va pas aussi loin.

Cependant il ne faut pas substituer à l'application dont je parle, cette promptitude qui fait tout par saillies et par éclairs : un torrent qui se précipite dans un vallon ne le fertilise point; il n'y porte que le ravage et la confusion. On doit apprendre à travailler difficilement et constamment, et ne pas abandonner un objet d'étude sans l'avoir épuisé. Auguste, qui recommandait sans cesse de se hâter lentement, est un des princes qui a fait le plus de choses, et qui en a fait de plus grandes.

Voilà des vues très-générales sur la manière de remplir ses devoirs. Mais je ne dois pas finir sans vous parler de cet esprit d'humanité que j'ai regardé plus haut comme un autre moyen d'être utile à sa patrie. Cet esprit est déja dans la nature, et l'on devrait le restituer à la société, d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il apprendrait aux hommes à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas se livrer si facilement aux méfiances qui troublent leur repos, à ne pas confondre les défauts de l'esprit avec ceux du cœur. Je sais qu'il est des caractères faux et odieux : loin de les excuser, je voudrais que tous les honnêtes gens s'unissent ensemble pour leur arracher publiquement le masque. Mais, en général, les hommes ont moins de méchanceté que de faiblesse et d'inconstance; et ce qui le prouve bien, c'est l'hommage sincère que, dans tous les siècles, ils ont été forcés de rendre à la vertu.

La bienfaisance ou l'humanité, suivant Cicéron, fait partie de cet honnête, dont Platon disait que

les hommes deviendraient éperdument amoureux, s'ils le pouvaient distinguer des yeux du corps. Pour donner l'idée la plus avantageuse de cet amour, on pourrait ajouter qu'il ne finirait point; car le goût des arts, des sciences et des plaisirs s'use insensiblement; mais celui de l'honnête ne s'éteint jamais.

Titus, dont la jeunesse n'annonçait que des malheurs à l'empire, et qui parut à peine sur le trône, fut appelé les délices du genre humain, parce qu'il voulait que tous ses jours fussent marqués par des bienfaits.

Il n'est point de particulier qui ne puisse devenir un Titus dans la sphère qui limite son pouvoir. La bienfaisance ne s'annonce pas toujours par des libéralités éclatantes ou par des marques d'une protection distinguée; elle se diversifie à l'infini suivant les besoins des hommes. Un mot de consolation, un avis donné avec bonté, un air affable vis-à-vis d'un inférieur, la plus légère démarche, tout devient l'expression de cette vertu lorsqu'elle possède une âme. Soyez obstiné à rendre service aux autres, quelquefois malgré eux, et le plus que vous pourrez à leur insu (1); et souvenez-vous qu'en quelque état que l'on soit, on est dans l'obligation de faire du bien, tant

(1) Barthélemy mit lui-même en pratique ces deux maximes, surtout la dernière, toujours méconnue par la vanité, qui prive si fréquemment notre cœur des plus douces jouissances. *Note de l'éditeur.*

qu'il reste un malheureux dont on peut adoucir les peines.

Mais cette obligation devient plus particulière à ceux qui occupent des places distinguées. Mettez-vous dans une pareille circonstance, et lisez dans l'avenir. Voyez ces familles tranquillisées par vos soins, ces hommes vertueux que vous avez tirés de l'oppression, ces citoyens dont vos libéralités ont racheté la vie, ces malheureux qui n'avaient besoin que d'un cœur qui pût se pénétrer de leurs maux, et que vous avez été leur offrir. Voyez autour de vous une multitude empressée dont les âmes cherchent à se joindre à la vôtre, et dont les yeux ne vous renvoient que des regards de reconnaissance et d'amour. Quel spectacle! Non la présence des ingrats ne le troublera point. Ils fuiront la vôtre; ou s'ils osent l'affronter, vous serez vengé par la douleur intérieure qu'ils éprouveront; car on a beau s'armer d'impudence, rien n'efface dans une âme le souvenir d'un bienfait reçu, et il faut qu'elle se livre nécessairement aux douceurs de la reconnaissance ou aux horreurs de la haine.

DES AMIS.

Dans un des plus beaux cantons de la Grèce s'élevait un temple d'une architecture simple, majestueuse et solide. Il était consacré à l'amitié, et fumait jour et nuit d'un encens qui, loin d'être agréable à la Divinité, irritait sa jalousie. Sans cesse entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne voyait dans leur cœur que des liaisons mal assorties et presque toutes corrompues dans leur principe.

Un jour elle dit à un ami de Crésus: « Porte « ailleurs tes offrandes magnifiques; ce n'est pas à « moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune. » Elle répondit à un Athénien, qui se disait ami de Solon : « Tes vœux sont l'ouvrage de ta vanité; en « te liant avec un homme sage tu n'as cherché « qu'à partager sa gloire, et à faire oublier tes « vices. » Elle dit à deux femmes qui s'embrassaient étroitement aux pieds de sa statue : « Le « goût des plaisirs vous unit en apparence, mais « vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le « seront bientôt par la haine. » Enfin, deux Syracusains, Damon et Phintias (1), vinrent en pré-

(1) Ce trait d'histoire est rapporté par Valère Maxime, l. IV, ch. 4; et dans le Voyage d'Anacharsis, t. VII, ch. LXXVIII, p. 125. *Note de l'éditeur.*

sence de la déesse exprimer des sentiments tendres et sincères par des sons mal articulés : « Je reçois « votre hommage, leûr dit-elle, et je le reçois des « mains de la vertu. Je fais plus : j'abandonne un « temple trop long-temps souillé par des sacrifices « impies, et je n'en veux plus d'autres que vos « cœurs. Allez, vivez heureux, vous aurez bientôt « besoin de mou secours. Allez montrer au tyran « de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que « peut l'amitié dans des âmes comme les vôtres. »

A leur retour en Sicile, le tyran Denys, auprès de qui les accusations étaient des crimes, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine. Il promit de se présenter à un jour marqué, et partit, après que Damon se fut offert pour être le garant de cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble. On blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir, trop heureux s'il ne revenait pas. Déja le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice, il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassements et des larmes, ils se disputent la gloire de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs sont émus, et le tyran, attendri pour la première fois de sa vie, se précipite du trône, et

leur demande instamment de partager avec eux une si belle amitié.

C'est avec des traits de feu que j'aurais dû peindre à vos yeux l'histoire de ces deux illustres amis. Néanmoins, avec quelque faibles couleurs que je l'aie rendue, elle suffira pour vous prouver la force de l'amitié et les prodiges qu'elle sait opérer. Puissent les réflexions suivantes vous donner une idée de sa nature et de ses douceurs.

Tous les hommes parlent de l'amitié, et presque tous profanent ce nom, en le prodiguant à des liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour. La moindre conformité de goût et d'inclination rapproche des caractères opposés. Dans la ferveur de ces unions naissantes on voit dans ces amis tout ce qu'on voudrait qu'ils fussent; mais bientôt l'illusion se dissipe, et on les voit tels qu'ils sont en effet. D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié; ou, ce qui est à peu près la même chose, d'en changer à tout moment l'objet.

Comme presque tous les hommes passent la plus grande partie de leur vie à ne point réfléchir, et la plus petite à réfléchir sur les autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connaissent guère la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osaient s'interroger sur cette foule d'amis dont ils se croient quelquefois environnés, ils frémiraient de voir qu'ils ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les affligerait, car rien n'est si humiliant que de s'avouer à soi-même qu'on n'a

point d'amis; mais elle les engagerait à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir dans la suite.

Il serait très-utile d'avoir des règles certaines pour se guider dans un pareil choix : peut-être que les observations suivantes pourraient en tenir lieu.

PREMIÈRE OBSERVATION.

L'esprit ne saurait être l'unique lien de l'amitié. Comme il ne cherche qu'à briller, et qu'il ne peut souffrir aucun rang ni au-dessus ni à côté du sien, il est naturellement destructeur de cette égalité si nécessaire dans un commerce de sentiments. Parmi les différentes sortes d'esprit, celui de saillie et de légèreté est le plus opposé à l'amitié, parce qu'il se nourrit grossièrement de son amour-propre, et qu'il sacrifie sans peine celui des autres. Elle s'accommoderait mieux de cet esprit fin et délicat qui semble ne s'exprimer que pour plaire, et qui laisse entrevoir plus qu'il n'exprime. Mais observez qu'il ne plaît en effet qu'en prenant la teinture du sentiment, et qu'il reste toujours à savoir si ces grâces séduisantes ne sont pas le fruit de l'usage du monde ou de l'hypocrisie du cœur. Il faut dire à peu près la même chose de cet esprit de sagesse et de réflexion, dont le suffrage est d'autant plus flatteur qu'il paraît être l'effet d'une méditation profonde. Ces deux sortes d'esprit, ainsi que le goût des arts et des talents, sont très-agréables dans le commerce de l'amitié; ils doivent l'embellir et non la former.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Le cœur doit être l'unique lien de l'amitié; mais comme, par son impétuosité naturelle, il cherche toujours à s'unir, il ferait un choix funeste si l'on ne réglait ses mouvements.

TROISIÈME OBSERVATION.

Les cœurs doivent s'unir par l'amour de la vertu et par la conformité des caractères: ces deux conditions ne doivent jamais être séparées. Deux hommes vertueux, mais d'un caractère opposé, auront l'un pour l'autre le sentiment de l'estime; ils n'auront jamais celui de l'amitié. Deux caractères assortis ne formeront entre eux que des chaînes fragiles ou malheureuses, si la vertu n'en resserre les nœuds.

Telles sont à peu près les observations générales qui peuvent nous diriger dans le choix de nos amis. Il en est une encore que j'étais sur le point d'omettre, tant elle est honteuse pour l'humanité: c'est de ne pas se flatter de pouvoir s'unir fort étroitement avec des hommes qui ont avec nous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire et de fortune. Il faudrait des efforts continuels pour que des liaisons, toujours exposées aux dangers de l'intrigue et de la jalousie, pussent subsister longtemps; et nous ne devons pas avoir assez bonne

opinion de nos vertus, pour croire qu'elles ne s'affaiblissent pas même en triomphant.

Dès que l'amitié suppose la connaissance du cœur humain, il est aisé de voir qu'on ne peut faire choix d'un véritable ami qu'après des années d'épreuves et de réflexions; et qu'on doit surtout se défier de ces empressemens outrés, de ces protestations exagérées qui tirent bien souvent leur source d'une fausseté qui déchire les âmes vraies. La vertu n'est pas si ardente à se produire. Quoique timide et modeste, elle conserve un air de dignité qui l'empêche de se prodiguer et de faire des avances qu'elle pourrait désavouer dans la suite.

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. Si l'on n'y prend garde, la nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes, dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité dans une âme vendue à l'injustice; de sagesse, dans un esprit où règne communément le délire; d'humanité, dans un caractère dur et féroce. Ces parcelles de vertu, détachées de leurs principes et semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse contre eux, et rétablissent l'ordre qu'ils voudraient anéantir. Il faut dans l'amitié, non une ferveur passagère, ou d'imagination, mais une chaleur continue et de raison. Quand elle a eu le temps de s'insinuer dans les cœurs, quand les épreuves n'ont servi qu'à la rendre plus agissante, c'est alors que le choix est

fait, c'est alors que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment la différence de la naissance, des rangs, de l'esprit et de la fortune, tout disparaît; on ne se montre que pour prêter de nouveaux charmes à l'union. Eh! qu'importe qu'un ami ait reçu plus d'avantages que l'autre! tout n'est-il pas commun entre eux? Ah! qu'on rappelle avec plaisir à une personne que l'on aime une supériorité qu'elle oublie.

Nos amis, plus éclairés que nous dans nos intérêts, aussi jaloux de notre gloire, entrent dans nos projets ou les rectifient. S'agit-il de les faire réussir, leur zèle ne connaîtra plus de bornes et s'irritera par les obstacles; ils s'exposeront à des démarches qui seraient humiliantes, si elles n'étaient ennoblies par le principe. Que ces sacrifices paraissent doux quand ils les font! qu'ils sont doux quand ils sont faits!

La haine, la jalousie et l'indifférence cherchent des défauts en nous; la flatterie n'en trouve point. L'amitié n'en cherche point, en trouve, et s'en afflige. Elle fait plus: elle s'empresse à les dérober au public, à les corriger en secret. Mais ces avis ne sont point amers et rebutants. Comme ils sont dictés par l'estime et par le sentiment, ils sont accompagnés d'une circonspection qui, en nous faisant connaître ces défauts, nous laisse la gloire d'en triompher.

Deux vrais amis croiraient presque se faire un larcin que de goûter des plaisirs à l'insu l'un de

l'autre, et quand ils se trouvent dans cette obligation, le premier cri de l'âme est de regretter la présence d'un objet, qui, en les partageant avec elle, lui en procurerait une impression plus vive et plus profonde. Il en est ainsi des honneurs et de toutes ces distinctions, qui ne doivent nous flatter qu'autant qu'elles justifient l'estime que nos amis ont pour nous.

Si d'un côté l'amitié augmente les biens et les plaisirs, d'un autre côté elle diminue les peines et les maux; et c'est là un de ses plus beaux priviléges. Voyez un homme dans l'affliction; voyez ces consolateurs que la bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quel embarras! quelle contrainte! Doit-on s'étonner qu'ils aigrissent sa douleur? L'ennui est peint sur leur visage et la fausseté dans leurs discours.

Un véritable ami s'explique bien autrement. Pénétré des maux dont il est témoin, ses larmes, son expression, son silence même, tout devient éloquent; et son âme collée, pour ainsi dire, sur celle qui est dans la souffrance, lui redonne un esprit de courage et de vie.

Dans les peines les plus légères, et surtout dans celles que nous nous faisons à nous-mêmes, le secours d'un ami n'est pas moins nécessaire. Sa présence suffit quelquefois pour les dissiper. C'est ainsi qu'on voit briller après une tempête qu'ils ont calmée, ces astres bienfaisants que la fable avait consacrés à Castor et à Pollux; comme si, par ce symbole, elle avait voulu nous faire entendre

que jusqu'au plus fougueux des éléments, tout doit se ressentir dans la nature du pouvoir de l'amitié.

Je cours au-devant d'une objection qui se présente ici. L'amitié, dit-on, portée si loin, devient un supplice. N'est-ce pas assez des maux qui nous sont personnels, sans nous occuper de ceux des autres? Mais dépend-il de nous d'être indifférents? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-même sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous aurait refusé un cœur sensible; mais si elle nous l'avait donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur aurait apprivoisé les tigres et animé les pierres. La sensibilité est une grande dette que nous contractons en naissant, et qui augmente à mesure que nous nous en acquittons. L'essentiel est d'en diriger les mouvements vers un objet honnête. Il est vrai qu'elle entraîne des chagrins; mais toutes les passions n'ont-elles pas leurs martyrs? et qu'il est beau de l'être quand on l'est à-la-fois de la nature et de la vertu. Ce qu'on souffre dans ces occasions ne ressemble pas à une douleur sombre accompagnée de trouble et de remords: c'est une impression tendre qui nous rend nos amis plus chers, et dont on se félicite en secret. L'âme y trouve un attrait qui l'attache, et tout ce qui l'attache est un bien pour elle.

Ce qui l'afflige sans adoucissement et sans réserve, c'est la perte d'un véritable ami: c'est alors que, connaissant dans toute son étendue le bien

dont elle jouissait, elle éprouve un vide qui l'épouvante nuit et jour. Mais écartons des images si tristes, ou plutôt profitons-en pour avoir de nos amis, pendant leur vie, les mêmes idées que nous en aurions après leur mort; consacrons à l'amitié les moments dont les autres devoirs nous permettent de disposer; moments délicieux qui arrivent si lentement, et qui s'écoulent si vite, où tout ce qu'on dit est sincère, et tout ce qu'on promet est durable : moments où les cœurs, à découvert et libres de contrainte, savent donner tant d'importance aux plus petites choses, et se confient sans peine des secrets qui resserrent leurs liens : moments enfin, où le silence même prouve que les âmes peuvent être heureuses par la seule présence l'une de l'autre; car ce silence n'opère ni le dégoût ni l'ennui. On ne dit rien, mais on est ensemble.

Dans cet état, l'union de deux amis est comme un beau jour depuis son lever jusqu'à son midi. En effet, la véritable amitié ne doit point avoir de déclin, et encore moins de bornes qui la terminent.

Si l'on demandait des règles pour l'entretenir, pour en connaître les devoirs, pour savoir jusqu'à quel point il faut lui sacrifier ses intérêts, je répondrais : Faites un bon choix, et reposez-vous ensuite sur vos sentiments et sur ceux de vos amis; car la décision du cœur est bien plus claire et plus prompte que celle de l'esprit.

Si un jeune homme trouvait dans les auteurs de sa naissance les qualités les plus propres à l'a-

mitié, ne devrait-il pas employer toutes ses forces pour leur appartenir encore par ce sentiment, et ne serait-il pas trop heureux d'aimer par choix ceux qu'il doit aimer par reconnaissance? Dans ce cas, la peinture que j'ai tâché de faire de la véritable amitié ne paraîtrait-elle pas bien faible?

Il est d'autres liaisons moins étroites qu'on est obligé de contracter dans la société, et qu'il est bon d'y multiplier : on peut les regarder comme des écoulements de la vraie amitié, lorsqu'elles sont fondées sur l'estime, et qu'elles supposent la ressemblance plutôt que la conformité des caractères. Mais, comme elles n'ont pas les mêmes droits, et n'inspirent pas la même liberté que l'amitié, il faut des attentions pour les rendre utiles et durables. Ces attentions, si je ne me trompe, doivent se réduire à une règle très-simple : c'est de ménager autant qu'il est possible l'amour-propre des autres jusque dans les moindres choses, et cela, sans qu'ils s'en aperçoivent; parce que des égards affectés prouvent que l'amour-propre a été deviné.

Parmi les Romains, un jeune homme, à peine sorti de l'enfance, s'attachait à des sénateurs respectables par leur âge, leurs lumières et leurs emplois. Il puisait dans leurs conversations les principes de la sagesse et le goût du travail; il s'appropriait leur expérience, et donnait à son esprit une maturité qui le rendait bientôt utile à sa patrie. Il serait à souhaiter que cet excellent usage s'établît parmi nous, et qu'au lieu de ces liaisons

frivoles qui n'ont qu'un terme court, les jeunes gens fussent liés de bonne heure avec ceux qui se sont distingués dans leur état. Ils commenceraient par admirer leurs modèles, et finiraient bien souvent par les surpasser.

Je ne voudrais pas néanmoins qu'ils préférassent les entretiens graves et sérieux aux amusements de leur âge. Toute affectation est un ridicule, et la sagesse n'est vraie, aimable et solide que par l'heureux mélange des plaisirs qu'elle se permet, et des devoirs qu'elle s'impose.

Mais c'en est déja trop, et je finis en vous priant de ne regarder les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci : C'est dans le cœur que tout l'homme réside, et c'est-là uniquement qu'il doit chercher son repos, sa gloire et son bonheur.

ÉCLAIRCISSEMENT.(*)

QUOIQUE Barthélemy n'ait pas eu l'intention de faire un article approfondi sur la vérité de la religion chrétienne, on pourrait néanmoins lui repro-

---

(*) Ou RÉFLEXIONS *de l'éditeur, le baron de Sainte-Croix*, sur le premier article ; RELIGION.

cher de s'être servi d'un argument trop faible, et combattu avec beaucoup de vivacité par Shaftesbury et plusieurs autres philosophes. Cet argument est fort ancien et n'a été ignoré ni de Platon, dans son dialogue intitulé *Phœdon*, ni de Cicéron, qui le fait valoir au sujet de l'immortalité de l'âme, dans le premier livre de ses *Tusculanes*. Arnobe, parlant en faveur du christianisme, dit expressément qu'entre deux partis douteux, l'un qui nous donne des espérances, et l'autre qui nous les ôte, la saine raison nous dicte de choisir le premier, comme le plus sûr. L. II. *Contr. gentes*. Parmi les écrivains du dernier siècle, Antoine Arnauld et Labruyère ont adopté cet axiome; mais celui qui l'a mieux développé est évidemment Pascal; et on a coutume de lui en faire tout l'honneur. C'est lui qu'on a attaqué personnellement là-dessus, et Barthélemy paraît l'avoir suivi. Il faut lire tout ce que Pascal dit sur ce sujet dans le premier et le septième chapitres de ses *Pensées*. Rien de plus judicieux que ses réflexions; mais il ne les donne point comme formant une démonstration rigoureuse. Après avoir d'abord fait voir, par un calcul simple et frappant, qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne; il observe que « l'homme étant autant « corps qu'esprit, il lui faut une croyance d'habi« tude, qui, sans violence, sans art, sans argu« ment, nous fait croire les choses et incline toutes « nos puissances à cette croyance, en sorte que « notre âme y tombe naturellement. » Samuël

Clarke, profond et habile raisonneur, ne néglige pas aussi ce genre de preuve; il avance que lors même qu'on supposerait la vérité de la religion moins démontrée et moins conforme à la droite raison, le parti le plus sûr serait toujours de vivre suivant les préceptes de l'Évangile : *Discours sur la certitude de la religion chrétienne*, chap. 22. Locke lui-même ne s'est point éloigné de cette idée, dans son *Essai sur l'Entendement humain*, liv. II, chapitre 21. Enfin, Leibnitz, ayant examiné, avec sa logique ordinaire, cet argument, assure qu'*il est bon*. « Il ne donne pas précisément, selon lui, une « croyance; mais il oblige d'agir suivant les pré- « ceptes de la croyance, car on n'a pas la croyance « quand on veut. Ce n'est pas le manque de « croyance qui mérite proprement d'être puni, « mais la malice et l'obstination; et c'est ce que « beaucoup de théologiens reconnaissent expressé- « ment. » *Remarq. sur l'enthous., œuvr.* tom. V, p. 33. Avouons donc que l'axiome du plus sûr a une grande utilité, celle de nous porter à un examen réfléchi et à nous disposer à croire sincèrement. Alors le cœur vient au secours de l'esprit; c'est vraisemblablement sous ce rapport que Barthélemy a fait usage de cet argument par préférence à tant d'autres plus forts, mais qui l'auraient trop écarté du but qu'il se propose dans son excellent traité.

ROMAN.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les modernes l'emportent sans doute, de beaucoup, sur les anciens dans le genre des romans; mais ils en ont fait un abus si grand et si déplorable, qu'ils ne peuvent se vanter d'un pareil avantage. Rien n'a plus favorisé, propagé et hâté la corruption; rien n'est plus capable de l'augmenter, de la répandre et de la perpétuer. Platon interdisait l'entrée de sa république aux poésies d'Homère : qu'aurait-il fait de nos romans? Du moins il ne se serait pas permis de composer un ouvrage de cette espèce, après en avoir reconnu tout le danger. Cette contradiction, fort étrange pour un philosophe, était réservée à J. J. Rousseau.

Un semblable reproche ne peut être fait à Barthélemy. Frappé de la simplicité et de la brièveté des romans grecs, il les a imités, moins dans le fond que dans la forme. Tout respire dans *Carite et Polydore* l'honnêteté et la pureté des mœurs; mais ce n'étaient pas celles du commencement du quatorzième siècle, avant Jésus-Christ, temps de troubles, de crimes et de barbarie, où il met la scène de son roman; et à cause de cela même plusieurs détails y manquent d'exactitude, ou s'y trouvent déplacés. Il aurait donc fallu choisir une époque moins reculée de l'histoire de la Grèce.

Un savant bibliographe a élevé quelques doutes sur l'authenticité de cet ouvrage, et s'est permis de l'attribuer au jeune magistrat pour lequel il avait été composé. Cette assertion n'a d'autre fondement qu'un article très-fautif de *la France littéraire;* or, l'autorité de cette nomenclature aussi inexacte qu'incomplète, ne peut balancer le témoignage positif du neveu de J. J. Barthélemy, qui a passé quarante ans de sa vie avec lui, et auquel il a légué tous ses papiers. Les amis les plus intimes de cet habile écrivain l'ont également su et attesté. D'ailleurs, il n'est pas très-difficile de retrouver sa manière dans ce roman, qui fut publié en 1760 pour la première fois et sans nom d'auteur. On lisait au titre : *Roman traduit du grec;* nous avons cru devoir le retrancher. C'est une petite ruse trop souvent répétée, et qui n'ajoute plus rien à l'illusion des lecteurs.

CARITE

ET POLYDORE.

LIVRE I.

ÉGÉE donnait des lois à l'Attique : son royaume était un des plus florissants de la Grèce ; et ses sujets, dans l'abondance, oubliaient les maux que la guerre de Minos venait de causer.

Pisistrate avait quitté la cour, dès que ses conseils eurent cessé d'être nécessaires à son roi. Ce ministre, fidèle appui du trône, l'avait soutenu pendant les derniers troubles : il s'en éloignait à présent, moins pour chercher le repos qu'il méritait, que pour quitter un séjour où ses vertus et ses talents commençaient à donner de l'ombrage.

Sur la gauche du Pirée, à deux stades d'Athènes, s'élève une colline riante, que la reconnaissance des peuples a depuis long-temps consacrée à Neptune : c'est là que, dans un temple d'une architecture simple, et construit à la manière des Doriens, les habitants de l'Attique se rendent en

foule certains jours de l'année, pour remercier le dieu de la protection singulière dont il les honore. Un printemps continuel règne dans ce climat heureux; les arbres ne se dépouillent jamais de leur parure; le murmure des eaux, la fraîcheur de l'air, une impression douce que l'âme éprouve à l'entrée de ce lieu sacré, tout annonce un dieu bienfaisant.

C'est au pied de cette colline que Pisistrate vint chercher un asyle contre l'injustice des hommes et l'ingratitude de son siècle. Une longue suite de réflexions l'avait préparé aux revers de la fortune; l'expérience lui apprenait combien il fallait peu compter sur la reconnaissance la mieux méritée; un sentiment intérieur lui répétait sans cesse que ce serait peut-être un malheur d'être né vertueux, si la vertu n'était pas elle-même sa récompense.

La foule des amis qui suit la fortune, avait disparu avec elle. Pisistrate les vit s'éloigner bientôt; ses pénates et son fils furent les seuls compagnons de sa retraite.

Polydore sortait à peine de l'âge le plus tendre. Sostrate, sa mère, était morte peu de temps après lui avoir donné le jour; et ce gage d'un amour mutuel en était devenu plus cher à Pisistrate.

Dégagé désormais de tout autre objet, il partagea ses soins entre le culte des dieux et l'éducation de son fils; et ce même homme, qui avait réglé long-temps le destin d'un royaume, sut trouver une occupation suffisante dans l'état d'un simple citoyen.

Assez près de son habitation demeurait une

jeune veuve qu'on appelait Stérope. Retirée depuis deux mois dans cette solitude, elle pleurait encore Chérephonte, son mari, mort de la main d'Androgée au commencement de la guerre. Carite, sa fille, âgée seulement de cinq ans, partageait déjà sa douleur ; elle essuyait les larmes de sa mère et la serrait tendrement dans ses bras : « O ma mère! disait-elle avec transport, ne m'a-« bandonnez pas, vivez pour vous et pour mon « père. — O ma fille! disait Sterope, puissent les « dieux te conserver toujours pour rappeler Ché-« rephonte à la terre, et pour me pénétrer davan-« tage, s'il est possible, d'un souvenir aussi tendre! »

Le voisinage et l'infortune lièrent mutuellement Pisistrate et Sterope : la pitié que le malheur fait naître, l'intérêt que les vertus inspirent, ne furent pas les seuls motifs qui les rapprochèrent; ils avaient senti l'un et l'autre que les malheureux n'ont de ressource qu'auprès des malheureux mêmes. L'amitié la plus sincère fut bientôt cimentée entre eux. Une estime égale en était le fondement; un penchant réciproque acheva de la déterminer.

Pisistrate n'avait pas encore passé l'âge d'aimer, et Sterope y entrait à peine ; cependant tous deux avaient renoncé à l'amour, et ils auraient cessé de se voir, plutôt que de se livrer encore à cette passion dangereuse; mais, malgré cette résolution, rien ne les effrayait dans les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Pisistrate promettait tous les jours à la mémoire de Sostrate de rester fidèle à sa cendre : Sterope n'avait pas besoin de ser-

ments pour s'assurer elle-même de ne point aimer; Chérephonte n'existait plus.

La liaison intime des parents, la conformité de l'âge, celle des goûts, l'habitude, tout réunissait à l'envi Polydore et Carite; les deux familles n'en faisaient plus qu'une. Pisistrate aimait déjà la fille de Sterope comme sa propre fille, et Carite à son tour n'était pas plus chérie de sa mère que le jeune Polydore. Sterope leur prodiguait ses soins, et les partageait également: cette tendre mère veillait à leur conservation dans le temps que Pisistrate développait leurs idées que l'âge et la réflexion mûrissaient à mesure.

Tous les jours Pisistrate leur apprenait à célébrer les louanges des dieux, en récitant les hymnes d'Orphée; il leur expliquait ensuite les merveilles de la nature et leur faisait remarquer cet ordre admirable qui règne même dans ses vicissitudes; quelquefois, prenant part lui-même à leurs amusements, il composait sur sa lyre une chanson nouvelle, ou les faisait danser l'un et l'autre au son de sa musette: heureuse tranquillité! Carite et Polydore vivaient contents, parce qu'ils vivaient ensemble, et ils ne démêlaient pas encore le principe de leur bonheur; ils n'avaient point d'autre occupation que celle de plaire à tout ce qu'ils aimaient; ils s'empressaient mutuellement à profiter des leçons de Pisistrate. On avait voulu d'abord animer leur émulation en les excitant à l'envi l'un contre l'autre; mais ce projet fut bientôt abandonné: la rivalité pouvait-elle subsister entre eux?

Chacun ne s'occupait qu'à laisser l'avantage à l'autre.

Pisistrate et Sterope voyaient avec plaisir l'inclination naissante de leurs enfants; l'âge ne leur permettait encore que les noms de frère et de sœur; leurs parents les destinaient à porter bientôt un titre plus sacré; on n'attendait que le moment fixé par les lois: « Respectable Sterope, disait un jour « Pisistrate, ce nœud va pour jamais cimenter notre « union; et lorsque la mort viendra m'arracher à « vous, mon fils vous restera, mon fils sera votre « fils. — La mort! Que dites-vous! interrompit Ste- « rope. Quoi! je vous perdrais aussi! j'aurais à vous « regretter encore; l'amitié me serait aussi funeste « que l'amour; non, ne le croyez pas : s'il est un « terme dans les maux comme dans les biens, je « n'ai plus rien à craindre, les traits du sort sont « épuisés. »

Ainsi l'infortunée Sterope se repaissait de sa douleur : toujours plongée dans les larmes, elle ne connaissait point d'autre bonheur que celui d'en répandre; la nuit la surprenait souvent au pied d'un arbre dans cette occupation; le jour revenait et Sterope pleurait encore.

Le souvenir du bonheur passé adoucit apparamment l'image présente du malheur. Sterope avait pris plaisir à composer l'histoire de ses amours avec Chérephonte, et elle s'enfonçait quelquefois dans l'épaisseur des forêts pour relire en liberté ce précieux ouvrage : c'est alors qu'elle appelait à grands cris son malheureux époux, quand les sanglots n'étouffaient pas sa voix tremblante.

Un jour le hazard et l'ardeur du soleil avaient conduit les deux enfants au bord d'une fontaine écartée; c'était près de cette retraite que Sterope portait le plus souvent ses pas : ils l'ignoraient. Tout-à-coup la voix de leur mère se fait entendre; ils se lèvent, ils allaient la rejoindre; mais elle s'était écartée d'eux, devaient-ils se rapprocher d'elle? le respect et l'attention les retinrent.

A chaque parole que disait Sterope, des pleurs mouillaient les yeux de Polydore et de Carite, ils se regardaient en silence; la vivacité du sentiment qui pénétrait Sterope, semblait avoir passé dans leurs cœurs; mais ce qu'ils éprouvaient l'un et l'autre n'était point cette impression douloureuse qui accompagne le regret, c'était, au contraire, cette émotion agréable que l'idée des premières douceurs de l'amour ne manque jamais d'exciter.

Sterope en était à peine dans l'endroit de son récit où son amant la conduit à l'autel, et voit enfin le dieu de l'hyménée couronner sa constance. La peinture naïve du plaisir qu'elle avait elle-même ressenti dans ce moment heureux, la joie de son amant, ces serments tant de fois répétés, et qu'elle répétait avec transport, l'image de la volupté à qui la douleur prête encore des charmes, tout les émeut, tout les étonne : déjà la main de Carite était dans celle de Polydore; il la serrait de temps en temps : un regard, un souris languissant avait été jusque-là leur seul interprête; dans cet instant ils ne se connaissent plus. Polydore s'élance dans les bras de Carite, sa bouche s'imprime avec vi-

vacité sur la bouche de son amante : trois fois il essaya de parler, trois fois la parole expira sur ses lèvres : son âme errante n'était plus maîtresse de ses sens ni de ses facultés.

Le plaisir qu'ils goûtaient augmenta leur attention. Sterope, qui ne les avait point aperçus, continuait toujours : le reste de son discours leur fit connaître qu'il était des biens dont ils ignoraient l'usage. Carite rougit : une flamme inconnue brillait dans les yeux de Polydore; mais quelle fut tout à coup sa surprise! Carite se dérobait à son empressement. La surprise de Carite était encore plus grande : elle résistait aux vœux de Polydore, et elle se demandait à elle-même la cause de ce changement.

La nuit approchait : Sterope était sortie du bocage; il fallut quitter cette retraite où l'amour et le hazard venaient de dessiller leurs yeux, sans les éclairer : il fallut regagner la maison. Polydore en silence marchait le premier, Carite les yeux baissés le suivait à pas lents. Depuis ce jour, elle revint quelquefois à la fontaine; mais elle défendait à Polydore de la suivre, et Polydore ne la suivait pas.

Cependant la guerre s'était allumée de nouveau dans l'Attique. Ce même Androgée, qui jadis avait tué dans un combat l'époux de Stérope, assiégeoit Athènes avec une armée formidable; et cette ville infortunée se vit contrainte peu de temps après d'accepter une paix honteuse et plus cruelle que la guerre même.

A l'abri des orages, Pisistrate et sa famille vivaient dans cette sécurité que l'innocence assure et qui est le partage de l'obscurité : l'éducation de ses enfants ne faisait pas moins son bonheur que son occupation.

Déjà le temps approchait que l'hymen devait les unir ensemble. On fixa le jour de la cérémonie au lendemain des fêtes de Neptune : chacun attendait ce grand jour avec impatience. Pisistrate trouvait dans ce mariage le soutien et la consolation de sa vieillesse : Stérope sentait revivre dans son cœur ces émotions involontaires que la conformité fait naître et qui intéressent toujours les âmes sensibles. Une allégresse nouvelle animait Polydore et Carite. Étonnés eux-mêmes de leurs joie, ils se disaient avec surprise : « Quoi ! serait-il donc possible d'a-« jouter encore à l'amitié qui nous unit ? Non, pour « être durables, nos serments n'ont pas besoin de « la présence des dieux. »

On n'attendait plus que l'instant de la cérémonie ; les apprêts ne devaient pas la retarder long-temps ; ils n'avaient point d'amis à inviter ; le malheur n'en conserve guères : d'ailleurs, pouvait-ils aimer encore des objets étrangers ? pouvaient-ils connaître d'autres sentiments que ceux qui les réunissaient tous ? Leurs cœurs épuisés se concentraient en eux-mêmes, et leur suffisaient à peine.

Prêts à partir pour le temple, ils entendirent au loin des gémissements et des pleurs. La désolation se répand dans les campagnes, des cris perçants résonnent dans les vallées paisibles de l'At-

tique; une trompette funèbre fait retentir les échos de ses sons lugubres; elle a porté la terreur jusque dans la solitude tranquille de Pisistrate. « Ah! mon « fils, s'écria-t-il en versant un torrent de larmes, « il m'eût été bien doux de vous avoir sans cesse « auprès de moi; la félicité de ma vieillesse m'eût « fait oublier les travers de ma vie : mais, hélas! « il faut que j'y renonce : cette trompette funeste « ne m'apprend que trop que la patrie a besoin « de votre bras. Allez : dans la suite peut-être elle « méconnaîtra vos services, vous compterez ses « injustices par vos bienfaits. N'importe : votre « premier devoir est de la servir; le second sera « d'oublier que vous l'aurez servie. »

Polydore interdit demeure immobile; ses yeux se fixaient par intervalle sur les yeux de son père ou de son amante. Carite effrayée cherchait encore à douter de ce qu'elle venait d'entendre, et Stérope en larme nommait Chérephonte et se rappelait le moment où il l'avait quittée pour courir à la mort. A l'instant des soldats arrivent dans leur habitation; une multitude de jeunes garçons et de jeunes filles les accompagne : la pâleur est sur leur front, la terreur est dans leurs yeux. Ces farouches guerriers les obligent de les suivre, et les menacent encore de plus grands malheurs. Le chef de cette troupe barbare rompt enfin le silence : « Qui que « tu sois, dit-il à Pisistrate, livre-nous à l'instant « les deux enfants qui sont à tes genoux : ignores- « tu les conditions de la paix que Minos vous à « donnée? ignores-tu qu'Androgée a péri par une

« trahison, et que ses mânes demandent vengeance?
« C'est pour les apaiser que le traité vous oblige
« à livrer tous les ans au Minotaure sept jeunes
« garçons et sept jeunes filles de l'Attique; le sort
« doit les choisir. » « Androgée! s'écria Sterope: le
« barbare! Il m'arracherait deux fois ce que j'aime
« pour en être l'assassin ou le bourreau! Prenez
« plutôt ma vie, ministres exécrables de ses ven-
« geances, ou craignez une épouse, craignez une
« mère..... » A ces mots, que le désespoir a dictés, Sterope se précipite au milieu des soldats: elle les arrête. Carite s'élance dans ses bras. Sterope s'évanouit, et sa fille retombe auprès d'elle privée de sentiment.

Cependant, le chef de cette troupe inhumaine saisit sans pitié la jeune Carite : il la traîne par les cheveux, et la livre aux guerriers qui l'accompagnent. Quel instant pour le malheureux Polydore! Lui-même entraîné par ces barbares, il voyait de loin ce spectacle; il levait avec peine ses yeux baignés de larmes pour implorer la justice des dieux : déjà ses mains, chargées de fers, ne pouvaient plus se tourner vers le ciel.

La douleur, l'agitation, et la pitié cruelle de ses conducteurs, rendirent bientôt à Carite l'usage de ses sens. En se r'ouvrant à la lumière, ses yeux cherchent Polydore; elle l'aperçoit livré comme elle aux soldats qui l'entraînent : son cœur est déchiré: elle l'appelle; elle jette un cri plaintif, et retombe pour la seconde fois. Pisistrate était resté auprès de Sterope; il s'efforçait de lui conserver la

vie : comme si la vie n'eût pas été désormais pour elle le plus grand de tous les maux.

Près d'un rocher que la mer baigne de ses flots, le commandant appelle ses soldats, et rassemble les malheureuses victimes qu'il vient d'enlever. On offre un sacrifice à Jupiter de Crète et aux autres dieux protecteurs de cette île : en même temps on apporte l'urne fatale qui va faire connaître les volontés du sort. Les cris redoublent ; le désespoir et la désolation renaissent. Mais déjà le sort a parlé : il vous condamne aimable Mélanthis, unique espoir d'une famille puissante ; il n'épargne pas même la jeune Anaxamène, cet objet plus beau que la Vénus de Gnide. Polydore s'approche : Carite invoque l'amour, et l'amour sauve Polydore. Carite n'a plus rien à craindre, un regard a déjà fait passer dans le cœur de son amant tous les sentiments qu'elle éprouve : elle s'avance elle-même : O destin ! laisse deux fois désarmer ta rigueur ! mais c'est en vain que je l'implore, il s'est lassé de sa justice : déjà l'aimable Carite est destinée au sacrifice le plus affreux.

Polydore éperdu reste sans couleur et sans voix ; un froid mortel a passé dans tous ses membres : l'agitation succède à cette douleur muette et sombre ; des sons mal articulés, des mots sans suite, des cris, des pleurs, toutes les expressions de la rage annoncent à la fois l'excès de ses malheurs et l'excès de son désespoir. Il y succombe enfin, et le sommeil de la mort est répandu sur ses yeux. Mais bientôt il se réveille : ô moment funeste !

ô terre, entr'ouvre-toi! Seul, couché sur le rivage, il regarde, et ne voit au loin que l'étendue des mers et ses abymes profonds. Cependant les autres captifs et leurs ravisseurs ont disparu : Carite s'est éloignée: lui-même il ne sent plus le poids de ses fers: il se lève, il promène en vain ses regards, il ne retrouve qu'une solitude immense; il reconnaît ce rocher témoin de son malheur : il veut périr, il va se précipiter dans les flots; mais peut-être Carite n'a pas encore quitté les rivages de l'Attique: peut-être le sort lui permettra de la revoir..... Cette idée l'arrête : il vivra jusqu'à ce moment.

Plein d'amour et d'impatience, Polydore parcourt le rivage : rien ne règle ses pas, rien n'arrête sa course. Les rochers les plus escarpés ne l'intimident point, il les franchit; sa douleur lui donne de nouvelles forces : tantôt dans un morne silence, l'égarement de ses yeux fait seul connaître l'état de son âme, et tantôt ses cris confus expriment les tourments qui déchirent son cœur.

Cependant les conducteurs barbares de l'aimable Carite n'avaient point quitté le rivage, et les vents retenaient encore les vaisseaux crétois dans la rade du Pirée, lorsque Polydore y arriva. Il vit de loin flotter au gré des airs les banderoles de leurs mats, et, pour la première fois, son cœur se r'ouvrit à l'espérance.

En approchant davantage, il rencontra quelques-uns de ceux qui avaient échappé comme lui à la fureur du sort, et qui partageaient avec lui la

douleur d'être privés de tout ce qu'ils aimaient.

Polydore, après avoir tenté mille fois en vain de trouver une chaloupe qui le conduisît au vaisseau de Carite, essaya, non moins vainement encore, de toucher par ses cris les ravisseurs de son amante : inaccessibles à la pitié, et plus féroces mille fois que le monstre dont ils étaient les ministres, ils insultaient encore à la douleur de cet infortuné. Polydore, couché sur le rivage, attendait la fin de son sort : il vivait afin de voir sans cesse le vaisseau qui portait Carite; et, quand sa destinée affreuse s'accomplirait, quand le vaisseau s'éloignerait du port, il était prêt à se précipiter dans les flots.

Le calme ayant duré plus long-temps qu'on ne l'avait cru d'abord, les Crétois, qui ne voulaient pas consommer toutes leurs provisions en rade, envoyèrent un esquif à terre pour en prendre de nouvelles. Un jeune Crétois, qui le commandait, vit Polydore étendu sur le sable et livré au plus affreux désespoir. A ce funeste spectacle, la pitié s'empara de son âme; il lui demanda le sujet de ses larmes : mais, lorsque Polydore lui eut fait connaître ses malheurs, le Crétois baissa les yeux, et lui répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de lui rendre Carite.

Le même bâtiment revint plusieurs fois à terre pendant ce jour, et le commandant, touché du sort de cet infortuné, ne manquait jamais de s'approcher de lui : « Hélas! disait Polydore, puisse « Minerve, protectrice d'Athènes, vous regarder

« toujours d'un œil favorable! mais, puisque vous « êtes moins barbare que les tigres qui vous en« voient, accordez-moi le seul bien que je puisse « espérer encore: qu'il me soit permis de la revoir, « de la voir un instant, et je meurs moins mal« heureux. » Straton aurait bien souhaité de rendre ce service à Polydore; mais la crainte de déplaire à ses chefs l'en empêcha. Polydore, qui s'était soulevé pour embrasser les genoux de Straton, se précipita de nouveau contre terre, et fit retentir de ses cris tous les échos du rivage. Straton, témoin de son désespoir, essaya vainement de l'apaiser en lui promettant son secours.

Cependant le calme continuait, et les vaisseaux, tranquilles sur leurs ancres, ne pouvaient sortir de la rade: les Crétois offraient inutilement des sacrifices à Jupiter : ce dieu qui les honore d'une protection singulière, et dont l'enfance fut élevée parmi eux, était devenu sourd à leurs prières. Neptune est le dieu tutélaire de l'Attique: irrité de ce qu'un séjour qu'il protège payait aux Crétois un tribut si cruel, il les arrêtait dans le port, et les tenait éloignés de leur pays.

Les Crétois résolurent de descendre une seconde fois sur le rivage, afin d'offrir un sacrifice solemnel au dieu de la mer. Straton apprit cette nouvelle à Polydore: c'était lui qui devait rester à la garde des vaisseaux pendant l'absence de leurs chefs. « Écoutez-moi, lui dit-il, amant infortuné, profitons « l'un et l'autre de cet instant favorable: vous re« verrez Carite. » - Quoi! je la reverrais, s'écria Poly-

« dore, les derniers de mes vœux seraient comblés!
« Grands dieux! ajouta-t-il, vous le savez, je n'ai vécu
« jusqu'à ce moment que dans l'espérance de la voir
« encore: ennemi trop généreux, vous me rendez
« l'espoir; vous finiriez mes maux si le destin n'avait
« pas résolu de les rendre éternels. »

Straton interrompit ces expressions de reconnaissance, afin de chercher les moyens les plus propres à tromper la vigilance des soldats crétois. Polydore était jeune, et sa beauté pouvait aisément le faire passer pour une fille: la blancheur de son teint, la délicatesse de ses traits firent naître cette idée dans l'esprit de Straton : le jeune amant la saisit avec ardeur; il se jeta mille fois aux genoux de Straton, en le nommant son libérateur et son père.

Le lendemain, au lever du soleil, Polydore se rendit sur le rivage: il attendait avec impatience le commencement du sacrifice; il le prévenait par ses desirs; il se disait avec transport qu'il allait voir Carite, que chaque instant le rapprochait d'elle, et qu'il y aurait un instant où il serait à ses pieds: déjà même il lui parlait, il l'entendait, il la serrait dans ses bras: enivré de ces idées flatteuses, jouissant par avance et de ses sentiments et de son bonheur, il ne songeait point aux suites de sa destinée.

Le moment du sacrifice arriva. Straton fut laissé, comme il l'avait prévu d'abord, à la garde des vaisseaux; mais il se déroba bientôt à cet emploi pour accomplir la promesse qu'il avait faite à Polydore. Le jeune amant vit de loin la chaloupe, et son cœur eut peine à contenir sa joie. Straton arrive, il le

prend par la main : « Venez, lui dit-il, trop malheu-« reux étranger, jouissez de la seule faveur que les « destins ennemis vous laissent; mais jurez-moi « qu'avant la fin du sacrifice vous repasserez en si-« lence sur cette même chaloupe qui doit vous ra-« mener au rivage. » Polydore n'entendit rien, et promit tout.

Les sept jeunes filles étaient toutes ensemble dans une même prison, et l'on avait fait monter les sept jeunes garçons sur un autre vaisseau. Polydore, à la faveur de son déguisement passa devant les gardes crétoises sans être reconnu, et pénétra, conduit par Straton, jusqu'à l'endroit où son amante était renfermée.

La porte s'ouvre et laisse voir tout ce que la désolation et la crainte ont de plus affreux : les cheveux épars, les yeux égarés, la tête et le sein meurtris, telles enfin que l'on voit les Ménades quand Bacchus les anime, les jeunes captives attendaient avec effroi l'instant de leur supplice. Carite était au milieu d'elles, étendue sur la terre, et levant au ciel ses mains innocentes. Polydore s'avance : l'obscurité ne lui permettait pas encore de rien distinguer; il s'écriait : Carite! et Carite étonnée doutait de son bonheur. Il répéta : Carite! mais Carite tâchait en vain de lui répondre : sa langue cherchait les paroles, et ne les trouvait plus. Il l'aperçoit enfin : il vole; il l'embrasse : déjà l'un et l'autre ont oublié leurs peines; ils se voient, c'en est assez : leurs soupirs, leurs cris, leur silence, leur joie et leur douleur expriment et peignent tour à tour les sentiments tumultueux de leurs âmes.

Orphée suspendit autrefois par ses chants les supplices des enfers; et de même la vue de ces amants arrêta, pendant quelques instants, les larmes des autres captives: elles éprouvaient, pour la première fois, quelque adoucissement à leurs maux. Mais Straton, qui s'était éloigné, fut bientôt de retour: le sacrifice allait finir, il était tems de remonter sur la chaloupe. En vain Polydore cherchait à prolonger ces moments précieux: il quittait son amante, lorsqu'on vint avertir Straton qu'on ne pouvait plus songer à mettre la chaloupe en mer: les chefs des Crétois étaient remontés sur leurs vaisseaux; les vents commençaient à s'élever, les matelots déployaient les voiles, et célébraient par mille cris de joie l'heureux succès du sacrifice et de leurs vœux. Straton, après avoir embrassé Polydore, le renferma de nouveau dans la prison, et s'en remit au sort des suites de cet évènement.

LIVRE II.

Les ombres de la nuit s'éloignaient à peine; déjà le soleil blanchissait les airs, et déjà les victimes de la vengeance de Minos voyaient renaître le jour et leurs malheurs, lorsque le commandant de l'escadre fit appeler les autres chefs, et descendit avec eux dans la prison. A leur aspect, ces malheureuses captives crurent toucher au moment qui devait terminer leur sort : éperdues et tremblantes, elles se précipitaient de tous côtés avec des cris lamentables, comme si cette fuite inutile eût pu les arracher à leur destinée : Carite immobile se tenait appuyée languissamment. Polydore n'était plus à ses genoux : la crainte d'être découvert l'empêchait même de lever les yeux sur son amante.

Les Crétois reconnurent avec surprise qu'on avait passé le nombre fixé par les conditions de la paix, et Philoclès l'un d'entre eux, qui avait présidé à l'embarquement, cherchait en vain à dévoiler ce mystère, quand l'Amour ou quelqu'autre dieu favorable qui veillait peut-être pour Carite, rendit tout à coup le chef des Crétois accessible à la pitié. Ce barbare, qui avait porté la désolation dans toutes les familles de l'Attique, qui avait même ar-

raché Carite des bras de sa mère expirante, devenu sensible pour la première fois, conçut le projet de soustraire une de ces infortunées aux horreurs de son sort. « Ministres d'une loi sévère, dit-il à ses « compagnons, en sortant de ce lieu, notre devoir « serait-il d'en accroître la rigueur? Non, sans doute. « L'une de ces étrangères n'est pas destinée à par- « tager le supplice des autres: faisons cesser au plu- « tôt une erreur si cruelle; le sort qui les a condam- « nées nommera la plus heureuse : j'aurai soin de « le consulter. » A ces mots, il monta sur le vaisseau où l'on gardait les sept jeunes garçons que l'on avait chargés de fers, et bientôt après il repassa lui-même sur son bord.

La mer qui sépare la Crète de l'Attique est celle que le désespoir d'Égée a rendue fameuse, et qui a porté depuis le nom de ce prince: elle est parsemée d'une infinité d'îles, dont plusieurs monuments assurent la célébrité: c'est-là que la triste Latone, rebut malheureux de la nature entière, vint chercher un asyle contre la colère de Junon. Délos, l'une des Cyclades, fut la seule partie de la terre qui osa la recevoir dans son sein; et l'histoire ajoute que cette île, autrefois incertaine et flottante, fut alors attachée par la main de Jupiter lui-même aux îles de Gyare et Mycone. On voit encore, en remontant dans ces mers, l'île de Scyros, fameuse par la retraite d'Achille; et plus près des côtes de Crète, on découvre la petite île de Seriphe, dont tous les habitants furent jadis changés en rochers à l'aspect de la tête de Méduse.

Les Cyclades sont en si grand nombre, que les matelots qui voguent dans cette plage, en découvrent facilement plusieurs, depuis que le soleil sort des montagnes de Phénicie jusqu'à ce qu'il se précipite dans les ports de l'Épire. Le commandant des Crétois décida qu'on mouillerait à la première de ces îles, et qu'on mettrait aussitôt la chaloupe à la mer pour porter sur le rivage celle des jeunes captives qu'il aurait délivrée : il s'éloigna des autres chefs après avoir donné cet ordre, et ramena bientôt l'aimable Carite, en déclarant que le sort s'expliquait pour elle.

Occupée toute entière de son amant et pénétrée de ses malheurs, Carite n'écouta point ces paroles qui changeaient sa destinée : toujours livrée à sa douleur, rien de ce qui se passait auprès d'elle n'avait pu l'en distraire : on était à ses côtés, et Carite ne voyait point ; on lui parlait et Carite n'entendait point ; peut-être aurait-elle ignoré qu'elle avait changé de lieu s'il n'avait pas fallu quitter Polydore.

On était alors dans cet instant où le soleil vient de quitter l'horizon pour se reposer dans le sein de Thétis ; un vent frais épure les airs ; la nuit n'a pas encore amené le repos, et déjà le mouvement tombe avec la lumière ; on dirait que la nature commence à se rasseoir du trouble et de l'agitation du jour : mais le repos n'était pas fait pour Carite ; c'est dans ce moment qu'on l'oblige à descendre dans la chaloupe. Par combien de soupirs et de larmes ce départ ne fut-il pas marqué ? il fallut abandonner ce vaisseau qui lui était devenu si cher ;

elle le suivit des yeux tant que la distance le lui permit; mais les vents et les ombres l'enlevèrent bientôt à sa vue : restée seule au milieu des soldats qui la conduisaient, elle les interrogea vainement sur sa destinée; tous demeuraient auprès d'elle dans un morne silence. Lorsqu'on eut abordé au rivage, on fit descendre à terre la jeune captive; et deux soldats qui l'accompagnaient, l'ayant laissée sur un banc de sable voisin, remontèrent dans la chaloupe.

Quel fut son état en se voyant tout à coup exposée sur un rivage inconnu; la chaloupe s'éloignait toujours; déjà même on n'entendait plus que dans le lointain le bruit de la rame qui fendait les flots. Carite est abandonnée de la nature entière; le sifflement des aquilons, le mugissement des vagues, et plus encore les ténèbres de la nuit augmentent l'horreur de sa situation. Elle s'adresse aux dieux: « O Jupiter! ô Neptune! ô Minerve! dieux justes, « dieux protecteurs, qui connaissez l'innocence de « mes vœux, pourquoi les avez vous trompés? Pour« quoi m'avez-vous condamnée à cet exil barbare? « Ai-je profané votre culte; ai-je jamais formé des « desseins criminels? Hélas! fidèle à vos lois, je « suivais les ordres de ma mère; j'étais prête d'ac« complir un hymen bien cher à mon cœur: avec « quelle cruauté le destin a rompu ces nœuds! Mon « malheureux époux est arraché de mes bras; et si « j'ai pu le revoir, si j'ai pu l'embrasser encore, par « quels torrents de larmes ne vais-je point expier « ce bonheur? Ah! Polydore, Polydore, quelle sera

«ta destinée ! Mais pourquoi n'ai-je pas eu le même « sort? pourquoi n'ai-je point partagé tes périls? « Dieux que j'emplore, ayez pitié de mes malheurs! « Si vous me punissez, quels sont les crimes que « j'ai commis; si vous voulez m'éprouver, pourquoi « frappez-vous mon amant? » Après ces paroles, elle répéta mille fois le nom de Polydore. Vous l'entendîtes du fond de vos cavernes, ô vous, Nymphes et Faunes! demi-dieux habitants de ces rives malheureuses; et vous divinités de la mer, cachées dans vos grottes humides, vous donnâtes des larmes au triste sort de ces amants.

Carite passa le reste de la nuit dans les larmes; l'agitation avait éloigné le sommeil de ses yeux. Dès le lever de l'aurore, elle descendit du rocher qui domine également sur l'onde et sur la plaine: elle s'avançait tristement pour chercher une retraite dans une forêt voisine, lorsque des pâtres qui conduisaient leurs troupeaux sur le bord de la mer, sortirent inopinément de cet ombrage épais. Carite effrayée prit la fuite à cet aspect, et croyant se dérober à leurs yeux, elle se cachait entre les rochers dont le rivage est couvert. Mais les pâtres, témoins de sa crainte et de sa fuite, suivirent ses traces et n'eurent pas de peine à la saisir: ensuite reconnaissant à ses habits qu'elle était étrangère, et ne devinant pas la cause qui l'obligeait à se tenir cachée sur ces côtes désertes, ils l'emmenérent avec eux, et l'enfermèrent dans une caverne affreuse.

Ce pays, où les vents et le hasard avaient relégué

Carite, était l'île de Naxe, qui devint célèbre peu de temps après par les malheurs d'Ariane et l'amour de Bacchus. OEnarus, qui en était roi, n'avait jamais allumé les flambeaux de l'hymen; mais, comme il était obligé de se choisir un successeur au trône, il avait formé le projet de marier Cydippe, sa sœur, avec le jeune Agenor, seul rejeton d'une famille illustre qui descendait elle-même des anciens rois de Naxe : Agenor était donc regardé comme l'héritier présomptif de la couronne, et il jouissait des honneurs et du pouvoir que ce titre lui donnait. Le temps de son mariage n'était pas encore fixé; le jeune prince cherchait tous les jours de nouveaux motifs pour le différer : ce n'est pas que l'espérance de regner ne lui fît regarder cette union comme un très grand avantage; mais en même temps la disproportion de son âge avec l'âge de Cydippe, lui faisait craindre un hymen qui ne flattait que son ambition.

Cydippe s'apercevait aisément de l'indifférence d'Agenor, et si elle en eût fait paraître quelque dépit au roi son frère, il ne l'aurait sûrement pas contrainte à ce mariage; mais elle aimait le jeune prince, et l'amour lui faisait dissimuler tous les dégoûts qu'elle en recevait.

Telle était la situation de la cour, lorsque la jeune Carite aborda dans ce pays, où l'on viola bientôt à son égard les droits de l'hospitalité. Lorsqu'elle eut enfin obtenu la liberté de se faire entendre, elle apprit aux barbares qui l'avaient chargée de fers qu'elle était athénienne, et qu'une escadre crétoise, qui l'avait enlevée de son pays, l'avait ensuite exposée sur ce rivage.

La simplicité de son récit et les grâces dont elle l'accompagna persuadèrent ceux qui l'écoutaient. Ils lui rendirent la liberté, et lui promirent quelques secours, pourvu qu'elle partageât leurs travaux et leurs soins. Dès le lendemain, on lui confia la garde d'une partie des troupeaux : il fallut se conformer à ce nouvel état. La fille de Sterope, une houlette à la main, allait tous les jours dans l'épaisseur des bois donner un libre cours à ses larmes.

Un jour, épuisée de fatigues et de douleur, elle s'était assise au pied d'un arbre, et le sommeil avait surpris ses sens agités. Le prince de Naxe, Agenor, égaré par la chasse, passa près de cette retraite; il aperçut Carite : frappé de cet aspect comme de la présence d'une divinité, il l'aurait prise pour Diane sans la houlette qu'elle tenait dans sa main. Il s'arrête à ce spectacle; il contemple, il admire tant d'appas réunis; le sommeil et la chaleur du jour favorisaient ses regards: ses yeux errants s'animent; son âme transportée s'enivre d'un poison flatteur; aveuglé, vaincu par ses désirs, il s'approche; il ne se connaît plus. O malheureuse Carite!... Mais elle se réveille et jette un grand cri; vainement Agenor tombe à ses pieds; déjà Carite, plus prompte que la flèche qui vole, s'échappe et disparaît; nouvelle Atalante, elle laisse le prince de Naxe dans le trouble et dans la confusion.

Agenor ne sortit de cet état que pour sentir plus vivement le trait qui l'avait blessé: un pouvoir secret le ramena plusieurs fois dans ce lieu; mais c'est

en vain qu'il y cherchait Carite; elle ne revenait plus à la forêt. L'éloignement et l'absence redoublèrent l'amour du jeune prince; irrité des obstacles qu'il trouvait dans sa nouvelle passion, il résolut de tout mettre en usage pour la satisfaire.

Carite semblait avoir trouvé dans ces déserts la tranquillité dont elle pouvait jouir; elle avait gagné la confiance des habitants sauvages de ces climats; les pâtres qui l'avaient maltraitée d'abord comme une esclave coupable, la respectaient à présent comme une divinité tutélaire. Elle se livrait comme eux aux travaux les plus pénibles; elle paraissait même les partager sans peine; mais le destin lui envia un repos qu'elle payait si cher; le souvenir de son aventure l'empêchait toujours de retourner à la forêt; elle ne s'écartait plus du rivage, et elle promenait tristement ses regards sur ces flots qui l'avaient séparée de son amant, et qui étaient les derniers témoins de sa tendresse.

Elle passait tout le jour dans cette rêverie inquiète; et dès que le soir venait annoncer aux laboureurs la fin de leur travail, elle comptait ses troupeaux, et les conduisait lentement à l'étable.

Carite remplissait ainsi les devoirs que le sort lui imposait, lorsqu'elle vit accourir de loin une jeune esclave qui semblait implorer sa compassion: Carite était sensible; les malheureux le sont toujours; elle courut elle-même au-devant de cette infortunée; la jeune esclave lui demanda, en se jetant à ses genoux, de lui indiquer une retraite pour se mettre à l'abri du courroux de ses maîtres

qu'elle fuyait, disait-elle, et qui la poursuivaient encore. Carite émue de pitié la rassure et l'embrasse; elle lui promet de la garder dans la maison pendant la nuit, et de demander le lendemain pour elle quelques secours aux habitants du hameau.

A peine avait-elle achevé ces paroles, qu'elle se voit assaillie d'une troupe de satellites qui l'entourent et qui la chargent de fers : elle demande quel est son crime; on ne lui répond pas; on l'entraîne avec fureur, et après avoir marché l'espace de plusieurs stades, on la précipite enfin dans une étroite prison. « O destin! s'écriait-elle, ne te lasses-tu point « de m'accabler de tes coups! est-ce ainsi qu'on « récompense la vertu et l'humanité! »

Trois jours entiers Carite fut livrée à l'horreur de ses réflexions, et trois jours entiers son corps languit sans nourriture; ses yeux même ne se fermaient que par intervalles, lorsque, baignés de larmes, ils étaient lassés de s'ouvrir.

Au milieu de ces maux, l'image de Polydore venait cependant en adoucir l'horreur. Elle avait encore ce voile jaune que les nouvelles mariées portent pendant les fêtes de l'hymen, et que son amant lui avait donné le jour même qui vit commencer leurs malheurs. Carite détacha cet ornement précieux, et, depuis ce moment, elle écrivait sur son voile, avec un peu de craie, le nom de Polydore : elle l'effaçait ensuite pour y substituer le sien, et quelquefois elle les entrelaçait ensemble.

Le quatrième jour, les barbares qui l'avaient arrachée de sa retraite paisible, vinrent encore

l'enlever de cette prison. On l'entraîne devant les juges. Cléonidas, écuyer d'Agenor, élève la voix contre elle, et se déclare son accusateur : il lui reproche d'avoir favorisé l'évasion d'une de ses esclaves, et il demande en conséquence que Carite demeure dans les fers.

Un murmure confus s'élève alors dans l'assemblée; chacun applaudit à la demande de Cléonidas : des juges, corrompus par ses présents et vendus au jeune prince qui les protège, condamnent l'aimable Carite, sans entendre sa défense : on la déclare esclave, et déjà son nouveau maître l'oblige de le suivre.

Cléonidas n'agissait que par les ordres d'Agenor : ce jeune prince, plus épris que jamais des charmes de Carite, avait employé ce moyen barbare pour la tirer d'une retraite qu'il avait eu bien de la peine à découvrir.

La renommée publia bientôt que le prince de Naxe était amoureux d'une des esclaves de son favori. Ce bruit, qui parvint jusqu'à la princesse, l'enflamma de colère contre le malheureux objet de cette passion : bientôt elle fait venir Cléonidas, et lui demande l'étrangère pour la mettre elle-même au nombre de ses femmes. Cléonidas cherche en vain à éluder; Cydippe le menace de son courroux s'il ne lui envoie pas à l'instant la jeune Carite.

Il fallut obéir. Carite n'avait été que deux jours dans la maison de Cléonidas, et pendant cet intervalle elle n'avait pas cessé d'éprouver les persécutions d'Agenor : l'espérance de la liberté était

le moindre des biens que le jeune prince faisait briller à ses yeux, pour lui inspirer de l'amour; mais Carite, unie à Polydore par des chaînes éternelles, n'avait pas même besoin d'un souvenir si tendre pour se refuser aux vœux du prince de Naxe : elle l'avait aisément reconnu pour l'auteur du complot inhumain dont elle était la victime.

Cydippe rougit à l'aspect de sa nouvelle esclave : la beauté de Carite ranimait sa jalousie; elle lui jura dans le fond de son cœur une haine invincible, et ne s'occupa plus que du soin cruel de la tourmenter. Tout ce que l'amour en courroux peut inventer de plus rigoureux fut bientôt mis en usage : le mépris, l'outrage, les travaux les plus pénibles, les traitements les plus barbares, rien ne fut épargné. Cydippe n'imaginait point de supplice assez fort pour punir sa rivale.

Carite, au milieu de l'opprobre et de l'humiliation, préférait encore cet état affreux à l'horreur de se voir l'esclave de Cléonidas : le nom de la princesse la mettait du moins à l'abri des entreprises d'Agenor, qu'elle avait tant de raisons de redouter désormais, et dont elle n'aurait pas pu se défendre loin des yeux de Cydippe.

Le palais de cette princesse ne fut cependant pas pour elle un asyle assuré. Agenor avait trouvé moyen de s'y introduire secrètement, et c'en était fait de Carite s'il avait pu venir à bout de son dessein; mais Cydippe le découvrit et rendit inutiles les précautions qu'Agenor avait prises.

Dès le lendemain, pour ôter tout espoir au

prince de Naxe, elle envoya Carite au loin dans l'étendue de l'île; en même temps elle lui donna des gardes pour la défendre de toute insulte, et pour l'obliger cependant de se soumettre aux travaux les plus durs.

Carite passa plus de deux mois dans cette solitude : on ne la délivrait de ses chaînes que pour la faire travailler à la terre; et lorsqu'on lui permettait de prendre quelque repos, on la remettait de nouveau dans les fers. Si la chaleur du jour ou l'excès de la fatigue l'obligeaient à suspendre un si pénible exercice, sans égard à l'épuisement de ses forces, on la maltraitait avec violence, jusqu'à ce qu'elle eût repris son travail. C'est ainsi que la nymphe Io, persécutée par Junon, et livrée aux soins du détestable Argus, éprouvait sans relâche les tourments les plus cruels.

Agenor découvrit enfin la retraite de Carite, et bientôt, soit passion, soit pitié peut-être, il résolut de l'en arracher. Aidé des soins de Cléonidas, il rassembla en peu de temps un nombre considérable d'amis et d'esclaves, et se rendit, à la tête de ce parti, dans l'endroit où la malheureuse Carite suivait le cours de sa destinée.

Il était nuit : Carite habitait avec ses bourreaux dans une maison écartée. On enfonce les portes : Agenor s'avance; les gardes saisissent leurs armes et s'opposent à son passage. Le jeune prince redouble ses efforts : le combat s'anime et devient furieux. Au milieu du tumulte, à la faveur de l'obscurité, Carite détache ses fers et s'échappe à la hâte, tan-

dis que l'on combat d'un autre côté. Effrayée, tremblante, elle fuyait sans oser regarder derrière elle, et se contentait d'appeler à son secours ces mêmes dieux qu'elle avait tant de fois invoqués, et tant de fois inutilement.

L'aurore ouvrait déja les portes du ciel, lorsque cette jeune infortunée atteignit une forêt qu'elle avait aperçue de loin à travers les ombres; elle espérait de s'y cacher: mais à peine eut-elle erré quelque temps dans les buissons et les halliers, qu'elle reconnut ce lieu sinistre où le prince de Naxe l'avait vue pour la première fois. Elle avait retenu jusque-là ses pleurs, cet aspect les fit couler en abondance. «O malheureuse! s'écria-t-elle, à qui pour-«rai-je avoir recours? Irai-je retrouver les pâtres que «je servais et qui m'ont trahie? Pourrai-je m'offrir «à Cydippe qui me hait, au prince de Naxe dont «l'amour est mille fois plus affreux? Non..... Eh! «sous quels astres ai-je reçu la naissance, puisque, «après avoir perdu mon amant, le destin me force à «répandre des larmes qui ne sont pas pour lui!» A ces mots elle s'avance vers le rivage : l'excès de son malheur égare ses esprits : elle allait se précipiter dans les flots; mais l'abattement de ses forces ne lui permit pas de se traîner jusqu'au bord de la mer. Elle tombe accablée de fatigue et de douleur : la nature épuisée se refuse à ce dernier effort qui devait terminer à la fois ses maux et sa vie.

Elle passa le reste du jour dans cet état: les idées les plus accablantes venaient s'offrir sans cesse à son esprit; elle ne dormait point, et cependant c'é-

taient comme autant de songes funestes qui la tourmentaient à l'envi : tantôt elle se représentait le malheureux Polydore livré au monstre de la Crète, étendu sur l'arène et près de finir ses jours : elle voyait ses membres sanglants, dévorés par le Minotaure : tantôt elle avait devant les yeux le prince de Naxe abusant de l'état malheureux où elle était elle-même. Elle frémit : cette idée la retire de l'assoupissement qui l'accable ; elle veut se relever : malheureuse ! elle se trouve entre les bras d'un homme qui la serre avec tendresse : « Ah barbare ! « ah monstre ! s'écria-t-elle. » Mais, ô ciel ! ô surprise ! elle se sent tout à coup mouillée des larmes de cet inconnu : c'est Polydore.... La voix lui manque ; elle s'évanouit ; et Polydore éperdu accusait les dieux qui ne lui rendaient son amante que pour la lui ravir encore.

Il embrasse sa malheureuse épouse, il la réchauffe dans ses bras, il la ranime par ses soupirs. L'amour rappelle Carite des portes de la mort : elle entr'ouvre les yeux, elle revoit le jour qu'elle était près de perdre, et l'amant qu'elle avait perdu. Elle demande à Polydore le récit de ses aventures, et Polydore les commence à peine qu'elle l'interrompt pour lui conter les siennes. Polydore l'écoutait avec attention ; chaque circonstance excitait sa curiosité, chaque évènement l'intéressait davantage. Le récit de Polydore fut simple : il avait abordé en Crète peu de temps après avoir été séparé de Carite ; on avait employé quarante jours à purifier les victimes ; et lorsqu'au bout de ce terme on les eut exposées

à la rage du monstre, Thésée, fils du roi d'Athènes, qui se trouvait enveloppé dans le malheur des autres, tua le Minotaure, et sortit du labyrinthe par le moyen d'un fil qu'Ariane lui avait donné. Ariane, fille de Minos, n'osant pas s'exposer au courroux de son père qu'elle avait trahi, prit la fuite avec Thésée; mais ce prince ingrat venait débarquer à Naxe dans le dessein d'y abandonner ensuite sa généreuse amante.

Polydore s'était attaché au sort de Thésée; il l'avait suivi dans ces climats, et le premier objet qui l'avait frappé en abordant au rivage, c'était sa malheureuse épouse qu'il avait cru d'abord privée de sentiment.

La fin de ce récit fut interrompue par les larmes des deux amants : le sort qui les avait poursuivis, les réunissait après tant de traverses : les dieux semblaient n'avoir appesanti leurs bras sur eux que pour leur faire sentir plus vivement le bonheur d'aimer et de se revoir. Étroitement serrés l'un contre l'autre, ils auraient demeuré toujours dans cette situation délicieuse, si Polydore, qui craignait pour Carite, ne lui eût pas rappelé son état et ne l'eût pas fait consentir à chercher dans le hameau voisin les secours qui lui étaient nécessaires.

Carite ne s'y déterminait qu'avec peine, toujours persuadée que les pâtres l'avaient trahie : elle faisait part à Polydore de sa crainte, lorsqu'ils aperçurent deux bâtiments qui abordaient au rivage : « Saisis-« sons cette occasion, dit Carite; approchons-nous « de ces vaisseaux : leur route s'adresse peut-être aux

« lieux de notre naissance. Allons rendre à nos mal-« heureux parents la tranquillité dont notre absence « les prive : ils pleurent notre trépas ; j'ai pleuré le « tien, je juge de leurs tourments : c'est à nous à « les faire finir : ne jouissons pas seuls de la tran-« quillité que le sort nous a rendue. » Ils s'avançaient en disant ces paroles : déja les bâtiments s'étaient mis à l'ancre, et déja les matelots descendaient sur le rivage ; une troupe de guerriers les suit. Polydore s'adresse à leur chef. « Nous sommes Athé-« niens, dit-il, et notre vaisseau a péri sur ces côtes ; « daignez nous prendre l'un et l'autre sur votre « bord, et nous rendre à notre patrie. »

Le commandant lui répondit, avec un sourire amer, que ses vœux seraient exaucés bientôt, et qu'ils s'embarqueraient à l'instant. Les deux vaisseaux étaient montés par des corsaires de Phénicie qui voguaient le long de ces côtes pour enlever des esclaves. Polydore s'aperçut trop tard de son imprudence ; il n'était plus temps de la réparer : on l'oblige d'entrer dans un des bâtiments : il demande en vain de n'être point séparé de son épouse, on entraîne loin de lui la malheureuse Carite, on la force de monter sur l'autre bord. A l'instant on détache les ancres, et les vaisseaux, poussés par un vent favorable, s'éloignent en peu de temps du rivage de Naxe.

LIVRE III.

A PEINE les deux vaisseaux avaient fait voile pendant quelques heures, que la nature entière se soulève contre eux. La mer s'enfle, et les flots entr'ouverts découvrent le fond des abymes.

« O Vénus, s'écriait Carite, commande à ces « ondes qui t'ont vu naître de respecter les jours « de l'amant le plus tendre! O Amour, maître de « l'univers, viens sauver ton plus bel ouvrage! » Ces vœux sont interrompus par les cris des matelots : le tonnerre gronde, les vents se déchaînent, le nautonnier pâlit, le pilote effrayé ne trouve plus de ressources dans son art : la nuit vient, l'horreur redouble; l'image de la mort s'offre partout à leurs yeux.

La tempête dura jusqu'au jour, et dès que les Heures eurent attelé le char du Soleil, Éole rappela du fond de ses antres les aquilons mutinés, et bientôt il les enchaîna de sa main puissante : mais, quoique renfermés dans ces prisons obscures, on les entendit encore gronder dans le lointain et frémir d'impatience de voir leur courroux arrêté.

Dès que les ombres eurent fait place à la lu-

mière, Polydore avait cherché des yeux le vaisseau de Carite; mais c'est en vain qu'il promenait ses regards sur la surface des flots; les vents l'avaient encore éloigné de son amante.

Cependant les pirates qui enlevaient ce jeune infortuné, voulant se défaire de leurs esclaves, résolurent d'aller à Sestos pendant les fêtes d'Adonis que l'on célébrait alors : le concours d'étrangers qu'attire la cérémonie, leur faisait regarder ce moment comme favorable à leurs desseins.

La ville de Sestos est située dans la Chersonèse, à la pointe d'un promontoire qui porte le même nom : la mer qui baigne ses murs est appelée Hellespont, du nom d'Hellé, sœur de Phryxus, qui se noya jadis dans ce détroit en le traversant sur le fameux bélier dont la toison était d'or.

C'est par un usage antique et consacré dans ce lieu qu'on y célèbre tous les ans les fêtes d'Adonis et de Vénus, et c'est, dit-on, pendant le cours de cette cérémonie que l'amoureux Léandre vit pour la première fois la jeune Héro.

Ces fêtes sont célèbres dans toutes les contrées voisines : on y accourt également de la Grèce et de l'Asie. Ceux d'Abidos, de Colophon, d'Éphèse, etc... viennent en foule à Sestos offrir des vœux à Vénus. Les habitants de Lemnos, ceux de Tempé, tous les peuples qui sont entre la mer et le mont Cytheron, se rendent aussi dans ce temple pour adorer la déesse, et pleurer avec elle la mort de son malheureux amant.

Pendant le cours de ces fêtes, on célèbre au

même temps celle de l'Amour, et l'on emploie un jour entier à cette cérémonie particulière : ce fut dans ce moment que les pirates abordèrent au rivage. Polydore est exposé dans la place publique avec les autres esclaves. A son aspect, la fête est interrompue : on s'empresse, on accourt, on jette des fleurs sous ses pas; les peuples croyaient voir l'Amour, qui, touché de leurs hommages, venait se mêler à leurs jeux; mais Polydore, les yeux baissés, adressait lui-même des vœux secrets au fils de Vénus : cette fête, où régnait l'allégresse, n'offrait à ses regards qu'un souvenir plein de douleur.

Cependant les chœurs commencèrent bientôt à paraître : les jeunes garçons et les jeunes filles qui les composaient, vêtus d'une robe blanche, s'avançaient à pas lents; et récitaient alternativement l'hymne sacré.

« Reçois notre hommage, disaient-ils d'abord « tous ensemble, dieu puissant qui commandes à « l'univers : toi qui donnas le feu céleste à Promé- « thée, toi qui sus régler les éléments et débrouil- « ler le chaos : ame de la nature, viens régner « parmi nous; quitte le séjour de Cythère pour « habiter dans ce séjour. »

« Loin de nous, reprenaient ensuite les jeunes « garçons, cette divinité malfaisante que les désirs « précèdent, et que suivent les repentirs; le bon- « heur n'accompagne jamais ses pas : la jalousie, « l'aigreur et le désespoir sortirent avec elle de la « boîte de Pandore. O vous qui nous écoutez,

« gardez-vous de la suivre : c'est un fantôme dan-
« gereux, et les plaisirs qui composent sa cour
« sont une image aussi trompeuse des vrais plai-
« sirs. »

« Il est un autre Amour, répondaient les jeunes
« filles, dieu favorable qui jadis habita sur la terre
« pendant le siècle de Cybèle, et que les vœux
« des mortels ont quelquefois appelé des cieux :
« l'innocence et la vertu l'élevèrent dans leur tem-
« ple pour le bonheur des hommes : auteur des
« vrais biens, il les répand sur ses adorateurs fidè-
« les. C'est lui qui soutient l'espoir au milieu des
« traverses, et qui ranime la persévérance au com-
« ble du malheur. O vous qui nous écoutez, hâ-
« tez-vous de reconnaître son pouvoir, et croyez
« qu'il est seul digne de votre culte. »

« Chère Carite, s'écria tout à coup Polydore,
« voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,
« et c'est pour vous que je l'implore. »

Ces paroles attirèrent de nouveau sur lui les regards du peuple : on le considérait avec une surprise mêlée d'intérêt, lorsqu'un vieillard, perçant la foule, accourut à lui pour l'embrasser : « Hélas !
« disait-il, voilà le fils que les Parques m'avaient
« ravi, et que les Destins me renvoient touchés
« de mes malheurs... Mais, que dis-je ? quelle illu-
« sion ? Peuples de Sestos, pardonnez, j'ai vu, j'ai
« cru revoir mon fils dans cet esclave ; ses traits
« m'ont frappé, mais cette ressemblance est un jeu
« du hasard qui ne fait qu'irriter ma douleur. »

Nausicratès, en proférant ces mots, embrassait

Polydore; et cet infortuné, touché lui-même de compassion, oubliait ses maux en voyant ceux que sa présence venait d'irriter. Dans cet instant, le chef des pirates voulut les séparer l'un et l'autre; mais la vue de Polydore était trop précieuse pour Nausicratès : ce généreux vieillard paya sa rançon, et l'emmena sur-le-champ avec lui. Cependant le peuple, que la suite de cette aventure avait intéressé, bénissait Nausicratès, et lui recommandait son jeune esclave. Dès qu'ils furent arrivés sur le rivage, le vieillard monta dans sa barque avec Polydore.

La ville d'Abydos, où demeurait Nausicratès, est celle qui vit donner le jour au jeune Léandre; elle est bâtie en face de Sestos, de l'autre côté de l'Hellespont. Pendant le trajet, Nausicratès considérait Polydore, et prévoyait avec douleur la surprise de sa malheurense épouse, à la vue de cet esclave.

Elle était sur le rivage; elle attendait son époux avec impatience, et déja même elle accusait sa lenteur, lorsque la barque arriva. Nausicratès descend, sa vertueuse femme courait au-devant de ses pas; mais à peine eût-elle aperçu Polydore, que l'excès de son étonnement fit craindre pour ses jours: « Quel objet! s'écria-t-elle; que vois-je! — « Rassurez-vous, ma chère Thémisto, lui dit le « vieillard, le sort vous avait privé de votre fils, et « le ciel veut vous donner un adoucissement à « vos maux. » — « Non, disait-elle d'une voix « tremblante, non, ce n'est point mon fils; ce

« matin encore j'arrosais ses cendres avec des li-
« bations de lait : ce n'est pas lui, vous dis-je;
« ses mânes ont traversé le Styx, et n'entendent
« pas mes cris. »

Dès que Thémisto put écouter le récit de cette aventure, Polydore lui devint aussi cher qu'à son époux : ils ne pouvaient se lasser l'un et l'autre de le voir et de l'embrasser : quelquefois même ils le prenaient pour une divinité secourable qui venait soulager leur infortune. Polydore, ému de ce spectacle, partageait leurs sentiments : il essuyait leurs larmes, il en répandait avec eux; moins à plaindre lui-même, puisque, au milieu de ses maux, il jouissait du bonheur de faire des heureux.

Cependant il fallut gagner la maison : elle était placée aux portes de la ville. Polydore, en entrant dans cette cabane, se sentit pénétrer d'un saint respect : l'ordre et la simplicité qui y régnaient, retracèrent à ses yeux ce que l'on raconte de ces deux vieillards qui reçurent autrefois les dieux dans leur humble séjour.

Toute la richesse de ces deux époux consistait en un petit nombre d'arpents de terre qu'ils faisaient valoir de leurs mains, et en quelques troupeaux dont ils allaient tous les ans vendre une partie pendant les fêtes de Sestos. On confia tout à Polydore le lendemain de son arrivée, non comme à un esclave dont on exigeait des soins, mais comme à un fils aimé que l'on voulait combler de biens.

La vigilance de Polydore et ses attentions con-

tinuelles augmentèrent le revenu de ses maîtres : il passait tout le jour au travail : le matin dans les campagnes, il prévenait l'aurore, et le soir il ramenait les troupeaux à la maison ; ensuite il en portait le lait aux deux vieillards, et sa vue leur rendait bientôt cette volupté pure que la tendresse fait naître, et dont son absence les privait l'un et l'autre.

Polydore trouvait ainsi dans Abydos cette vie pleine d'innocence, dont l'habitude et l'éducation lui avaient fait connaître le prix : il aimait ses nouveaux maîtres presque autant qu'il en était aimé : il faisait leur bonheur ; ils auraient fait le sien, si Polydore, éloigné de Carite, avait pu goûter des plaisirs.

L'Amour a dans le voisinage de la ville un temple assez connu par toute la Grèce : il est bâti sur le haut d'une montagne où l'on prétend que le dieu se retira jadis en fuyant les cœurs perfides qui déshonorent son culte. Polydore s'y rendait tous les soirs à la fin de son travail ; et tous les soirs il implorait la protection du dieu dont il n'avait encore éprouvé que les rigueurs.

Nausicratès avait à la suite de sa maison un jardin aussi simple qu'elle : on avait planté dans le fond un bosquet de myrtes, et la statue de l'Hymen était placée au milieu. Nausicratès allait souvent la visiter, et remercier ce dieu tutélaire des bienfaits dont il l'avait comblé ; mais il y avait un jour de l'année destiné particulièrement à lui rendre des actions de graces : c'était le jour qui avait

vu commencer l'union des deux époux. Ils invitaient leurs amis à venir célébrer avec eux l'anniversaire de leur mariage : ils se couronnaient de fleurs, ils offraient des libations de vin, et quelquefois même ils sacrifiaient une génisse ou un chevreau.

Le jour de la fête, lorsque la cérémonie fut achevée, les convives se retirèrent, et Polydore resta seul au pied de la statue : la nuit vint, et le sommeil le surprit. A peine eut-il cédé à cette impression bienfaisante, qu'un songe funeste vint alarmer ses esprits. Il crut voir la statue elle-même s'animer tout à coup, et le dieu de l'hyménée, un flambeau à la main, lui montrer sa jeune épouse dans les bras d'un rival. Il frémit à cette vue : il se réveille avec fureur. « Sort injuste ! s'écria-t-il, « vous me persécutez jusque dans les bras du sommeil : le repos que la nature accorde aux plus « vils de tous les animaux, n'est pas même un bien « pour moi ! Non, ma chère Carite, je connais « votre cœur : si vous vivez, vous m'êtes fidèle... « Mais quoi ! reprenait-il un moment après, ce songe « n'est-il pas un avertissement des dieux ? Ah ! Carite, Carite, tu me trahis ! un autre a touché ton « cœur. Où trouver ce téméraire ? j'irai le punir de « son audace. Quittons ces lieux : volons.... Mais « quoi ! Nausicratès, Thémisto, pourrais-je vous « abandonner ? malheureux que je suis ! Pourquoi « faut-il que l'honneur et la reconnaissance me « retiennent, quand l'amour et l'hyménée me rappellent. »

Cependant un pouvoir secret le fit encore céder au sommeil, et le songe qui l'avait tourmenté lui présenta de nouveau son image accablante. « C'en « est fait pour cette fois, s'écria-t-il, je n'en dois « plus douter, Carite est infidèle : l'Hymen lui-« même a révélé ce mystère affreux : j'irai, j'irai « lui reprocher sa perfidie jusque dans les bras de « son amant. Je ne balance plus : l'amour le veut, « l'amour l'emporte. Dieux, qui voyez mes com-« bats, rendez justice à mon innocence, et com-« blez à jamais de biens le vertueux Nausicratès et « la malheureuse Thémisto ! »

Dès que le jour parut, Polydore chercha le long du rivage un vaisseau qui fît voile pour la Grèce. Il ne fut pas long-temps à le trouver. La ville d'Abydos envoie tous les ans au dieu d'Épidaure des présents considérables, et le vaisseau qui devait les porter allait se mettre en mer. Polydore saisit cette occasion de retourner en Grèce : il se flattait de retrouver Carite auprès de la tendre Sterope ; et si ses espérances étaient trompées, après avoir embrassé Pisistrate, il devait se remettre en mer, et chercher Carite dans toutes les Cyclades.

Il partit dans ce dessein, et il ne s'éloigna pas sans regret du rivage : le souvenir de Nausicratès et de son épouse le tourmentait sans cesse : il implorait les dieux en leur faveur, et il leur souhaitait une meilleure destinée.

Les approches de la Grèce changèrent bientôt l'état de son ame. Dès que le vaisseau eut abordé au rivage, Polydore, sans attendre le jour où l'on

devait porter les présènts au temple, descendit seul pour chercher les moyens de traverser en peu de temps le Péloponèse, et de se rendre à Corinthe.

Environ à un demi-mille d'Épidaure, un vieillard qui conduisait des troupeaux l'arrêta. « Jeune « étranger, lui dit-il, si vous souhaitez d'entrer « dans la ville, je vous conseille d'attendre jusqu'à « demain. Il faut traverser cette forêt, qui n'est « pas longue, à la vérité, mais dont les détours sont « obscurs et difficiles. Attendez jusqu'à demain, « vous dis-je : déja l'ombre descend des monta- « gnes, et déja la fumée s'élève du toit des ha- « meaux voisins : restez avec moi ; je vous offre du « lait pour votre repas et des feuilles fraîches pour « passer la nuit. » — « J'accepte votre offre, lui « dit Polydore : puisse Jupiter hospitalier vous en « donner la récompense ! »

Ils s'avancent à ces mots : une nombreuse famille vient au-devant du vieillard : on reçoit Polydore avec joie : chacun s'empressait autour de lui, lorsque le vieillard, élevant la voix, lui dit : « Étranger, la paix dont vous nous voyez jouir « n'a pas toujours régné dans ces climats : ce n'est « que depuis peu de mois et par la valeur d'un « seul homme, que nous avons acquis la sécurité « dans laquelle nous vivons.

« Il n'y a pas long-temps qu'il habitait dans ces « lieux un géant féroce connu sous le nom de Sin- « nis : ce brigand faisait périr tous les voyageurs « par le supplice le plus cruel. Sa force était si « prodigieuse qu'il pliait jusqu'à terre deux pins

« énormes; et, après avoir attaché ses victimes à
« chacun de ces arbres, il les laissait aller à la
« fois l'un et l'autre, afin que le mouvement qu'ils
« faisaient en se relevant déchirât les membres de
« ces malheureux. Je fus moi-même le témoin du
« dernier de ses crimes; et je le vis recevoir le juste
« châtiment qu'il méritait. Ce souvenir me glace
« encore d'effroi. J'allais à la ville, et je traversais
« la forêt aussi vite que mon âge et mes forces
« pouvaient le permettre, lorsque je rencontrai un
« jeune homme qui accompagnait une femme du
« même âge que lui: ils me demandèrent le che-
« min, et m'apprirent qu'ils étaient Crétois. Je
« m'éloignai d'eux en leur souhaitant toutes sortes
« de prospérités. Mais à peine eus-je fait quelques
« pas, que je les entendis l'un et l'autre pousser
« de grands cris: je me retournai. Le géant avait
« saisi le jeune homme, et le traînait par les che-
« veux: son épouse le suivait en implorant ce
« barbare; mais, loin de toucher son cœur, elle ne
« faisait que l'irriter davantage.

« A peine le Crétois avait perdu la vie, que
« Thésée arriva dans ce lieu: il n'est pas possible,
« continua le vieillard, que vous n'ayez entendu
« parler de ce héros, qui fait aujourd'hui l'admi-
« ration de la Grèce, et qui marche sur les traces
« d'Alcide: depuis la défaite du Minotaure, il a
« fait mordre la poussière à plusieurs brigands
« qui désolaient l'Achaïe, et, quoique Égée son
« père soit mort depuis un an, il préfère les com-
« bats et la gloire des armes à l'éclat tranquille
« du trône.

« Thésée arriva, comme je vous l'ai dit, dans « le moment que le jeune Crétois venait d'expi- « rer; il attaqua le monstre; et, après l'avoir dés- « armé, il le fit périr par le supplice qu'il avait « lui-même inventé. Ce héros, après avoir tué le « géant, déracina lui seul les deux arbres qui « avaient servi d'instrument à sa cruauté, afin d'ef- « facer jusqu'aux traces de cette affreuse barba- « rie.

« J'étais resté à quelque distance, pénétré de « douleur et d'effroi, lorsque je vis la jeune Cré- « toise qui rassemblait, en pleurant, les membres « épars de son époux: j'allai moi-même la soula- « ger dans ce pieux office, et je la ramenai dans « ma maison. Quelques jours après, elle fit élever « un tombeau dans le lieu où cet infortuné a perdu « la vie; et tout auprès de ce monument elle en « a fait construire un autre pour un de ses frères « qui était mort, disait-elle, auparavant.

« Dès que ces deux ouvrages ont été finis, on « a bâti dans le même endroit une cabane pour « elle; et depuis ce temps elle y demeure sans « cesse entre les mânes errants de son frère et de « son époux. Il faut passer dans cet endroit pour « aller à la ville; nous nous y arrêterons demain « ensemble. Jeune homme, de tels exemples sont « faits pour votre âge: si vous aimez la vertu et « la piété, celui-ci touchera votre cœur: présen- « tement allez vous reposer; j'aurai soin de vous « avertir moi-même quand il faudra partir. »

« Ah! mon père, lui dit Polydore, qu'elle est à

« plaindre, et qu'il est affreux de perdre ce qu'on « aime! »

Polydore n'en dit pas davantage; et bientôt après il se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée : le récit qu'il venait d'entendre faisait naître dans son esprit une foule de réflexions : « Quoi! s'écriait-il quelquefois en soupirant, l'a« mour ne fait que des malheureux! quand deux « cœurs semblent unis, il les sépare, ou du moins « il les livre aux tourments de l'absence, de l'oubli, « de l'infidélité! De tous les présents des dieux, « un cœur sensible serait-il donc le plus à crain« dre? »

A la pointe du jour, Menthès (c'était le nom du vieillard) vint chercher Polydore, et ils se mirent en marche l'un et l'autre. « Peut-être, lui dit « Menthès en entrant dans la forêt, peut-être ne « trouverons-nous pas la jeune étrangère dans sa « cabane; elle est obligée tous les matins d'aller « à la ville pour chercher les provisions dont elle « a besoin; mais vous verrez les deux monuments « qu'elle a fait élever. »

Ils ne furent pas long-temps sans les apercevoir; ils étaient l'un auprès de l'autre dans un coin du bois qui s'était trouvé par hasard planté de cyprès; c'étaient deux pyramides assez basses, surmontées de deux urnes de grès; elles portaient une inscription. Polydore s'approcha de l'une, il y trouva ces mots : *Au malheureux Corèbe.* Il s'approcha de l'autre; il y trouve ces mots : *Au malheureux Polydore.*

Il demeure sans voix : ses genoux tremblants se dérobent sous lui. Menthès s'approche pour le secourir : dans ce moment, Polydore en fureur s'élance sur la colonne de Corèbe, comme si ses mains impuissantes avaient pu la renverser; mais les forces lui manquent, et il tombe de l'autre côté sur le monument qui porte son nom.

Cependant l'étrangère arrive de la ville; elle aperçoit le vieux Menthès; elle vient à lui. Quel spectacle pour elle! un homme appuyé sur le tombeau de Polydore! son visage tourné contre terre; il se relève, Carite le voit : « Cher époux, « s'écria-t-elle, est-ce toi que je retrouve, est-ce « ton ombre plaintive qui sort de ce monument?» Polydore, sans lui répondre, s'approche d'elle, il la saisit, et il allait la poignarder devant la tombe de Corèbe, si Menthès n'eût arrêté son bras. Carite effrayée de sa rage tombe évanouie à ses pieds, et sans doute la douleur seule allait trancher sa vie, sans les secours empressés du vieillard.

Carite fut long-temps à revenir de son évanouissement, et ce danger lui rendit toute la tendresse de Polydore : la jalousie l'avait aveuglé, mais la présence du péril, le spectacle de la mort, la crainte de perdre Carite, tout le rendit à lui-même, à son amante, à l'amour : il ne vit rien; il ne croyait plus rien. Carite en ouvrant les yeux se trouva dans les bras du plus tendre de tous les hommes.

« Laissez-moi, disait-elle, laissez-moi périr. Pour- « quoi me rappeler à la vie? Ce que j'aimais ne « m'aime plus : ô Polydore, tu me crois coupable;

« il ne me manquait plus que cette infortune pour
« avoir épuisé toutes les rigueurs des dieux! »

« Rassure-toi, lui disait son époux, les filles de
« l'Érèbe tourmentaient mon cœur, elles versaient
« dans mon ame le poison de la jalousie; mais j'ai
« cru voir, j'ai vu tous les dieux ensemble dans
« un de tes regards; les Euménides cèdent à leur
« puissance; je t'aime, je t'adore, chère Carite :
« mais, que dis-je? ton amant n'est plus digne de
« la lumière. J'ai pu te soupçonner! j'ai pu!.... Non,
« ne le pense pas; mon cœur ni ma raison n'ont
« point de part à cet affreux délire....» — « Écoute-
« moi, interrompit Carite, et permets à ton épouse
« de se justifier: » — « Toi, lui dit Polydore, te jus-
« tifier! ah! de quoi? d'un crime imaginaire que
« mon amour dément? Te justifier! toi coupable!
« non, tu ne l'es pas, et tu ne peux pas l'être. Je
« ne veux rien entendre, je ne veux rien savoir,
« je te retrouve, et je te retrouve vertueuse. Oui,
« tu m'es fidèle, j'en crois mon amour, mes re-
« mords, mon cœur, ta présence, tes yeux. » —
« Écoute-moi, lui répondit en souriant Carite, tu
« me crois innocente et tu m'as cru coupable : je
« ne te condamne point, je ne me plaindrai point
« de ton injustice, elle m'a fait connaître ton amour.»

« Ah! venge-toi, s'écria Polydore. » — « Eh! de
« qui? s'écria Carite. » A ces mots, ils se jettent
dans les bras l'un de l'autre; leurs larmes se con-
fondent ensemble; leurs caresses n'étaient inter-
rompues que par leurs soupirs, ou par les sanglots
de Polydore; et cependant Menthès, attendri de ce

spectacle, remerciait les dieux, dont la sagesse et la bonté se font toujours connaître.

Après les premiers instants, et dès qu'ils eurent retrouvé l'usage de la voix, Carite s'adressant à Polydore : « Si tu ne veux pas, lui dit-elle, que « je me justifie, écoute au moins le récit de mes « malheurs. Regarde ce tombeau que mes mains « avaient élevé à ton ombre errante : hélas! je croyais « t'avoir perdu pour jamais, et je rendais à ta mé- « moire un hommage qui me faisait encore sup- « porter la vie. Te souvient-il de ce moment où « des pirates nous séparèrent? Je te vis arracher « de mes bras, et entraîner sur un autre vaisseau : « le moment qui venait de nous réunir, nous re- « plongeait dans de nouveaux malheurs. A peine le « destin te rendait-il à mes soupirs, et j'étais prête « à gémir encore dans les horreurs de l'absence. « Séparation funeste! mon cœur se déchirait, et je « sentais que mon ame s'échappait pour te suivre.

« J'avais espéré du moins que nos ravisseurs ne « se quitteraient point dans le trajet, et qu'ils nous « exposeraient sur le même rivage. Contente dans « mon malheur de ne pas perdre de vue le vaisseau « qui te portait, je me plaignais moins de la rigueur « de ma destinée, quand tout à coup les flots en « courroux me firent trembler pour tes jours. « J'implorais à grands cris la protection de Vénus : « j'appelais à ton secours le dieu dont nous portons « les chaînes; mais vainement ton amante en larmes « attestait leur puissance : ô souvenir affreux! ton « vaisseau disparut, entraîné par la fureur des

« vagues, les abymes se fermèrent, et les cris de
« mes conducteurs m'apprirent qu'il n'était plus
« d'espoir pour leurs compagnons ni pour mon
« époux.

« Je ne te peindrai point ma situation, je ne te
« dirai pas même ce qui se passa dans les premiers
« moments sur le vaisseau : éperdue, égarée, pou-
« vais-je le savoir? J'appelais la mort, et elle se
« refusait à mes cris : j'avais voulu la chercher dans
« les flots, une pitié cruelle m'avait sauvé malgré
« moi de ma propre fureur. Il fallut vivre; on m'y
« obligeait : je vécus dans l'espérance d'élever un
« jour un monument à ta cendre, et de l'arroser
« sans cesse de mes larmes.

« A quelques jours de là nous abordâmes en
« Crète : je fus vendue comme esclave dans la ville
« de Gnosse à un vieillard nommé Phorbas. Son
« humeur me parut assez facile : simple et doux,
« il était porté à la bienfaisance et à l'humanité;
« mais Xantippe, sa femme, était aussi impérieuse
« que Phorbas l'était peu : heureusement elle m'é-
« loigna elle-même de ses yeux, en me donnant
« pour mon travail une partie de ses jardins à
« cultiver.

« Le premier essai de mes forces fut de construire
« un petit tombeau de gazon, dans un bosquet
« écarté : dès qu'il fut achevé, j'appelai par trois
« fois l'ombre de mon cher Polydore, et je con-
« jurai les dieux du Styx de se contenter de ces
« vains honneurs.

« Je finissais à peine de te rendre ces faibles

« devoirs, lorsque j'entendis du bruit à mes côtés: « je regardai précipitamment, je n'aperçus rien, « et je retournai à mon travail ordinaire.

« Tous les matins l'aurore me surprenait au pied « de ce monument : je t'appelais à grand cris, et « je laissais au moins un libre cours à mes larmes. « Un jour, en arrivant dans ce lieu, j'aperçus le « reste d'un sacrifice : on avait offert quelques li- « bations; et une brebis noire, victime ordinaire « d'Hécate, arrosait le tombeau de son sang : je « m'approchai. Qui que tu sois, m'écriai-je, à qui « je dois ce bienfait, sois assuré pour jamais de ma « reconnaissance.

« Comme j'achevais de proférer ces paroles, « Corèbe s'avança, Corèbe, fils de Phorbas : c'était « lui dont les mains généreuses avaient offert ce « sacrifice : Ah! seigneur, lui dis-je en tombant à « ses genoux, puissiez-vous recevoir le prix de « votre piété. Pendant ce discours, Corèbe s'em- « pressait de me relever : j'aperçus qu'il avait les « yeux mouillés de larmes. Il fut long-temps sans « me répondre : il me parut interdit, tremblant, « et tout à coup il tomba lui-même à mes genoux. « Je voulus fuir : Arrêtez, me dit-il, l'hommage que « je vous rends n'est indigne ni de l'un ni de l'autre. « Ecoutez-moi, vous connaîtrez Corèbe; vous le « plaindrez, et vous direz peut-être : Il était digne « d'un meilleur sort.

« J'obéis à sa prière : je restai. Corèbe, après « avoir essuyé ses larmes, commença ainsi son « discours : La confiance qu'inspire, dit-on, la ten-

« dresse, les plaisirs de l'union et de l'amitié sont « des biens inconnus à mon cœur. On a pris soin, « depuis que je respire, d'écater de la maison de « mon père tout ce qui pouvait faire naître des « sentiments dans mon ame : sans liaisons, éloigné « de tout, ignoré du monde, je m'ignorais moi-« même. Mais, hélas! je vous ai vue, aimable « Carite, et depuis ce moment l'univers a pris à « mes yeux une face nouvelle : jai connu le besoin « d'aimer en même temps que j'en ai connu la « douceur. Oui, je vous aime : ce discours vous « blesse, je le sais : rassurez-vous, je n'offenserai « pas davantage et votre tendesse et votre constance.

« Je suis instruit de vos malheurs. J'étais avec « mon père lorsqu'il vous acheta dans la ville de « Gnosse : frappé de vos attraits, je m'informai des « marchands qui vous avaient vendne, quelle « était votre patrie et votre sort : ils me répondi-« rent qu'ils vous avaient surprise sur les rivages « de Naxe; que lorsqu'ils vous trouvèrent vous « étiez avec un homme qui depuis a péri dans les « flots, et dont vous pleuriez continuellement la « perte.

« Touché par ce récit, entraîné peut-être par « un penchant invincible, je vous suivis, j'obser-« vais vos pas. Depuis deux mois que vous habi-« tez ce séjour j'ai été le témoin de vos larmes, « j'ai partagé votre douleur : elle a redoublé mon « amour, mais je la respecte, et mes feux seraient « toujours demeurés dans le silence si mon cœur « avait pu se contraindre. Pardonnez-moi cette of-

« fense involontaire, et ne haïssez point un mal-
« heureux qui n'a pas du moins mérité votre haine.
« Ma haine! lui répondis-je, ah! ne la craignez
« point: non, je ne puis haïr le bienfaiteur de
« mon époux; les devoirs que vous venez de ren-
« dre à son ombre m'inspirent pour toujours la
« plus vive reconnaissance; mais mon cœur ne
« peut rien de plus, il est tout entier à l'objet
« dont j'honore ici les mânes, et j'emploierai le
« reste de mes jours à pleurer son trépas. Écou-
« tez-moi à votre tour : vous aimez la vertu, votre
« cœur est pur : écoutez, et vous verrez quels fu-
« rent mes engagements et quels sont mes devoirs.

« Je lui peignis alors, continua Carite, l'histoire
« de nos amours et de nos malheurs; je me disais
« à moi-même que si je lui présentais ce tableau
« fidèle, c'était dans la vue de lui ôter tout espoir :
« mais, te le dirai-je? je me trompais : oui, j'allais
« parler de toi, j'allais me rappeler des moments
« bien chers à mon souvenir, il n'en fallait pas
« davantage. Hélas! depuis notre séparation, si le
« nom de Polydore était sorti de ma bouche, des
« objets inanimés, les échos seuls avaient pu l'en-
« tendre; un cœur sensible allait m'écouter, et
« peut-être verser des pleurs sur le tombeau de
« mon époux. Dans le temps que j'achevais mon
« récit, j'entendis mes compagnes qui m'appelaient
« au travail, il fallut s'y rendre: je laissai Corèbe
« dans le trouble et dans l'agitation.

« Je retournai le lendemain, comme à l'ordi-
« naire, au pied du monument; j'y répandis des

« fleurs que je venais de cueillir, et j'adressai quel-
« ques prières aux dieux de la nuit, sans que per-
« sonne vînt m'interrompre; je continuai les jours
« suivants. Je m'applaudis en secret de n'y plus
« voir Corèbe, et je me flattais que mon récit
« avait éteint son amour. Dans ce même temps on
« me donna des occupations nouvelles: mes maî-
« tres me rappelèrent dans l'intérieur de la mai-
« son, et mon emploi dans les jardins fut rempli
« par une autre esclave. Je ne le quittai pas sans
« regret: j'avais peur qu'on ne découvrît la retraite
« où j'allais honorer tes cendres; mais le sort,
« toujours constant à me persécuter, me préparait
« encore de plus grands malheurs.

« Phorbas invita quelque temps après ses amis
« à un festin magnifique. Dans le moment où je
« m'occupais comme les autres des apprêts néces-
« saires, un des conviés crut reconnaître à ma
« voix que j'étais étrangère, et il s'approcha pour
« me demander quelle était ma patrie.

« Je lui répondis que j'étais Athénienne, née
« libre et reduite à l'esclavage par une suite con-
« stante d'infortunes. Comme je proférais ces mots,
« j'aperçus que ses yeux étincelaient de colère:
« je frémis; quand tout à coup ce furieux, s'adres-
« sant à Phorbas: Téméraire! lui dit-il, comment
« une esclave née chez ces nations impies trouve-
« t-elle un asile dans votre maison? Avez-vous ou-
« blié les raisons que la Crète a de frémir au nom
« seul d'un Athénien? Ne savez-vous plus que ces
« peuples perfides ont fait périr lâchement le gé-

« néreux Androgée; qu'ils ont violé la paix que « le roi leur avait accordée après cet attentat; « qu'ils ont tué le Minotaure, et qu'enfin Minos « indigné veut que tous ses sujets partagent son « ressentiment, et donnent sans distinction la mort « à tous les Athéniens qui sont en leur pouvoir? « Qu'on me livre à l'instant cette esclave, ou je « dénonce au roi votre crime et votre audace.

« Sage Lycophron, dit Phorbas, Jupiter con- « naît mon cœur; j'ignorais ce que l'aveu de cette « esclave vient de nous apprendre: je croyais que « l'île de Naxe l'avait vu naître; les marchands qui « me l'ont vendue m'en avaient assuré. Mais, puis- « qu'elle a reçu le jour dans un climat odieux, je « ne m'oppose point à votre juste colère, et je la « remets en votre pouvoir: le prince Crète vous « était cher, vous aviez élevé son enfance, votre « courroux est légitime...

« Déesse de la vengeance, écoute-moi, inter- « rompit Lycophron: je ne demande que le temps « nécessaire pour purifier cette victime impie, et « je jure que bientôt j'irai la sacrifier moi-même « au tombeau de mon cher Androgée.

« On me fit saisir aussitôt par les autres escla- « ves, et mes compagnons, devenus mes bour- « reaux, m'entraînèrent dans la maison du barbare « Lycophron.

« O mon cher Polydore! avec quelle impatience « ton amante attendait le coup qui devait la re- « joindre à toi! J'envisageais la mort comme la fin « de mes maux; elle était trop lente au gré de mes

« désirs. Cependant on préparait les cérémonies « de l'expiation; car dans le cœur des Crétois « l'outrage se joint à la cruauté : non contents « d'immoler tous les Athéniens à l'ombre d'An- « drogée, ils les regardent comme des victimes « impures dont les eaux lustrales doivent effacer « auparavant les taches.

« Quand les préparatifs furent achevés, on vint « m'arracher du lieu où l'on m'avait renfermée. A « l'instant, on me conduit au tombeau d'Andro- « gée : le peuple accourt à ce spectacle, et tous « les habitants de Gnosse sortent de la ville pour « y assister. J'approche de l'autel; le prêtre s'arme « du fer sacré : Lycophron lui-même saisit un poi- « gnard. Dans ce moment, un tumulte affreux « trouble le sacrifice : Lycophron y vole. En même « temps, une troupe de gens armés se jette sur « les sacrificateurs : on me saisit; on écarte la mul- « titude, et deux de mes libérateurs me portent, « en courant, jusque sur les bords de la mer. Bien- « tôt ils m'obligent de monter sur un vaisseau « qui les attendait à l'ancre : on coupe les cables, « et j'aperçois de loin, sur le rivage, le peuple qui « poussait vers le ciel des cris inutiles.

« Surprise, interdite, j'ignorais encore à qui je « devais ce bienfait, lorsque Corèbe parut. Belle « Carite, me dit-il, ce moment est le seul où les « destins m'aient regardé d'un œil favorable : dis- « posez de votre sort; voyez où vous voulez tour- « ner vos pas : la seule récompense que mon cœur « vous demande est de pouvoir vous y conduire.

« Ne craignez point les transports d'un amour « malheureux, mon respect l'a condamné depuis « long-temps au silence.

« Trop généreux Corèbe, lui dis-je alors, croyez « du moins que la reconnaissance est un sentiment « qui ne coûtera pas à mon cœur : mais quel sera « désormais votre sort? oserez-vous reparaître en « Crète après cet éclat malheureux? — Ne songez « point aux suites de ma destinée, me dit-il; les « amis qui m'ont prêté leurs secours ne m'aban- « donneront pas. Mais quoi! pouvez-vous me « plaindre, et mon sort n'est-il pas assez doux? « Je vous ai sauvé la vie, je n'ai plus rien à crain- « dre, et je défie désormais la colère des dieux.

« Je priai Corèbe de me conduire au rivage « d'Athènes. J'allais attendre près de ma mère la « fin d'une vie malheureuse, lorsqu'une tempête « plus violente que celle qui nous avait séparés « quelques mois auparavant, brisa notre vaisseau « sur les côtes d'Épidaure. Corèbe, seul échappé « du naufrage, me tira de ce péril : il me saisit par « mes vêtements et m'entraîna sur le bord de la « mer : c'était la seconde fois que son courage « avait sauvé mes jours.

« Je te l'avouerai, mon cher Polydore, je ne vis « plus Corèbe qu'à regret; j'étais fâchée d'avoir « reçu ces bienfaits d'un autre que de toi : tant « d'obligations devenaient presque un fardeau, « et je lui enviais pour toi seul le bonheur qu'il « avait eu de m'arracher à la mort. Cependant, « plus le généreux Corèbe m'avait comblée de

LIVRE IV.

Dès que l'aimable Carite eut achevé son récit, Polydore avait commencé le sien : son amante l'écoutait avec avidité. Tantôt elle remerciait à haute voix le vertueux Nausicratès, et tantôt elle reprochait, en souriant, à Polydore les soupçons qu'il avait conçus.

L'attention qu'ils donnaient l'un et l'autre à leurs aventures, les empêcha de voir que le vieux Menthès s'était évanoui près d'eux : affaibli par l'âge, et trop vivement ému par un spectacle si touchant, il se trouvait près de perdre la vie. Carite l'aperçut la première : « Que vois-je! s'écria-t-elle, « un instant si plein de charmes pourrait-il être « empoisonné par de nouveaux malheurs? Je re« connais les dieux ; ils sont toujours cruels : oui, « les bienfaits que j'en ai reçus n'ont jamais été « que les avant-coureurs de leurs coups. O mon « père, ô Menthès, n'entendez-vous plus les cris « de votre fille!... » Polydore s'empressait cependant à le secourir : il retrouva l'usage de ses sens ; mais il aurait vainement essayé de gagner sa mai-

son, si Polydore et Carite elle-même ne l'avaient soulagé dans sa marche.

La famille du vieillard, inquiète de son absence, s'était dispersée dans la campagne : on le cherchait avec impatience; mais l'inquiétude redoubla bientôt en le voyant paraître. On répandait des pleurs, on se jetait à ses genoux, on baisait ses mains tremblantes, on levait les mains au ciel, on accusait sa rigueur. Menthès arrêta des plaintes qui outrageaient la majesté des dieux : il fit approcher ses enfants, et les embrassa tous avec tendresse.

Cependant la trame du vieillard allait être coupée, tous les secours étaient vains, lorsque Carite dit au tendre Polydore : « Le dieu qu'on révère « dans ces contrées est le fils d'Apollon et de Co- « ronis. Esculape, élevé par le sage Chiron, apprit « de ce centaure la connaissance des plantes, et la « Grèce l'adore aujourd'hui comme le dieu de la « médecine ; c'est à lui que nous devons nous « adresser pour obtenir de sa bonté propice la « guérison du sage Menthès : courons dans son « temple embrasser sa statue, et lui porter l'hom- « mage de deux cœurs purs, seule offrande vrai- « ment digne des dieux. »

« Puisse le dieu d'Épidaure écouter notre prière, « lui répondit Polydore ! allons rendre à Menthès « un devoir que sa piété mérite, et qu'il doit at- « tendre de notre reconnaissance. » Ils se mirent en marche en disant ses mots, et ils se rendirent au temple d'Esculape.

Ce temple est un des plus fameux de la Grèce;

le concours des peuples le rend aussi célèbre que le temple d'Apollon à Delphes, et celui de Jupiter à Olympie. Un chœur alternatif d'hommes et de femmes y récite continuellement des hymnes en l'honneur de la divinité; un nombre infini de prêtres et de prêtresses demeure dans l'intérieur du temple; et l'enceinte en est si vaste qu'elle sert encore d'asyle à ceux qui viennent y chercher un refuge: car les temples de nos dieux sont des retraites assurées dans toute la Grèce; et ceux que le crime ou l'injustice exile de leur patrie, retrouvent dans ces lieux sacrés le repos que l'univers leur refuse.

Lorsque les deux amants furent arrivés au temple, on les conduisit au grand prêtre, et ils lui exposèrent l'objet de leurs vœux. « Ce n'est pas, disait « Carite, pour un ennemi des dieux que nous im« plorons leur justice; hélas! les dieux et la vertu « n'ont point d'adorateur plus fidèle; la sagesse de « Menthès est connue dans Épidaure: c'est pour « lui que nous offrons nos prières au dieu de ces « contrées. »

Pendant ce discours, le grand prêtre considérait Carite, et déjà le poison de l'amour pénétrait dans son cœur.

Le grand prêtre d'Esculape est le citoyen le plus puissant d'Épidaure: il commande en roi dans l'intérieur du temple, et le grand nombre de ceux qui l'habitent forme dans l'état un parti considérable dont il dispose. Celui-ci était vain et fier de son pouvoir: son âme était sans cesse en proie

aux passions les plus violentes; et loin que l'approche d'un dieu la rendit plus compatissante, elle ne respirait que l'orgueil et la fureur.

L'amour ne l'adoucit pas; il ne se peignit dans son cœur qu'avec férocité. A peine eut-il vu Carite, que Polydore l'enflamma de courroux; il résolut de le perdre: mais comme sa dissimulation égalait sa cruauté, il sut aisément contenir ses transports.

Le sacrifice commença: Polydore et Carite en larmes se prosternaient au pied de la statue, et demandaient avec ardeur au dieu que l'on révère la guérison du vertueux Menthès. En ce moment, la statue s'ébranle; un serpent sort du milieu de l'autel, et s'approche des libations offertes; ensuite il s'arrête devant les sacrificateurs: et bientôt après il rentre dans sa retraite. Le peuple s'écrie avec transport, que c'est le dieu lui-même qui vient de paraître sous cette forme: on s'empresse de lui rendre grâces des bienfaits que sa protection assure. Cependant la statue s'ébranle de nouveau: la terre s'entr'ouvre, et du sein de ses entrailles s'élève une voix redoutable qui profère ces paroles:

« Loin d'ici tout mortel profane: c'est un dieu « qui va parler. Peuples d'Épidaure qu'Esculape « protège, prêtez une oreille attentive; et vous, « amis généreux que la reconnaissance et l'espoir « ont conduit dans ce temple, vous recevrez le prix « de votre piété: Menthès conservera le jour: les « dieux s'intéressent à son tort, et protègent sa « vie. Mais les destins, en vous accordant cette « grâce, exigent que la jeune Carite se consacre

« au service des autels; Esculape la choisit pour « une de ses prêtresses. Polydore, tu iras seul re- « trouver le vieux Menthès. Carite n'est plus à toi : « les dieux même rompent les nœuds qui vous « avaient unis. »

« Perfides! s'écria Polydore, sans respecter da- « vantage la majesté du temple, par cet indigne « artifice croyez-vous m'arracher à ce que j'aime! « Non, quand tous les dieux ensemble viendraient « me donner eux-mêmes un ordre si barbare, je « mourrais mille fois plutôt que d'y satisfaire. » A ces mots, les peuples indignés entraînent Polydore en détestant son crime : on retient Carite qui s'efforce de le suivre, et le grand prêtre fait aussitôt fermer les portes du temple.

Qui pourrait exprimer la situation, la rage de Polydore en ce moment affreux! sa raison ne lui sert plus de guide; il parcourt en furieux l'enceinte extérieure du temple : il pousse des cris insensés; il appelle à haute voix le grand prêtre et ses ministres. Quelquefois, terrassé par sa douleur, il se roule sur la terre avec violence, et quelquefois, couché sur les marches du temple, il se contente d'attester la justice du ciel.

Après ces premiers accès de fureur, il se lève, et court de tous côtés dans les rues d'Épidaure en exposant ses malheurs à tous les citoyens qui se présentent à lui. Les ennemis secrets du grand prêtre le favorisent, et bientôt, soit par compassion, soit par un intérêt caché, on lui promet de ménager un parti puissant dans la prochaine assemblée du peuple.

Le temps n'en était pas encore fixé; Polydore au désespoir, abandonné des dieux et des hommes, et poursuivi tout-à-tour par les uns et par les autres, en butte aux traits du sort, à l'injustice, à la férocité, ne voyait plus de ressource, il n'en trouvait plus, il n'en voulait plus; la mort était le seul bien qu'il désirait; mais la mort ne vient jamais au secours des malheureux lorsque les malheureux l'appellent.

Polydore avait passé plusieurs jours dans cette situation, lorsqu'un évènement imprévu vint lui rendre un rayon d'espérance : un bruit confus frappe ses oreilles, il apprend que la ville est en rumeur; il s'avance, il s'informe, tout paraît en alarmes : les femmes, les enfants, les vieillards, chacun à l'envi sort de sa maison. Polydore, qui croit que le peuple est prêt de s'assembler, espère qu'à la fin il pourra se faire entendre; mais lorsqu'il se présente dans la place publique, ses cris sont étouffés par ceux de la multitude: une importante affaire ne permet pas de l'écouter. L'ennemi approche de la ville, et jamais Épidaure n'en eut à craindre de plus formidable. Les Athéniens, toujours poursuivis par Minos, avaient envoyé vainement cette année leurs présents ordinaires au temple d'Esculape: le roi de Crète avait exigé qu'on leur fermât l'entrée du port, et les Athéniens, indignés de cet affront, venaient pour en tirer vengeance avec une flotte considérable.

Polydore ne doit plus rien attendre de l'équité ni de la compassion des peuples d'Épidaure; leur

intérêt personnel les occupe trop en ce moment : mais le ciel lui offre une ressource dans l'armée de ses compatriotes : peut-être l'effort de son courage délivrera Carite ? peut-être il tirera vengeance de cette ville perfide qui l'a privé de son amante ? mais du moins la gloire de ses armes le rendra digne d'elle ; il part. Il sort de la ville, et il s'engage par des serments redoutables à ne plus s'en approcher que les armes à la main.

Son premier soin fut d'aller retrouver le fidèle Menthès : le vieillard, en le voyant paraître, accourut pour l'embrasser ; ses enfants tombent aux pieds de Polydore, comme aux pieds de leur bienfaiteur : mais lorsque Menthès étonné l'interroge sur le sort de Carite, ce malheureux amant ne lui répond que par des pleurs. Il apprend enfin au vieillard les malheurs qu'il vient d'éprouver, la perfidie du grand prêtre, le dessein qu'il a pris d'en tirer vengeance, et les moyens qu'il a résolu d'employer. Menthès le confirme dans ce projet, et lui promet de chercher à l'instant une barque qui puisse le conduire à l'armée navale des Athéniens.

Ils marchèrent long-temps sur le bord de la mer sans pouvoir en trouver : les pêcheurs qui se tiennent ordinairement sur ses côtes, intimidés par la présence des ennemis, s'étaient retirés dans des anses inconnues, et craignaient de s'exposer au courroux des Athéniens. Cependant les prières de Menthès, dont la sagesse et la vertu se faisaient respecter parmi les habitants grossiers de ces bords, déterminèrent un d'entre eux à transporter Polydore dans la flotte ennemie.

A l'aspect des premiers bâtiments, Polydore sentit une émotion secrète; l'idée de se trouver au milieu de ses compatriotes le remplissait de joie: il s'étonnait lui-même de goûter un bonheur dont Carite n'était pas témoin; mais l'espérance de la voir bientôt le partager à son tour le consolait ensuite, et le rassurait lui-même sur ses propres sentiments.

Dès qu'il put faire entendre sa voix, il s'écria qu'il était Athénien et relégué sur ces bords par un enchaînement de malheurs; qu'il demandait à servir dans l'armée, et que la connaissance qu'il avait du pays rendrait peut-être ses conseils utiles. Comme il finissait ces mots, les Athéniens détachèrent un esquif qui vint le prendre sur son bord; et le pêcheur regagna la côte.

La singularité de cette aventure surprit les Athéniens: Polydore leur devint suspect. Persuadés que ce n'était qu'un espion envoyé par les ennemis, ils résolurent à l'instant de le conduire à leur chef: en attendant, Polydore est chargé de chaînes, et cet infortuné retrouve parmi ses compatriotes les mêmes traitements qu'il avait essuyés au milieu des pirates.

Le général de l'armée des Athéniens était sur son bord, entouré des principaux officiers de la flotte, lorsqu'on amena devant lui le jeune Polydore. Abattu par ce dernier coup, le malheureux se couvrit la tête de son écharpe, il ne voulait plus regarder la lumière, le jour lui devenait odieux. « Réponds-moi, lui dit le chef des Athéniens, si

« notre patrie t'a vu naître, quel est le père à qui « tu dois la naissance?.... » — « Qu'entends-je! s'é- « cria Polydore, quel son de voix!.... C'est vous, « c'est vous sans doute, c'est mon père que je re- « connais, et je tombe à ses genoux. »

« Mon fils, s'écria Pisistrate!.... Eh quoi Po- « lydore!.... Le monstre de la Crète?.... Il serait « échappé! Oui, c'est lui, c'est mon fils. Athéniens, « partagez mon bonheur; c'est mon fils, c'est mon « fils; les dieux me l'ont rendu. » — « Les voilà donc « justifiés, disait Polydore, ces mouvements secrets « de mon cœur; j'ai retrouvé mon père sous un « ciel étranger : mes maux vont finir, je n'ai plus « rien à redouter. »

Leurs transports furent interrompus par les sanglots de tous les assistants : cette nouvelle se répandit bientôt dans toute la flotte; les officiers, les matelots, les soldats, tous venaient à l'envi partager la joie d'un chef qu'ils aimaient.

Après ces premiers moments, Pisistrate se retira avec son fils, et lui demanda en l'embrassant le récit de ses malheurs. « Oh! mon fils, lui dit-il, « après l'avoir entendu, quels que soient les coups « dont les dieux vous aient frappé, gardez-vous « de désespérer jamais de leur bonté; les maux « qu'ils répandent sur les hommes ne sortent de « leurs mains qu'à regret, mais leur clémence et « leurs bienfaits sont des trésors inépuisables, le « repentir les touche, le malheur les désarme, le « désespoir les aigrit : en butte comme vous à tous « les traits du destin, j'éprouve les caprices de la

« fortune; elle m'avait élevé jusqu'au faîte des hon-
« neurs: j'ai vu sans m'en éblouir les biens dont
« elle me comblait; j'essuyai sa disgrâce, et je
« soutins alors l'adversité. Le choix de ma patrie
« m'a remis ensuite à la tête de mes concitoyens.
« Égée était mort; Thésée, son fils, jaloux de la
« gloire des héros, abandonne le sceptre pour
« suivre les traces d'Hercule. La guerre s'allumait;
« les peuples sont venus m'arracher aux douceurs
« de la retraite, et je leur ai sacrifié mon repos.
« Voilà ma vie: elle est prête à finir, et le destin en
« a marqué tous les moments par une suite de vi-
« cissitudes: inébranlable au milieu des orages, j'ai
« toujours eu pour moi la vertu, et le secours des
« dieux, dont le devoir est de la protéger. »

« Mon père, lui répondit Polydore, vous ne me
« parlez point de la tendre Stérope: quel est son
« sort en votre absence? Dieux! que votre départ
« a dû lui coûter de larmes! » — « Ah! mon fils,
« reprit alors Pisistrate, quel triste souvenir vous
« rappelez à mon cœur! Stérope n'est plus.... »
— « Elle n'est plus!... interrompit Polydore en
« pleurs. » — « Hélas, continua Pisistrate, pensez-
« vous qu'elle ait pu survivre aux atteintes qui
« l'ont frappée? Le jour qui vit enlever Carite de
« ses bras fut le dernier de ses jours: son ombre
« plus heureuse a rejoint aux enfers l'ombre de
« Chérephonte, et leurs cendres entremêlées re-
« posent dans le même tombeau: ne plaignons
« plus sa destinée; la mort a été pour elle le plus
« grand de tous les biens, puisque la vie, quand

« on a perdu ce qu'on aime, est le plus grand de « tous les maux. »

« Hélas! s'écria Polydore, jugez des tourments qui « déchirent mon cœur! Jai perdu Carite, et peut-« être un barbare lui a ravi le jour. » — « Je partage « vos craintes, lui dit Pisistrate : il ne tiendra pas « à moi de les finir ; je servirai votre amour en « servant ma patrie. J'ai différé jusqu'à ce moment « à ordonner le débarquement des troupes; j'at-« tendais encore quelques bâtiments que la tempête « avait écartés des autres; tous sont enfin rassem-« blés : demain, à la pointe du jour, on donnera le « signal de l'attaque; vous commanderez les troupes « qui doivent assiéger la ville par terre, pendant « qu'avec la flotte j'essayerai de forcer le port. »

La nuit n'avait pas encore replié ses voiles, lorsque Polydore, plein d'impatience, vint prier son père de donner l'ordre du débarquement. Pisistrate, en l'accordant à sa prière, applaudit à son courage; mais en même temps il lui donna pour conseils deux officiers sages et connus dans l'armée : Cléobule et Démocède partirent avec Polydore. Le débarquement se fit sans obstacle; et à la pointe du jour, les troupes se présentèrent en bon ordre devant les murs d'Épidaure.

A cet aspect, les citoyens effrayés volent sur les remparts : une longue paix les avait retenus dans l'indolence et dans l'oisiveté; peu accoutumés aux travaux de la guerre, ils en craignaient d'avance les dangers et les fatigues. Polydore profite de leur consternation pour donner l'assaut; mais à peine

s'avance-t-il aux pieds des murs, que ces peuples abattus viennent déposer leurs armes à ses pieds; on lui ouvre les portes; on implore sa clémence, et Polydore entre en vainqueur dans cette ville où il avait essuyé l'injustice et l'opprobre.

Cependant le grand prêtre, renfermé dans l'intérieur du temple, refuse d'en ouvrir l'enceinte, et se prépare à le défendre : c'était lui que Minos avait employé pour engager les peuples d'Épidaure à outrager les Athéniens; il redoutait à présent leur colère, et il voulait se soustraire à leur vengeance.

Polydore y vole; il emmène Cléobule avec lui, pendant que Démocède va soumettre le reste de la ville et faire ouvrir l'entrée du port à la flotte de Pisistrate.

Le jeune amant arrive aux portes du temple : en vain le grand prêtre veut resister à ses efforts : Polydore s'avance et renverse tout ce qui s'oppose à son passage; Cléobule avec les Athéniens le seconde, et massacre tous ceux qui veulent combattre encore; le grand prêtre succombe enfin lui-même; il se rend à Cléobule, et bientôt on le met dans les fers.

Cependant Polydore avait disparu : ses soldats le cherchaient en vain dans l'enceinte du temple, et Cléobule inquiet commençait à craindre pour lui des embûches secrètes, lorsqu'enfin on le vit reparaître les armes à la main : éperdu, furieux, il lève son épée sur le grand prêtre : « Rends-la « moi, disait-il, rends-moi Carite, ou ce fer va te « punir à l'instant de toutes tes perfidies. »

« Arrête, dit le grand prêtre; je te jure par le « dieu de ces lieux que le sort de Carite m'est in- « connu : elle me fut enlevée le jour même où je « te l'avais ravie ; depuis ce moment j'ignore sa « destinée : qu'Esculape me punisse si la vérité « n'est pas dans ma bouche. » — « Parjure! lui ré- « pondit Polydore, tu abuses toujours du nom « respectable des dieux : reçois le prix de tes for- « faits. » A ces mots, il lève une seconde fois son épée; mais dans le même instant un de ceux qui s'était trouvés dans le temple, et que les Athéniens avaient chargés de fers, élève sa voix, et s'écrie : « O mon ami, ô mon cher Polydore! est-ce vous « que je retrouve ? » Polydore s'arrête, et reconnaît Straton, ce généreux Crétois qui lui fit revoir Carite lorsqu'il en avait perdu l'espérance. Il court à son ami, il l'embrasse et détache ses chaînes. « Ne craignez rien pour Carite, lui disait Straton; « c'est moi qui l'ai dérobée aux transports du grand « prêtre. » — « Ah! mon ami, répondit Polydore, « quels bienfaits, quels services, et comment pour- « rai-je les reconnaître? Mais où est-elle? que fait- « elle? Allons la voir, courons; vous allez donc « me la rendre une seconde fois. »

En disant ces mots, ils s'avancent ensemble : Straton avait confié le sort de Carite à une femme pauvre retirée dans un bâtiment intérieur du temple, et inconnu au grand prêtre. Carite y était renfermée depuis le jour malheureux où son amant fut encore séparé d'elle. Cependant elle entend la voix de Polydore. « C'est lui, disait-elle!.... Cher

« époux!.... » Mais déjà Polydore était dans ses bras. « C'en est fait, s'écriait-il, les dieux se sont lassés « de nous persécuter ; le sort nous a réunis pour « jamais. »

Polydore raconte à son amante tout ce qui s'est passé depuis leur séparation : la perte de Stérope replongea Carite dans les larmes ; mais Polydore les essuyait, et la présence d'un amant si tendre adoucit au moins sa douleur : ils sortirent tous du temple pour aller rejoindre Pisistrate. Dans le chemin, Polydore demandait à Straton quel événement ou quel malheur l'avait éloigné de son pays. « La pitié que votre sort m'inspira, lui ré- « pondit Straton, fut la seule cause de mon exil : « mes compatriotes l'apprirent, ils m'en firent un « crime ; poursuivi par eux, je suis venu dans ce « temple pour me mettre à l'abri de leur ressen- « timent : j'y demeure depuis deux ans. Dans le « tumulte qu'excitèrent l'autre jour les artifices du « grand prêtre, et votre juste colère, je reconnus « Carite, et je vous vis arracher de ses bras : heu- « reux, puisque j'ai pu par mon secours vous la « conserver une seconde fois. »

Lorsqu'il eut fini ces paroles, les deux amants firent éclater toute la reconnaissance qu'ils devaient à cet ami généreux. Cependant Pisistrate était descendu dans la ville, et il s'avançait au milieu des acclamations du peuple et des soldats. Carite court au devant de lui, et se jette à ses pieds ; il la relève, et la serre entre ses bras en la nommant sa fille, ensuite il dit à Polydore, qui embrassait aussi

ses genoux : « Assez et trop long-temps les destins « ont retardé votre bonheur ; ne différons plus un « hymen que les dieux béniront sans doute. » Les acclamations redoublent ; tout applaudit à l'union prochaine des deux amants. Cependant Pisistrate entre dans le temple ; il dépose le grand prêtre, et nomme pour lui succéder un citoyen respecté dans Épidaure. Les deux amants s'approchent de l'autel ; les feux s'allument ; les victimes sont égorgées, et le grand prêtre que Pisistrate vient de nommer reçoit au nom des dieux les serments des deux époux.

Les Athéniens ne restèrent dans la ville que le temps nécessaire pour célébrer les fêtes de l'hymen. Pisistrate, après avoir exigé des peuples d'Épidaure une satisfaction proportionnée à l'injure qu'Athènes avait reçue, disposa tout pour retourner dans sa patrie.

Avant de partir, les deux amants allèrent chez le vieux Menthès, qu'ils comblèrent de présents, et le même jour, suivis d'un cortège nombreux, ils offrirent un sacrifice sur le tombeau de Corèbe. Dès qu'ils eurent rempli ces devoirs, ils montèrent avec le fidèle Straton sur le vaisseau de Pisistrate, et la flotte mit à la voile.

Pisistrate fut reçu dans Athènes comme le vengeur de la patrie ; mais ce généreux citoyen retourna dans sa retraite, moins jaloux des applaudissements de ses compatriotes que des douceurs d'une vie obscure et privée : ses enfants le suivirent. Carite, en arrivant, visita le tombeau de Stérope

et de Chérephonte; elle répandit encore des larmes sur ce monument, et rendit à leurs cendres les honneurs que sa tendresse et sa piété lui dictèrent.

Quelque temps après, Straton, à la prière de Polydore, alla trouver Nausicratès et Thémisto pour les engager à s'établir dans l'Attique. Il arriva bientôt; les deux vieillards arrivèrent avec lui: ils avaient tout abandonné pour le suivre: Thémisto portait seulement l'urne qui contenait les cendres de son fils.

Polydore les reçut avec tous les transports de la tendresse. Depuis ce moment, ils ne firent plus qu'une même famille; et la mort seule les sépara. Carite et Polydore vécurent jusqu'à un âge avancé: le ciel favorisa leur union; ils eurent un grand nombre d'enfants qui se distinguèrent par leurs talents et par leurs vertus: et lorsque dans la suite, après la mort héroïque de Codrus, les Athéniens changèrent la forme de leur gouvernement, et confièrent l'administration de leur république à des archontes, on choisit le premier de ces magistrats parmi les descendants de cette famille respectable.

POÉSIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Tout homme qui a beaucoup d'imagination et de sensibilité est certainement poëte. Quand on a lu les ouvrages de Barthélemy, il serait bien difficile de lui refuser ces deux qualités précieuses, sans lesquelles on ne peut être qu'un froid et insipide écrivain. Mais il ne s'en servit que pour orner la science, et répandre de l'agrément et de l'intérêt sur les matières qui en paraissaient le moins susceptibles. On ne se serait pas attendu qu'il eût fait des vers; il s'était pourtant amusé quelquefois à composer des énigmes, des logogriphes et autres pièces légères qui ont été insérées dans le *Mercure*. Ses amis se rappellent que dans toutes il y avait de l'esprit et de la grace, sans néanmoins s'en souvenir assez pour les désigner, parmi le grand nombre qu'en renferme ce journal. Le petit poëme que nous publions aurait eu indubitablement le même sort, si l'amie respectable qui y a donné lieu n'eût pas voulu le conserver.

Le genre héroïco-burlesque est fort ancien, puisqu'on attribue à Homère la *Batrachomyomachie* ou *Combat des rats et des grenouilles*. Ce grand poëte a pu sans doute se délasser par ce badinage. S'il n'est pas de lui, il appartient du moins au cinquième siècle avant l'ère vulgaire. Depuis cette époque plusieurs poëtes se sont exercés dans ce genre. Il a, comme presque tous les autres, un but moral, quoique peut-être moins sensible. Ce but est de déconcerter la vanité, d'humilier l'orgueil et de montrer le néant de toutes choses, en assimilant les plus petites aux plus grandes, les moins dignes de nos regards à celles

qui les fixent davantage, et en donnant aux unes et aux autres une égale importance par la manière de les exprimer. La leçon naît du contraste, mais, pour qu'elle soit frappante et qu'elle plaise, il faut de la verve et de l'originalité. On jugera combien Barthélemy en a mis dans sa *Chanteloupée* ou *Guerre des puces;* auparavant il est nécessaire de l'entendre lui-même appréciant cet opuscule.

« Un bel esprit, dit-il, dans une note préliminaire, trouverait « sans doute que cette plaisanterie, faite à la campagne il y a « près de trente ans, ne devait pas être conservée. Je le sais « aussi bien que lui, mais je sais encore qu'il n'est point de sa- « crifice d'amour-propre que je ne dusse à la personne que j'a- « vais tâché d'amuser par ces mauvais vers, et qui témoigna le « désir de les garder. »

On pardonne sans peine des négligences et des incorrections dans ces sortes d'écrits, ouvrages de société, dont le mérite, quel qu'il soit, dépend beaucoup de l'à-propos, des circonstances, et du caractère des personnes pour lesquelles ils ont été composés. C'était dans les soirées de Chanteloup, que Barthélemy passait au sein de l'amitié, et parmi des gens du monde spirituels et aimables, où l'envie de plaire l'engageait à se livrer quelques instants à de pareilles distractions. Il s'y permit même un jour de parodier une séance publique de l'académie française et mit, dans la bouche de l'abbé de Voisenon, un discours plein d'esprit et de rapprochements assez piquants. Mais ce dernier genre de plaisanterie, qui ne peut être animé que par des traits plus ou moins satyriques, ne convenait pas à Barthélemy, la méchanceté n'étant jamais entrée dans son cœur.

LA CHANTELOUPÉE,

OU

LA GUERRE DES PUCES

CONTRE MADAME L. D. DE CH.

CHANT PREMIER.

Je vais chanter cette fatale guerre
Que, de nos jours, les enfants de la terre,
Insectes vils, Titans audacieux,
Ont eu le front de porter jusqu'aux cieux.
Je chanterai des ligues redoutables,
De noirs complots, des combats effroyables,
Dans ses foyers un grand peuple écrasé,
Dans sa splendeur un trône renversé.
C'est vainement qu'un héros magnanime
Veut s'opposer aux rigueurs des destins;
Il est lui-même entraîné dans l'abyme.
Tels sont des dieux les décrets souverains.

Éloignez-vous, grâces enchanteresses,
Je ne dois peindre ici que des malheurs.

Sortez du Styx, déités vengeresses,
Sur mes tableaux répandez vos couleurs;
Que de vos traits la douloureuse empreinte
Dans tous les cœurs fasse naître la crainte,
De tous les yeux fasse couler des pleurs.

Non loin des bords arrosés par la Loire
Est un château, superbe monument,
Où de Choiseuil étincelle la gloire;
Philis en est le plus bel ornement.
Elle y paraît, lorsque les fleurs naissantes
De leur attrait embellissent les champs;
Elle en revient, quand sous les faux tranchantes
On fait tomber les épis jaunissants.
Un peuple entier, heureux par sa présence,
Par ses bienfaits, par sa reconnaissance,
Court auprès d'elle, et se fait un devoir
De la bénir, de l'aimer, de la voir,
Craint de la perdre, après l'avoir perdue
Demande au ciel qu'elle lui soit rendue;
Et tour à tour il se sent émouvoir
Par le plaisir, le regret et l'espoir.

Dans ce séjour elle amène avec elle
Quelques amis, ses chiens, ses perroquets,
Et des Stuarts cette histoire éternelle
Qu'elle a toujours, qu'elle ne lit jamais.

Or, un beau soir, après s'être attifée,
Prête à goûter les douceurs de Morphée,
Elle aperçut, au chevet de son lit,
Un gros point noir. D'abord elle en pâlit;

Mais aussitôt, rappelant son courage,
Avec esprit elle arrange ses doigts,
Fond sur la puce et la met aux abois.
L'insecte pris, quel sera son partage ?
Jamais Philis n'aura la cruauté
De l'écraser; son ame est trop sensible.
Elle fait choix d'un tourment moins horrible,
Qu'elle a, dit-on, elle-même inventé,
Et qui produit une mort insensible.
Le criminel de cire ençuirassé,
Dans une épingle aussitôt embroché,
Aux feux ardents d'un flambeau rapproché,
Cuit lentement, et tombe goutte à goutte.
Ami lecteur, vous conviendrez sans doute,
Qu'en aucun temps, aucun législateur
N'a dans ses lois montré tant de douceur.
Or, vous saurez qu'en ce dernier solstice
La puce avait épousé Grand-Glouton,
Le plus grand roi des puces du canton,
Et qu'au moment de son cruel supplice,
Deux de ses fils, Petit-Pied et Raton,
S'étaient tenus cachés dans la courtine,
D'où se sauvant par un heureux détour,
Étaient rentrés dans la pièce voisine,
Où Marianne a fixé son séjour,
Où Grand-Glouton tenait souvent sa cour.

Les orphelins arrivent hors d'haleine,
Aux pieds du roi se traînant avec peine,
Parlent tous deux, quoiqu'à bâtons rompus,
Leurs cris perçants, toujours interrompus
Par des sanglots, font vainement entendre

Ce qu'ils ont vu, ce que ne peut comprendre
De Grand-Glouton l'entendement obtus.
Trop sûr enfin que sa femme n'est plus,
Aux doux accents de leur voix gémissante,
Le rauque son de sa voix mugissante
Souille les airs des plus affreux serments,
Entremêlés d'horribles hurlements.

Comment, dit-il, on distile ma femme!
Oh! Belzebut, Mahomet, Notre-Dame
Secourez-nous... Mais plutôt, le conseil.
L'œil égaré, dans un sombre appareil,
Il vient, chancelle et monte sur son trône.
Dignes soutiens, dit-il, de ma couronne,
Vous ne pourrez être instruits de mon sort
Sans éprouver l'horreur qui m'environne.
Il est des maux plus cruels que la mort.
Ma chère épouse, oui, votre impératrice,
Vient de périr dans un auto-da-fé;
Déja son corps est tout liquifié.
Cette Philis, cette ame bienfaitrice,
Se constitue en grande inquisitrice.
C'est ce bourreau qu'il s'agit d'immoler.
Son sang impur doit aujourd'hui couler.
Suivez mes pas; fondons sur la coupable:
C'est en perçant de mille et mille traits
Ce cœur d'acier, cette ame impitoyable
Qu'on doit punir de semblables forfaits.

Par ce discours les ames embrasées
Flattent du roi les fureurs insensées.
Mais Goliath modère cette ardeur.

Guerrier fameux, redoutable frondeur,
Il a la force et la valeur d'Achille.
Son vaste corps, aussi nerveux qu'agile,
Couvre en tous sens deux lignes de terrain.
Aimé du peuple, haï du souverain,
Il ne peut voir sans un dépit extrême
Un autre front ceindre le diadême.

Prince, dit-il, je sais que votre bras,
S'est signalé dans l'horreur des combats;
Mais je soutiens que la gloire est un crime
Quand elle nuit au bonheur des sujets.
Vous méditez de sublimes projets;
Mais cette guerre est-elle légitime?
Philis, dit-on, a surpris dans son lit
Le digne objet dont la perte vous touche;
Quel droit a-t-on de partager sa couche?
Eh! laissons-la dormir toute la nuit;
On l'importune assez dans la journée.
Notre jeunesse, ardente, forcenée,
Voudrait la joindre, et prendre entre ses draps
Des libertés qu'elle n'approuve pas.
Oh! mes amis, l'erreur qui vous fascine,
J'en suis garant, va vous perdre en ce jour.
Si vous voulez tâter des gens de cour,
N'avez-vous pas la douce Maroquine (1),
Cette Thétis, objet de tant d'amour,
Cette Bébé, sa fidèle compagne?
Ah! croyez-moi, leurs attraits, leurs faveurs,

---

(1) Petite chienne.

Doivent suffire aux puces de campagne.
N'aspirons pas à de plus grands honneurs;
Enfin, sur-tout n'approchons de nos maîtres
Qu'avec respect; leur facile bonté
Nous suffira dans ces climats champêtres,
Si nous suivons les lois de l'équité.

Mais sur leurs pas multiplier les pièges,
Sur leurs secrets étendre son regard,
Porter sur eux des pattes sacrilèges,
Et dans leur sein enfoncer le poignard,
De tels délits ne se pardonnent guère,
Et leurs auteurs ont tout à redouter.

Que craindraient-ils? et que peut-on leur faire?
Répond le roi tout prêt à s'irriter.
— Ce qu'on en fait? On les envoie au pape (1);
Dit Goliath. A ces mots le satrape
Grince des dents, écume de fureur,
Puis il s'écrie: Ainsi donc, téméraire,
Tu t'applaudis d'être à mes vœux contraire!
Sujet perfide, importun discoureur,
De la révolte impétueux apôtre,
Parle, réponds: ton maître est outragé,
Doit-il se taire et n'être point vengé?
Ma femme est morte...— Eh bien, prends-en une autre,
Dit fièrement le vaillant Goliath;
Et sur-le-champ se prépare au combat.

---

(1) Allusion à un événement fort connu auquel le D. de C. eut beaucoup de part.

Tels deux lions aux meurtres exercés,
Les yeux ardents, et les crins hérissés,
Vont assouvir les dévorantes haines
Qu'un feu jaloux allume dans leurs veines;
Tels nos rivaux, terribles, furieux,
Font à l'envi les apprêts odieux,
De leur trépas. Dans leurs pattes ils soufflent;
Leurs dos courbés s'étendent, se boursoufflent.
Impatients de se percer le flanc,
Le noir transport qui dévore leur ame
S'exhale au loin, et leurs yeux teints de sang
Font rejaillir de longs sillons de flamme.

Tout pâlissait, tout tremblait au sénat,
Tout annonçait une affreuse tempête,
Quand tout à coup se lève Grosse-Tête;
C'est le Nestor des conseillers d'état.
Quatre cents fois il a vu la lumière
De feux nouveaux éclairer sa paupière.
Son corps se traîne à l'aide d'un fêtu.
Mais sa sagesse et sa rare vertu
N'ont point du temps éprouvé la puissance.
Il parle encore avec cette éloquence
Dont la douceur captive les esprits.

O vous, dit-il! ô mes enfants chéris!
Illustres chefs! chacun de vous possède
Un attribut dont il s'enorgueillit;
L'un, le pouvoir auquel tout obéit;
L'autre, la force à laquelle tout cède.
Pourquoi faut-il que ces distinctions
Soient de nos maux la funeste origine?

Ignorez-vous que vos divisions
De cet état vont hâter la ruine?
Calmez plutôt cette aveugle fureur,
Et désormais, à mes avis dociles,
Exécutez des projets plus faciles
Dont l'ennemi soit saisi de terreur.

Dans ce recoin, tout au haut de ce poële,
Une araignée a déployé sa toile.
Conseillons-lui de changer ce séjour
Pour les beaux lieux où Philis tient sa cour.
Que tous les soirs, sur les lambris errante,
Elle paraisse en comète effrayante;
Que d'autres fois, se glissant sur un fil,
Au sein des airs elle soit suspendue,
Comme une épée. A l'aspect du péril,
Notre ennemie, interdite, éperdue
S'éloignera de ce lieu fortuné.

Mais, pour ourdir une pareille intrigue,
Il faut de l'art. Peut-être qu'Arachné
Refusera d'entrer dans cette ligue,
Et choisira, sans la moindre pudeur,
Pour son dîner monsieur l'ambassadeur.
Dans ce danger il faut un grand exemple.
Oh! vous, amis, que dans ce jour d'effroi
L'état implore et l'univers contemple,
Qui de vous tous acceptera l'emploi
De ménager cette alliance? — Moi,
Dit un héros, plein d'esprit et d'audace,
Jeune et traînant tous les cœurs après soi.
On applaudit. Le roi saute et l'embrasse,

Lui fait présent d'un riche baudrier,
Et Salisson, c'est le nom du guerrier,
Ivre d'encens, mais exempt de surprise,
Fait les apprêts de la noble entreprise.

CHANT II.

TRISTES mortels, qui, pour vous rendre heureux,
Employez l'art, épuisez la nature,
Tous vos plaisirs ne sont qu'une imposture
Qui vous dérobe à l'objet de vos vœux.
Si le bonheur est la santé de l'ame,
Il doit régner dans le calme des sens,
Dans le concert des désirs innocents,
Dans les douceurs d'une paisible vie,
Où sans apprêt, sans crainte, sans envie,
Sans y penser, on jouit sans dégoût,
On rit d'un rien, on s'amuse de tout.
Repos charmant, délicieuse ivresse,
Où du passé l'on perd le souvenir,
Où rarement on pense à l'avenir,
Où le présent n'a rien qui n'intéresse.

O Chanteloup, ô séjour plein d'attraits!
Vous nous faisiez goûter l'heureuse paix
Dont j'ai tâché de crayonner l'image,
Quand tout-à-coup ce serpent qui jadis
D'Adam et d'Ève altéra le ménage,
Vint se glisser dans notre paradis.

Mais revenons à notre Alcibiade,
A Salisson, qui d'un esprit rassis
N'est occupé que de son ambassade.
Il prend un brin de feuille de laurier
Qui lui tient lieu de rameau d'olivier,
Puis il saisit une aile détachée,
De papillon, et l'ayant dépecée
Il en construit un joli caducée.

Il part soudain, sans être retenu
Ni par les cris d'une épouse en furie,
Ni par les pleurs d'une amante chérie.
En quelques sauts le voilà parvenu
Tout près des lieux où la triste araignée
Des moucherons filait la destinée.
Là, quels objets s'offrent à ses regards!
Il aperçoit sur des toiles branlantes
De mille morts les dépouilles sanglantes,
Des corps flétris et des membres épars;
Plus loin encor des victimes tremblantes,
Et s'agitant en vain de toutes parts
Pour secouer leurs chaînes accablantes.

Dans le moment qu'immobile, interdit,
Notre guerrier et s'arrête et balance,
Le monstre noir se cache, et se blottit,
Le suit des yeux, et respire en silence;
Puis, comme un trait, sur la toile s'avance,
Mais étonné des symboles de paix
Que Salisson a pris pour sa défense,
Il sent calmer ses mouvements secrets,
Et sur son dos ayant pris l'excellence

Il la transporte au fond de son palais.
Là, dépouillant son naturel farouche,
Fidèle aux lois de l'hospitalité,
Dans un festin par ses mains apprêté,
Il lui présente une tête de mouche.

Et cependant le négociateur,
De l'araignée intrépide flatteur,
Paraît surpris de sa grâce touchante,
Exalte fort sa beauté ravissante,
Ses bras si longs et son corps si petit;
Entend finesse à tout ce qu'elle dit,
Et par degrés fait couler dans son ame
D'un sot orgueil le dangereux poison.
Pardonnez, reine, au zèle qui m'enflamme,
Ajoute-t-il; mais vous, votre maison,
Devez périr par un complot infame.
Philis, qu'entoure un peuple d'assassins,
Hier au soir étouffa de ses mains
De notre roi la malheureuse femme.
Ce sort cruel, cet horrible tourment,
N'en doutez pas, Philis vous le prépare.
Sa voix est douce, et son cœur est barbare.
Dans ses fureurs elle a fait un serment
Qui de vos maux va devenir l'époque.
Elle disait : Je veux que loup me croque,
Si désormais l'araignée en ces lieux
Ose montrer son aspect odieux.
Cherchez par-tout le noir et vil insecte;
Contre le mur brisez sa race infecte.
Elle parlait de vous en ce moment,
Illustre reine, et sa jalouse rage

Associait le mépris à l'outrage.
Il faut ou fuir, ou venir promptement
Par votre aspect conjurer cet orage.

Qu'ai-je entendu? réplique fièrement
Sa majesté. Moi, reine des corniches,
Des modillons, lambris, alcoves, niches,
Abandonner lâchement le séjour
Où je commande, où j'ai reçu le jour!
Moi, qui, plaçant mon trône sur les faîtes,
Bravai cent fois les éclairs, les tempêtes,
Qui, tous les jours, sans trembler, sans pâlir,
Reste tranquille au milieu des abymes!
Non, ce n'est point dans des rangs si sublimes
Qu'une grande ame apprend à s'avilir.
C'est à Philis de ramper sur la terre,
Et c'est à moi de régner dans les cieux.
J'irai demain lui déclarer la guerre;
Demain j'irai me montrer à ses yeux,
Et mes regards, au défaut du tonnerre,
La forceront d'abandonner ces lieux.
Allez, allez, dites à votre maître
Que j'aurai soin de venger son honneur,
Et que Philis va bientôt me connaître.

A ce discours l'adroit ambassadeur
Prend congé, part, revient en diligence,
De ses travaux reçoit la récompense,
Et reste affable au sein de la faveur.

Digne rival de Dossat, de Destrade,
Charmant Boufflers, après votre ambassade,

Tel on vous vit, modeste en vos succès,
Vous dépouiller du titre d'excellence,
Et recevoir cent vingt écus de France
Des mains d'un roi généreux à l'excès,
Sans que l'éclat d'une telle opulence
Vous eût rendu d'un difficile accès.

Le lendemain était un jour funeste,
Un vendredi, jour que Philis déteste;
Car il influe et jette un sort maudit
Sur ce qu'on fait : Château-Renaud l'a dit;
Elle l'a su par sa bonne nourrice,
Qui le tenait d'une excellente actrice,
Qui le tenait d'un jeune cavalier,
Qui le tenait d'une religieuse,
Qui le tenait d'un père cordelier,
Qui l'avait su par une ravaudeuse.
Le fil heureux de cette vérité
Se prolongeant par ces routes obliques,
Monte fort haut dans les fastes antiques,
Ira fort loin dans la postérité.

Si l'araignée avait été savante
Comme Philis, elle aurait attendu
Qu'un jour plus pur de sa clarté brillante
Eût éclairé son projet suspendu.
Mais elle part sous les plus noirs auspices,
Sans consulter les dames de la cour.
Sur le penchant de mille précipices,
Par monts, par vaux, par maint et maint détour,
Elle va, vient, descend, remonte, grimpe,
Arrive enfin au sommet de l'Olympe,

Précisément au-dessus du fauteuil
Où, tous les soirs, Philis se tient assise.
Or, Salisson qui la suivait de l'œil,
Voulut savoir la fin de l'entreprise.
Dans le salon il entre à petits pas,
Marche sans bruit sur le bout de la patte,
Y voit Thétis (1), qui sur la molle ouatte
Fait reposer ses innocents appas.
Cédant alors à l'espoir qui le flatte,
Dans cet asyle à ses regards offert
Il va chercher le vivre et le couvert.

L'astre brillant finissait sa carrière;
A la faveur de la beauté du jour,
Philis errait dans les champs d'alentour;
Dans les hameaux, dans une humble chaumière,
Elle portait sans faste des secours.
Elle y portait ces bienfaits, ces discours
Qui, dans les cœurs flétris par l'indigence,
Font luire encore un reste d'espérance.
Elle revient avec Gatti (2), l'abbé (3),
Et son cher oncle (4). On soupe, on a soupé.
Dans le salon on rentre, on se promène;
Et puis chacun raisonne comme il peut,
Et puis chacun joue à tout ce qu'il veut,
Et puis Philis tout doucement ramène

---

(1) Petite chienne.
(2) Médecin italien.
(3) L'abbé B.....
(4) Le B. de Thiers.

De son époux les grâces, et l'esprit,
Et les talents, et sa bonté profonde;
Elle en disait ce que chacun en dit,
Et le disait mieux que personne au monde.

Mais dans l'instant, ô prodige! ô malheur!
Comme un éclair part un cri de douleur;
C'est elle-même. A peine elle respire,
Sa faible voix sur ses lèvres expire.
Le cri redouble et répand la terreur.
L'oncle frémit, Gatti fait la culbute,
Hors de lui-même, entraînant dans sa chute
Le trésorier de Saint-Martin de Tours (1).
Chacun s'écrie : Au voleur, au secours,
Au revenant. — Non, non, à l'araignée,
Disait Philis, elle tombe sur moi.
De ses guerriers la troupe consternée
Sent en secret augmenter son effroi.
Le tocsin sonne. A ce signal d'alarme
Confusément se rangent sous les armes
Valets de chambre, officiers, cuisiniers,
Laquais, frotteurs, cochers, palefreniers.

Raquette en main, Gatti marche à leur tête.
Au milieu d'eux il fulmine, il tempête.
Trois fois il lance un volant dans les airs.
Le monstre rit de ses efforts divers.
Mais le héros qu'un tel outrage anime,
Presse les rangs, et donne le signal
Avant-coureur d'un assaut général.

---

(1) L'auteur.

Pour seconder sa fureur légitime
On voit soudain voler coussins, chapeaux,
Livres, papiers, mitaines et manteaux.
Vers les lambris les broches se hérissent,
L'air s'obscurcit, les lumières pâlissent.
De tous côtés l'image de la mort
Vient assaillir l'araignée interdite.
Son cœur ne peut se soumettre à la fuite
Et sait braver les outrages du sort.
Elle s'élance aussitôt de la voûte,
Et dans les rangs de l'ennemi troublé
Tombe en fureur. L'armée est en déroute:
Gatti lui seul n'en est point ébranlé,
Et, soutenu par l'ardeur qui l'embrase,
Il court au monstre, et sous ses pieds l'écrase.

De sa valeur tous les soldats surpris,
Pendant trois jours chantèrent sa victoire:
Mais le rayon le plus beau de sa gloire
Fut un regard qu'il obtint de Philis.

CHANT III.

Oui, la nature a pósé des limites
Pour contenir en des bornes prescrites
Des passions l'essor impétueux.
L'homme pervers et l'homme vertueux
Doivent tous deux, par divers sacrifices,
Assujétir leurs penchants combattus.
Il faut que l'un soit maître de ses vices,
L'autre le doit être de ses vertus.
Si dans le mal l'excès est effroyable,
Cet excès même en prévient le danger.
Mais dans le bien comment se corriger
De cet abus que tout rend excusable,
Et qui pourtant, par un sort déplorable,
Produit l'effet d'un dangereux poison?
Un rien déchire une ame trop sensible.
La bonté même est très-souvent nuisible.
On déraisonne à force de raison.
Trop de vertu rend un homme sauvage,
Et l'on se perd à force de courage.
Tel fut le sort du pauvre Salisson.

Par son récit la cour infortunée

Avait appris la mort de l'araignée.
Cette nouvelle avait dans un clin-d'œil
Semé par-tout l'épouvante et le deuil.
L'un court au temple, invoque Proserpine,
L'autre humblement se frappe la poitrine.
Les généraux, tous au conseil d'état
Viennent en foule, excepté Goliath,
Qui, sans respect et d'une dent profane
Dans ce moment fourageait Mariane.

La peur ayant glacé tous les esprits,
On voit déja la cruelle Philis
Par son exemple ordonner le carnage,
Et n'épargner ni le sexe ni l'âge,
Piller, brûler, et de ses propres mains
De Grand-Glouton ravager le royaume.
C'est Annibal qui marche droit à Rome,
C'est Attila, le fléau des Romains.

Un orateur, de sa patte étendue
Traçant en l'air des gestes élégants,
Marchons, dit-il, contre les intrigants;
Mais marchons tous. La patrie est perdue,
Si Scevola, Brutus, Harmodius
N'enflamment point nos esprits abattus.
C'est en son nom que ma voix vous appelle :
Rien de si beau que de mourir pour elle.

Vivre pour soi me semble encor plus beau,
Répond un autre. Il a bien fait ses classes,
L'illustre membre, et je n'ai ni ses graces,
Ni son savoir; mais son bouillant cerveau

De la raison n'atteint pas le niveau.
On a grillé de Grand-Glouton l'épouse;
Qu'importe à moi, que Philis trop jalouse
Ait fait le coup? Un pareil attentat
Ne fut jamais une affaire d'état.
Sauve qui veut l'honneur de la couronne,
Je suis d'avis de ne forcer personne.
Il faut, dit-on, nombre de combattants
Pour assurer de si hautes vengeances;
Je répondrai qu'il est encore temps
De réunir les plus grandes puissances,
Punaises, pous, puces et pucerons,
Rats et souris, teignes, mites, cirons:
Si c'est trop peu de ceux de la Touraine
Faites venir ceux du Perche et du Maine,
Et vous aurez cinq à six millions
De dents, de traits, de griffes, d'aiguillons.
Tant de soldats garants de la victoire,
Vous suffiront sans l'appui de mon bras.
Je suis né libre; aux honneurs du trépas,
Je vous le dis, et vous pouvez m'en croire,
Je ne suis pas empressé de courir,
Et je veux vivre avant que de mourir.

Comme les flots s'élèvent et se brisent,
Tous les projets s'enfantent, se détruisent.
On parle, on crie, et le seul désespoir
Semble éclairer l'intérêt, le devoir.

Dans cet instant, Grosse-Tête s'avance.
A son aspect, tout le monde en silence,
Sent dans son cœur renaître quelque espoir.

Voici, dit-il, ce que l'expérience
Depuis long-temps m'a fait apercevoir:

L'homme a la force, et nous avons l'adresse.
Je connais bien son pouvoir, sa faiblesse.
Est-il tranquille, il faut qu'à tout propos
De son voisin il trouble le repos.
Si l'un d'entre eux a la puce à l'oreille,
Plus de bonheur; soit qu'il dorme ou qu'il veille,
Des soins cuisants, une secrète horreur,
Glacent d'effroi son esprit et son cœur;
Et dans l'accès d'un funeste délire
Il porte au loin le trait qui le déchire.
Oh! si mes sens, par le temps affaiblis,
Pouvaient m'offrir encore leurs services,
De quelle ardeur, avec quelles délices,
J'attaquerais l'oreille de Philis!
— Non, non, moi seul doit remplir votre attente,
Dit Salisson; j'ai bravé le courroux
De l'araignée, il me sera plus doux
De caresser une oreille charmante.

De tous côtés un murmure flatteur
D'un tel succès lui décerne l'honneur.
Suivi des vœux de toute l'assemblée
Il disparaît. Son amante accablée
L'apprend et court au-devant de ses pas.
Elle l'arrête; et, d'une voix mourante,
Elle s'écrie : Ah! vous ne fuirez pas.
Plutôt me voir à vos pieds expirante,
Que d'endurer le noir pressentiment
Qui ne me montre, en ce cruel moment,

Autour de vous qu'un affreux précipice.
O juste ciel! je n'ai qu'un sentiment,
Pourquoi faut-il qu'il fasse mon supplice?
J'ai trop souffert de vos premiers exploits,
Je ne saurais rappeler ma constance
Et supporter une seconde fois
Votre danger, mes frayeurs, votre absence.
A quelle horreur mes jours sont condamnés!
Quoi! vous m'aimez, et vous m'abandonnez!

Daignez calmer, charmante Sauterelle,
Cette douleur, cet aimable transport,
Dit Salisson. Le devoir me rappelle,
Et la patrie exige de mon zèle,
Pour la sauver un généreux effort.
Oui, je le sens; mais ce n'est pas pour elle.
Je veux vous plaire à force de vertus,
Vous mériter pour mieux vous plaire encore.
Ah! soutenez mes esprits abattus.
Ne craignez rien: à la troisième aurore,
Je reviendrai me ranger sous vos lois;
Je reviendrai brillant de mes exploits,
Vous adorer, dissiper vos alarmes,
Auprès de vous goûter un doux loisir.
Jugez combien cette gloire a de charmes,
Puisqu'elle est jointe à l'espoir du plaisir.

Eh! que me font ta gloire et ta patrie?
Je ne vois plus que tes jours en danger,
Que tes serments, que ma flamme trahie,
Et qu'un ingrat dont je dois me venger.
C'est trop souffrir ma honte et tes injures;

Et si les dieux punissent les parjures,
Témoins des maux que tu me fais souffrir,
Puissent-ils.... Non, je ne puis te haïr.
Non, je ne puis me condamner à vivre.
Je puis mourir. Permets-moi de te suivre;
Je combattrai pour tes jours précieux,
Tu combattras avec moi, sous mes yeux.
Les feux brûlants dont je suis pénétrée
Seconderont l'effort de ta valeur,
Et sur tes pas ton amante éplorée
Partagera ta gloire ou ton malheur.
Un tel dessein alarme la tendresse
De Salisson. Mais déja le temps presse,
Le jour paraît. Comment dissuader
L'amour en pleurs? Il faut enfin céder.

En implorant le dieu qui les anime,
Les deux amants se mettent en chemin,
Dans les dangers se tiennent par la main,
Risquant cent fois de tomber dans l'abyme,
Jurent cent fois de ne se point quitter.
Et cependant à force de trotter
Ils ont atteint, par une noble audace,
Le ciel du lit, et puis la bonne grace,
Puis l'oreiller, puis le front de Philis.
Dans le sommeil ses sens ensevelis
Goûtaient la paix qui règne dans son ame;
Et dans la chambre une lampe de nuit
Éclaircissait à peine par sa flamme
L'ombre épaissie aux environs du lit.

Le couple heureux, dans ces lieux introduit,

Est agité d'un trouble qu'il ignore,
Croit respirer la fraîcheur de l'aurore,
Et l'air brûlant qu'on respire à Paphos.
Puis Salisson laisse tomber ces mots
En soupirant: Pendant qu'elle sommeille
Emparons-nous de l'une et l'autre oreille;
Prenez la droite, et je vais de ce pas
Saisir la gauche. A ces mots, Sauterelle,
Par un sentier qu'elle ne connaît pas,
Descend vers l'œil, et par malheur pour elle,
Va s'égarer dans des taillis touffus,
Dans la paupière.... Elle hésite et chancelle.
Elle s'épuise en efforts superflus,
Et simple, hélas! comme une villageoise,
Elle se croit dans la forêt d'Amboise.

En vain ses cris appellent son amant.
Il approchait déja de l'édifice
Qu'il a choisi pour son département.
Il en admire avec étonnement
Les beaux contours, l'élégant artifice.
Il y pénètre, et plein d'un saint respect,
Il le parcourt, il va de salle en salle,
Avec plaisir se perd dans ce dédale.

Mais le plaisir rend toujours indiscret.
Sur la peau fine il croit pouvoir sans crainte
De ses baisers laisser la douce empreinte.
Il se trahit; son aiguillon tranchant
Croit l'effleurer, et la mord jusqu'au sang.
Philis s'éveille, et du brûlant caustique
Sent redoubler la vive impression.

Sa voix appelle avec émotion
Tintin, Mimi, Mariane, Angélique.
Aux cris perçants la sonnette répond.
On vient, on court en chemise, en jupon :
Flambeaux en main, ces ombres fortunées,
Près de Philis par l'amour entraînées,
Jettent sur elle un avide regard,
Poussent au loin draps, rideaux, couverture,
Cherchent partout, mais cherchent au hasard.
Un beau désordre est un effet de l'art;
Il est plus beau s'il vient de la nature.

A la faveur du nouveau jour qui luit
Dans la forêt la puce prisonnière
Veut s'échapper, et Mimi la poursuit
Les doigts levés : cette jeune guerrière,
Le jour, la nuit, plus de cent et cent fois
S'est signalée en de pareils exploits.
Au premier choc elle prend Sauterelle,
Et sur-le-champ la brûle à la chandelle.
Triste témoin de ce spectacle affreux,
Le héros saute hors de la citadelle,
Bondit, voltige, escarmouche, étincelle,
Saute à travers et les bras et les feux,
Mord en courant la belle Mariane,
Pince Angélique, égratigne Tintin;
Mimi l'attaque, et déja sur son sein
Elle a reçu la piqûre profane.
Cinquante doigts levés contre ses jours
N'arrêtent point de ses fureurs le cours.
Et tous ces doigts qui s'avancent, reculent,
Qui tour-à-tour se pincent ou se brûlent,

De Salisson animent le transport.
Mais à la fin, par un dernier effort,
Philis riant à gorge déployée,
D'un tour de main le prend à la volée,
Et sans pitié le condamne à la mort.
Notre héros, prêt à subir son sort,
La regardait, plus touché de ses charmes
Que des tourments qu'il va bientôt souffrir,
Et lui disait, en répandant des larmes:
Eh quoi! c'est vous qui me faites mourir!



ÉNIGME[1].

Je suis un mot sans origine,
Sans dérivés et sans racine.
Je ne suis ni verbe ni nom,
Point un adverbe, et pas même un pronom.
Je brille par mon énergie.
De toutes voyelles privé,
Banni du style relevé,
On m'admet dans la comédie,
Et jamais dans la tragédie.
Mon ton est brusque, il interdit;
Dès que j'ordonne, on m'obéit.

Le mot est *st*.

---

(1) C'est la seule énigme qu'on ait trouvée dans les manuscrits de Barthélemy. *Note de l'éditeur.*

CRITIQUE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

PLUS le nombre des livres augmente, plus il est nécessaire d'en faire et d'en conserver des extraits, qui ne dispensent pas, à la vérité, de les lire, mais qui indiquent l'utilité dont ils peuvent être. Cette considération le cède néanmoins à une autre bien importante, et sur laquelle je m'arrêterai un instant. Si la fureur d'écrire continue, il sera bientôt impossible d'approfondir aucune matière, sans avoir passé plusieurs années à une étude pénible de la bibliographie. De l'abondance naîtra alors la stérilité; de la science, l'ignorance, et de la lumière, les ténèbres; enfin, nous serons replongés dans la barbarie par les mêmes moyens qui nous en ont tirés: et, avant que d'en sortir de nouveau, peut-être faudra-t-il que nos prétendues richesses aient été dévorées par le temps, que les monuments de notre orgueil, ou les hochets de notre vanité aient été détruits, et que le fruit des travaux de tant de siècles ait presque entièrement disparu. Le délire de l'opinion exécutera ce que la rage aveugle des conquérants avait déja fait: tour-à-tour on se débarrassera de ce qu'on aura appris à mépriser, et on réalisera la fable d'Omar, en y croyant et la citant même

comme un trait de démence. La légéreté, l'irréflexion, l'esprit de parti, la manie des goûts exclusifs, le fanatisme philosophique, etc., l'action et la réaction d'une foule d'autres causes, tout concourra à étendre l'empire du néant, jusqu'à ce que la Providence y mette des bornes et sauve encore une fois l'esprit humain des suites funestes de son égarement. Dans cette conjecture, on recherchera avec empressement les livres qui auront échappé à la destruction, et ceux qui renfermeront les extraits d'un grand nombre d'ouvrages seront indubitablement préférés.

Un pareil avantage appartient sans contredit aux journaux; ils deviendront alors aussi précieux que la bibliothèque de Photius, qui en a fourni l'idée. Sallo, conseiller au parlement de Paris, en profita le premier; il commença, le 5 janvier 1665, à publier le *Journal des Savants,* et eut bientôt de nombreux imitateurs. D'abord ceux-ci ne donnèrent qu'une courte analyse ou l'esprit des livres, et on ne peut refuser à Bayle la justice de dire qu'il a excellé en ce genre. Basnage étendit davantage ses extraits, et Jean le Clerc fit encore les siens moins abrégés ou plus complets. Son exemple fut bientôt suivi par tous les journalistes, qui se multiplièrent à l'infini et se succédèrent rapidement en Hollande et dans tous les pays étrangers. On peut leur reprocher, en général, de ne s'être pas renfermés dans de justes bornes, et de n'avoir pas su prendre la manière de Fontenelle. Cet écrivain célèbre a donné, dans l'histoire de l'académie des sciences, le vrai modèle de l'analyse littéraire : jamais on n'a mis plus d'ordre, de précision et de clarté dans l'analyse des écrits souvent abstraits, et quelquefois très-obscurs : jamais on n'a donné des résultats plus lumineux et plus satisfaisants. Quelquefois il rendait intelligible

ce que les auteurs n'avaient pas entendu eux-mêmes, et par-là leur fournissait le moyen de s'éclaircir et de se perfectionner.

Mais un si rare talent pour l'analyse n'est réservé qu'à un petit nombre d'hommes, et ceux qui l'ont, dédaignent trop fréquemment de s'en servir. D'ailleurs, cela demande beaucoup de temps et de réflexions; et le public était devenu impatient. L'amour de l'étude, s'affaiblissant chaque jour, avait été remplacé par cette passion de tout lire et de juger de tout, qui engage les gens de lettres à prostituer la science, multiplie les auteurs, au grand préjudice de la société, et doit tôt ou tard ramener les siècles de barbarie, après avoir causé bien des maux au genre humain. Les journalistes n'oublièrent rien pour alimenter une passion qui les nourrissait eux-mêmes; et leurs écrits n'ont pas peu contribué à former parmi nous un peuple dangereux de liseurs.

Une semblable contagion fit changer tout de face; et au milieu de ce siècle, la république des lettres n'était déja plus reconnaissable. Son sein fut déchiré par la haine des partis, et la fureur du prosélytisme ou celui de la renommée. On jugeait les ouvrages avant de les lire. La plupart des journaux n'en offraient pour l'ordinaire que des extraits mutilés ou des analyses infidèles; et leurs décisions étaient quelquefois aussi ineptes que partiales. Souvent on n'y voyait pas même les premières notions des sciences, de la littérature et des arts; rarement on y trouvait des jugements éclairés par l'expérience, et prononcés par la justice.

Cependant on distingua encore quelques écrits périodiques où le goût et la saine critique régnaient, et d'où l'impartialité n'était pas entièrement bannie. On peut mettre surtout dans ce nombre le *Journal Etranger*, ré-

digé par Arnaud et Suard; le *Journal Britannique*, par Maty; celui de Berlin, par Castilhon et autres académiciens de cette ville; les *Gazettes Littéraires* de Gottingue et d'Iéna, le *Monthly Review*, en Angleterre, etc. Aucun toutefois ne mérite plus d'éloges que le *Journal des Savants*. On s'y écarta peu des règles, et la passion ne dirigea point la plume des auteurs. Cela fut dû à la manière dont il était rédigé. Une société de gens de lettres, présidée par le chancelier, ou le magistrat chargé de la librairie, s'assemblait tous les quinze jours: dans ces séances, on lisait les extraits qui étaient soumis à l'examen de toute la société. Barthélemy en fut long-temps membre; et, sans être obligé à un travail régulier, il ne coopéra pas moins à cet ouvrage périodique, non-seulement par des observations verbales, mais encore en rendant compte lui-même des livres dont le sujet avait rapport à ses études particulières.

Son amour ardent et sincère pour les lettres s'étendait aux personnes qui les cultivaient. Il chercha toujours à les encourager, et jamais à les déprimer. Il ne lisait ordinairement un écrit qu'avec un sentiment de bienveillance pour l'auteur. Son cœur en imposait d'abord à son esprit, et la force seule d'une raison exercée pouvait le ramener aux principes de critique, d'après lesquels il jugeait avec autant d'honnêteté que de justice. Sa censure n'était pas capable d'affliger l'amour-propre; il cherchait moins à montrer en quoi on avait mal fait, qu'à insinuer comme on aurait pu faire. Dans ses extraits, on s'aperçoit sans peine qu'il est parfaitement instruit de la matière de l'ouvrage qu'il analyse; et il les accompagne de remarques judicieuses.

De pareils articles m'ont donc paru dignes de fixer l'attention des lecteurs, et devoir entrer dans les œuvres

diverses de Barthélemy. Ils sont tous imprimés sans nom d'auteur; mais je me suis assuré qu'ils étaient de lui, par des doubles exemplaires insérés dans les livres mêmes dont il avait rendu compte, ou qui se trouvaient dans ses porte-feuilles. Du reste, il en a avoué plusieurs, et se proposait aussi d'en insérer, dans le recueil de ses dissertations, quelques-uns, entre autres ceux qui concernent les ruines de Palmyre et celles de Balbec.

L'un et l'autre se trouvent ici, et sont suivis par trois articles concernant les antiquités d'Herculanum, vaste collection plus recommandable par la beauté des dessins que par la justesse des explications, pleine d'érudition, mais dépourvue de critique. Barthélemy n'a parlé que des deux premiers volumes; il paraît avoir un peu ménagé les auteurs. Peut-être aurait-on désiré qu'il y eût mis plus de sévérité et continué de rendre compte des autres volumes, que les ministres du roi de Naples lui faisaient passer, conformément aux ordres de ce prince. Les Tables d'Héraclée sont un des monuments les plus précieux que le hasard ait fait découvrir; le savant Mazochi les a interprêtées avec beaucoup moins d'ordre que de savoir, et il serait assez difficile de saisir le résultat de son long commentaire sans les deux extraits qu'en a donné Barthélemy. A ces sept articles, on en aurait pu joindre d'autres; mais la plupart regardant la dispute que Barthélemy eut avec le docteur Swinton, relativement aux lettres phéniciennes, ils seront mieux placés dans ses œuvres savantes. J'en ai seulement choisi un sur les médailles du triumvir Marc-Antoine, parce qu'il renferme des observations qui méritent d'être tirées de l'oubli.

Barthélemy avait suggéré au comte de Caylus le dessein de faire un nouveau recueil d'antiquités égyptiennes,

grecques, romaines et gauloises; il l'avait beaucoup aidé de son savoir et de ses lumières, dans les explications du premier volume, et lui avait fourni plusieurs articles soit pour celui-là, soit pour les suivants. Il paraît qu'il est l'auteur de deux ou trois extraits de cet ouvrage qu'on lit dans le *Journal des Savants;* mais séparés des autres, ils n'offriraient aucun intérêt. D'ailleurs, ce recueil est entre les mains de tout le monde, avantage que n'ont pas les ouvrages dont je viens de parler. En conséquence, je me suis borné à en faire réimprimer les extraits. Ils doivent donner une idée suffisante des talents de Barthélemy pour la critique et l'analyse littéraire.

LES RUINES

DE PALMYRE[1].

Nous recueillons les premiers fruits d'une expédition littéraire, faite par une société libre, éclairée, dont les opérations, asservies à un plan régulier, ne pouvaient être, ni précipitées, ni retardées par des ordres supérieurs ou par des vues d'intérêt, et qui ne doit qu'à elle-même la gloire d'avoir exécuté une grande entreprise. Deux Anglais, MM. Dawkins et Bouveric, qui voyageaient en Italie, il y a quelques années, et qui joignaient à l'amour des lettres et des arts, les moyens les plus propres à le satisfaire, formèrent le projet d'aller visiter en Orient les lieux les plus remarquables de l'antiquité. Dans cette vue ils s'associèrent M. Robert Wood, éditeur de cette ouvrage, et un architecte dont l'habileté leur était connue, et dont le travail a justifié leur choix : un vaisseau équipé

---

(1) Autrement dite *Tadmor au désert*. A Londres, 1753, in-fol. Journal des Savants, avril 1754, p. 240, édition in-4°.

à leurs frais vint les prendre à Naples. Il apportait de Londres des présents considérables pour les bachas et autres officiers de distinction dont ils auraient à se ménager le crédit, des instruments de mathématique propres aux observations qu'ils se proposaient de faire, et une bibliothèque choisie, composée des meilleurs écrivains de la Grèce, soit historiens, soit poëtes, auxquels étaient jointes les relations des voyageurs modernes les plus estimées.

Ce fut avec de pareils secours qu'ils parcoururent la plupart des îles de l'Archipel, une partie de la Grèce en Europe, les côtes de l'Hellespont, de la Propontide et du Bosphore de Thrace, et qu'ils pénétrèrent dans l'Asie mineure, dans la Syrie, la Phénicie, la Palestine et l'Égypte. Dans ces lieux, autrefois le théâtre de tant de faits héroïques, nos voyageurs se laissaient conduire paisiblement par les récits des historiens et les descriptions des poëtes. Ils se rappelaient à chaque pas les actions mémorables qui s'y étaient passées, et ce souvenir semblait prêter une sorte de vie et de mouvement aux objets qui les environnaient. Et en effet, c'est dans les plaines de Marathon, c'est aux détroits des Thermopyles, qu'on lit avec plus de plaisir les vies de Miltiade et de Léonidas. C'est sur les bords du Scamandre que l'*Iliade* brille de nouvelles beautés, et jamais l'*Odyssée* n'eut tant de charmes que dans les lieux qu'Homère a fait retentir de ses chants, ou que les malheurs d'Ulysse ont rendus célèbres.

On jugera sans peine de l'impression que tant de tableaux variés, tant de scènes brillantes, de-

vaient produire sur des voyageurs animés d'un même esprit et d'un même goût : de la chaleur que répandaient sur leurs plaisirs et leurs travaux communs des découvertes qui se succédaient sans interruption; enfin, du courage que leur inspiraient des succès qui en plus d'une occasion ont surpassé leur attente. Pénétrés de ces sentiments, ils n'ont pas cru devoir s'y borner. Lorsque la connaissance du local leur a paru nécessaire pour l'intelligence d'un auteur ancien, ils en ont levé le plan. Ils ont fait des cartes de géographie pour la plupart des poëtes, et celle de la plaine du Scamandre, qu'ils ont tracée tenant Homère à la main, leur a coûté quinze jours de travail. Loin de négliger les inscriptions qui se présentaient sur leur route, ils ont rapporté les marbres mêmes sur lesquels on les avait gravées, toutes les fois qu'ils ont pu triompher de l'avarice ou de la superstition des possesseurs; et l'acquisition de plusieurs manuscrits dont la langue ne leur était pas familière, est une preuve qu'ils sacrifiaient tout à l'espoir d'être utiles, quelque incertain que pût être cet espoir.

Cependant un autre objet fixait principalement leurs regards. Instruits des avantages que l'on a retirés du livre de M. Desgodets sur les édifices de l'ancienne Rome, ils dirigeaient souvent leur attention vers ces monuments qui embellissaient autrefois la plupart des villes de l'Orient, et dont, en plusieurs endroits, il ne reste que des débris informes, qu'il fallait quelquefois arracher des entrailles de la terre. Dans ces ruines qui, malgré

les ravages du temps et des hommes, conservent encore l'empreinte du goût particulier à chaque siècle, ils étudiaient l'origine et les progrès de l'architecture; et c'est sur des pièces si justificatives qu'ils se trouvent en état de donner l'histoire de ce bel art, et sur-tout des changements qu'il a éprouvés depuis le siècle de Périclès jusqu'à celui de Dioclétien.

Rien n'aurait troublé le cours de tant de découvertes, nous pourrions dire de tant de conquêtes, sans la mort de M. Bouveric, que des vertus solides, un goût éclairé et des connaissances profondes, ornaient à l'envi. Heureusement les mêmes qualités se trouvaient réunies dans son ami, M. Dawkins. Son zèle et son activité firent que la petite société s'aperçut moins de la perte qu'elle venait d'éprouver. Enfin, après avoir terminé leurs recherches, nos voyageurs sont revenus en Europe, chargés de richesses plus précieuses à nos yeux que celles dont Lucullus et Pompée avait dépouillé l'Orient.

Leur dessein est de les communiquer successivement au public, et c'est pour consulter son goût qu'ils lui présentent l'ouvrage que nous annonçons; ils l'ont d'abord fait imprimer en anglais, et, pour le rendre d'un usage plus général, ils en ont donné, à Londres même, une édition en français; le plan, la conduite et le succès de l'entreprise sont développés dans une préface écrite avec autant de précision que de simplicité. Nous en avons emprunté les principaux traits, mais nous les avons exposés sous un jour plus favorable que ne l'a

fait l'auteur lui-même, qui, ayant partagé les travaux et la gloire de ce voyage, s'est exprimé avec une modestie convenable à ceux qui exécutent de grandes choses.

Le même ton règne dans un morceau très-bien fait qui est à la suite de la préface; ce sont des recherches sur l'ancien état de Palmyre. Cette ville, dont on rapporte l'origine à Salomon, et que les auteurs orientaux paraissent avoir toujours connue sous le nom de Tadmor, était éloignée d'environ vingt lieues de l'Euphrate, et cinquante de la Méditerranée. Située au pied d'une chaîne de montagnes qui la couvraient à l'occident, elle s'élevait par degrés au-dessus d'une plaine fertile, en tout temps arrosée par des ruisseaux, dont les sources placées sur les hauteurs voisines prenaient au gré du laboureur toutes sortes de directions, et devenaient plus abondantes en été qu'en hiver. Cet heureux canton, où la nature étalait ses richesses, était environné de tous côtés par de vastes déserts, où le voyageur, incertain de sa route, ne trouvait souvent qu'un sable aride et brûlé par les ardeurs du soleil. A la faveur d'une pareille situation, la ville de Palmyre séparée du reste du monde, ne prenait aucune part aux guerres qui, pendant plusieurs siècles, ravagèrent les contrées de l'Orient, et jetait en silence les fondements de sa grandeur future. Du moins ne lui voit-on jouer aucun rôle, ni lors de l'expédition du jeune Cyrus ou d'Alexandre le Grand, ni dans l'histoire des rois de Syrie, ni pendant les premières conquêtes que les Romains

firent dans ces pays éloignés; et, lorsqu'il en est fait ensuite mention dans les auteurs anciens, il en est parlé comme d'une ville libre, riche, commerçante, en état de résister à Marc-Antoine, qui, dans la vue de dépouiller ses habitants, résolut de les poursuivre au-delà de l'Euphrate, où ils s'étaient retirés avec leurs trésors, mais qui tenta vainement de passer ce fleuve en leur présence. Il les accusait de n'avoir pas gardé une exacte neutralité entre les Parthes et les Romains. Cette accusation, qui au fond n'était qu'un prétexte à son avarice, pouvait en apparence justifier son expédition. La ville de Palmyre était alors, et fut long-temps après, une des frontières communes de l'empire romain et de celui des Parthes. Elle conservait sa liberté au milieu de ces deux puissances attentives l'une et l'autre à la mettre dans leurs intérêts; et devenue pendant la paix un des entrepôts de leur commerce respectif, elle était pendant la guerre l'objet de de leurs craintes mutuelles. Il paraît que dans la suite elle reçut une colonie romaine, mais on ignore l'occasion et la date précise de cet établissement; on ignore de même si la forme de l'ancien gouvernement en fut altérée; ce qu'on sait de plus certain, c'est qu'au temps de l'empereur Gallien, la ville de Palmyre devint, en quelque façon, la rivale de Rome par les exploits et les vertus d'un de ses citoyens. A ces traits on doit reconnaître Odenat, ce brave officier qui rétablit les affaires des Romains en Orient, qui battit plusieurs fois les Perses, et fit trembler leur souverain dans sa

capitale; qui, par la terreur de son nom, obligea les Goths à quitter brusquement l'Asie mineure; qui, en daignant accepter le titre d'auguste, et l'association à l'empire que lui offrit Gallien, fit plus d'honneur à ce prince qu'il n'en reçut lui-même d'un pareil choix; enfin, qui mérita d'avoir Longin pour panégyriste, et Zénobie pour épouse, car, malgré le témoignage de Trébellius Pollio, nous aimons à nous persuader avec l'auteur anglais qu'elle ne trempa point dans la conspiration qui fit périr Odenat. Des soupçons vagues, recueillis par un écrivain de peu d'autorité, suffiront-il pour ternir la vie d'une reine qui aima la gloire, et qui ne s'éloigna jamais des routes qui y conduisent? M. Robert Wood rapporte ici tout ce que les anciens auteurs ont dit au sujet de Zénobie, et met dans leurs récits l'ordre et l'enchaînement dont ils sont susceptibles. On y voit une jeune princesse unir dans un degré supérieur les graces aux talents, la valeur et l'expérience aux autres qualités qui forment les héros, remplacer dignement sur le trône un des plus grands hommes qu'ait produit l'Orient, dédaigner l'alliance des Romains et les mettre en fuite de tous côtés, s'emparer de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Égypte et de presque toute l'Asie mineure, et, après des conquêtes si rapides, tomber entre les mains de l'empereur Aurélien, qui la conduit à Rome où elle passe le reste de ses jours dans une condition privée. Sa chute entraîna celle de l'empire qu'elle avait formé. La ville de Palmyre subit le joug des Romains qui

la détruisirent; et, malgré les soins d'Aurélien, qui y fit rebâtir le temple du soleil, malgré les efforts de quelques empereurs qui tâchèrent de la rétablir en différents temps, elle ne jouit plus de son ancienne splendeur. Il n'en est point parlé dans l'histoire romaine après le siècle de Justinien; les auteurs orientaux n'en ont eu qu'une idée superficielle; et la plupart des géographes du dernier siècle qui en ont fait mention, ne connaissent point son état actuel. Mais, en 1678, des négociants d'Alep, Anglais de nation, résolurent de s'y rendre sur le récit qu'ils avaient entendu faire des ruines qu'on y voit. Les avanies qu'ils éprouvèrent de la part des Arabes ayant rendu cette première tentative infructueuse, ils y retournèrent en 1691, et y passèrent quatre jours à copier des inscriptions et à lever des plans. Ce voyage fit beaucoup de bruit en Europe; la relation en fut imprimée dans les *Transactions philosophiques*. M. Halley l'accompagna d'une histoire succincte de l'ancien état de Palmyre, et d'autres critiques se sont exercés sur ce même sujet; mais il n'en est traité nulle part avec plus d'exactitude et de lumières que dans l'ouvrage que nous abrégeons.

Palmyre est habitée aujourd'hui par un petit nombre de familles arabes, dont les huttes construites sans goût et sans ornement, sont dispersées au milieu d'un amas confus de colonnes et de fragments de marbre et de granit; contraste singulier, où l'on voit d'un côté ce que l'ignorance et la pauvreté peuvent offrir de plus humiliant, et de

l'autre ce que l'opulence et l'art ont jamais produit de plus magnifique. Ces ruines, que nos voyageurs visitèrent en 1751, et qu'ils étudièrent pendant quinze jours, sont les restes des temples et des autres édifices qui ornaient autrefois cette ville, et dont M. Robert Wood a tâché de fixer le temps. Il remarque à cet effet que les divers monuments de Palmyre n'offrent point dans leur architecture ces différences qui caractérisent des âges fort éloignés l'un de l'autre; que l'ordre corinthien qui y règne presque partout ne permet pas de les rapporter à des temps fort éloignés : enfin, que les inscriptions qu'on y lit en plusieurs endroits semblent prouver qu'ils ont été construits dans les trois siècles écoulés depuis la naissance de J. C. jusqu'à Dioclétien. L'auteur est persuadé aussi que la plupart de ces édifices ont été élevés par les Palmyréniens eux-mêmes, et que la situation de Palmyre suffit pour rendre raison du degré d'opulence où elle était parvenue, et de la somptuosité de ses bâtiments. Le désert était, à son égard, ce qu'est la mer par rapport à la Grande-Bretagne. Il faisait ses richesses et sa sûreté. Ses habitants furent heureux tant qu'ils s'appliquèrent uniquement au commerce, et que les arts, introduits chez eux à la suite des trésors de l'Orient et de l'Occident, se bornèrent à l'embellissement de leur ville. Mais lorsque la perte de la liberté eut entraîné celle du commerce, Palmyre cessa, pour ainsi dire, d'exister; et, si les débris de sa magnificence subsistent encore aujourd'hui, ils doivent leur conservation

à la sécheresse du climat, qui n'a pu les dégrader, à la faiblesse des habitants, qui n'ont pu les détruire, à l'éloignement des autres peuples, qui n'ont pu les transporter. Les Palmyréniens honoraient le soleil et la lune d'un culte particulier. Ils étaient soumis au gouvernement républicain, et paraissent avoir aimé les lettres; si Longin n'est pas né chez eux, ils ont la gloire de l'avoir protégé. Les auteurs anciens parlent de leur adresse à tirer de l'arc, et l'on voit encore dans leurs sépulcres des momies préparées de la même manière que celle des Égyptiens, soit par rapport à la composition du baume destiné à les conserver, soit par rapport aux replis des bandelettes qui les couvrent. De toutes ces réflexions, notre auteur conclut que les Palmyréniens imitaient de grands modèles dans leurs manières, dans leurs vices et dans leurs vertus, et que les coutumes qu'ils observaient dans leurs funérailles venaient d'Égypte, leur luxe de Perse, et leurs arts de Grèce. Parmi les témoignages dont M. Robert Wood s'est servi pour éclaircir l'histoire de Palmyre, il a cité une médaille de l'empereur Caracalla, où cette ville prend le titre de colonie. Nous ignorons si cette médaille se trouve ailleurs que dans les ouvrages de ceux qui l'ont rapportée d'après Goltzius, auteur respectable, mais souvent fautif. Quoi qu'il en soit, nous profitons de cette occasion pour en publier une qui ne l'a pas encore été, et qui peut exercer avec fruit la sagacité des antiquaires. Cette médaille, qui est de petit bronze, est conservée dans le riche cabinet de M. Pellerin,

et représente d'un côté la tête de Serapis au milieu de celles du Soleil et de la Lune, divinités tutélaires des Palmyréniens. On voit au revers, avec le nom de Palmyre exprimé en grec, une Victoire qui tient une balance en équilibre au-dessus d'une borne. Ce type singulier et inusité signifierait-il que ce peuple, dont l'alliance était également recherchée des Parthes et des Romains, avait remporté des avantages capables de conserver l'équilibre du pouvoir entre ces deux grands empires, et de les contenir dans leurs bornes respectives? Nous n'insistons point sur cette conjecture, et nous passons à un autre article de l'ouvrage de M. Robert Wood.

Il a pour objet les inscriptions que nos voyageurs ont copiées à Palmyre. Elles sont gravées en trois planches, et peuvent être divisées en deux classes principales. Les unes sont en grec, et les autres dans l'ancienne langue du pays. La plupart des grecques avaient déja été publiées par les Anglais qui sur la fin du dernier siècle se rendirent à Palmyre, et plusieurs savants critiques, tels que MM. Halley, Edouard Bernard et Thomas Smith, avaient tâché de les éclaircir. Nos voyageurs les ont vérifiées sur les lieux, et voici les différences qu'on peut observer entre leur copie et les précédentes. 1° Ils se sont attachés servilement à dessiner la forme des lettres, précaution très-nécessaire et souvent négligée par ceux qui recueillent des inscriptions; 2° ils ont corrigé quelques fautes qui s'étaient glissées dans les premières copies; 3° ils

ont rapporté plusieurs inscriptions qui avaient échappé aux premières recherches. Outre ces avantages, M. Robert Wood a joint à ces monuments des notes courtes et judicieuses. Les inscriptions palmyréniennes ont dû coûter plus de travail, mais nous osons dire qu'elles fourniront encore plus de lumières que les inscriptions grecques. Pour justifier cette assertion, nous sommes obligés de développer un point important de la littérature orientale.

Les premiers Anglais qui furent à Palmyre s'aperçurent d'abord que presque toutes les inscriptions grecques qu'on trouvait parmi ces ruines étaient accompagnées d'autant d'inscriptions en une langue dont l'alphabet ne leur était pas connu, et qu'ils prirent pour l'ancienne langue des Palmyréniens. Ils rapportèrent en Europe trois ou quatre de ces inscriptions, toutes copiées avec si peu d'exactitude que non-seulement la forme des caractères s'y trouve notablement altérée, mais qu'il y manque presque partout des lettres radicales et des mots entiers; et ce qui devait augmenter l'embarras, c'est que ces omissions n'étaient pas même indiquées. De plus, il s'était répandu des copies différentes de ces inscriptions, et les fautes y avaient tellement été multipliées qu'il ne restait souvent d'autre ressource pour fixer la leçon d'un mot, que l'intérêt et la convenance du système qu'on avait embrassé. Aussi, parmi les savants qui voulurent débrouiller ce cahos, les uns avouèrent qu'ils avaient inutilement épuisé leurs conjectures,

et les autres en proposèrent qui n'étaient établies sur aucun fondement. On soupçonna que la langue palmyrénienne devait approcher de la syriaque; les caractères de cette langue furent tour à tour regardés comme arabes, syriaques et phéniciens. Ils restèrent inconnus, et les inscriptions dont on les avait tirés devinrent un de ces écueils redoutables que la littérature cache dans son sein, et que des naufrages réitérés n'ont rendu que trop fameux. C'est pour en faciliter les approches que nos voyageurs se sont fait un devoir de rassembler le plus d'inscriptions inconnues qu'ils ont pu trouver. Ils en ont rapporté treize, dont la plupart sont jointes sur les marbres avec des inscriptions grecques correspondantes, et les ont proposées comme un problème à résoudre. Nous avons averti, dans nos nouvelles littéraires du mois dernier, qu'il l'a déja été par M. l'abbé Barthélemy de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nous ajoutons que son alphabet suffit pour expliquer toutes les inscriptions palmyréniennes (1), et qu'il en résulte deux conséquences certaines: la première, que les caractères dont on se servait anciennement à Palmyre avaient beaucoup de rapport avec ceux des Chaldéens, adoptés ensuite par les Juifs; la seconde, que l'ancienne langue de Palmyre était effectivement la syriaque. Nous ne pouvons dé-

(1) Cet extrait étant anonyme, Barthélemy se nomme ici lui-même; mais il n'y rappelle ses propres decouvertes qu'avec beaucoup de modestie. *Note de l'Éditeur.*

tailler ici les avantages de cette découverte; mais nous observerons que l'auteur en fait rejaillir la gloire sur nos illustres voyageurs, dont la scrupuleuse exactitude ne lui a présenté que des matériaux aisés à mettre en ordre, et disposés à se réunir d'eux-mêmes. Ces inscriptions palmyréniennes, ainsi que les grecques dont elles sont les traductions, se trouvent tracées sur des autels, des colonnes et des sépulcres. Elles contiennent des formules des vœux adressés aux dieux, les noms des parents ou des amis dont on regrettait la perte, et des éloges simples accordés à des citoyens qui avaient rendu des services signalés à leur patrie. Il ne s'en trouve point en l'honneur de Zénobie, soit que la courte durée de son règne n'eût pas permis de lui élever des monuments, soit que les Romains eussent détruit tous ceux qu'on lui avait consacrés.

Nous passons la relation abrégée que nos auteurs nous donnent de leur voyage à travers le désert, pour en venir aux planches qui terminent cet ouvrage et aux explications qui les accompagnent.

La première contient en trois feuilles la vue des ruines de Palmyre. Le dessinateur, placé au nord-est, avait à sa gauche les restes superbes d'un temple du Soleil, et promenant de là ses regards vers la droite, il voyait comme une forêt de colonnes de marbre semées confusément dans une plaine couverte de fragments, les unes isolées et sans chapiteaux, les autres groupées et conservant encore leur entablement, celles-ci disposées en ma-

nière de demi-ovale, ou de carré, celles-là servant de péristyle à des temples, ou faisant partie d'un portique, toutes ensemble laissant voir par intervalles des mausolées, des obélisques et des édifices que la barbarie des vainqueurs a ravagés. Ces objets divers sont représentés dans la planche dont nous parlons. Nous l'avons comparée avec une vue de Palmyre qui n'a jamais été publiée, et qui fut prise sur les lieux par deux Français, nommés Giraud et Sautel, qui y passèrent trois jours, en 1705. M. le comte de Pontchartrain, à qui le sieur Poullard, consul de Tripoli en Syrie, l'avait adressée, la fit communiquer à l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui l'inséra dans ses registres, où elle se trouve encore. Nous y avons reconnu, en général, la même distribution de colonnes et de fragments que nous avions remarquée dans la précédente, et, s'il se trouve quelques variétés dans les détails, il nous a paru qu'on pouvait les attribuer aux différents postes qu'avaient occupés les dessinateurs. Du reste, nous faisons cette observation moins pour montrer que les Français n'ont pas négligé les ruines de Palmyre, que pour ajouter un témoignage de plus à la fidélité des voyageurs anglais.

La seconde planche contient le plan géométrique des ruines de Palmyre; et dans les suivantes, jusqu'à la cinquante-septième et dernière, sont successivement développées toutes les parties d'un temple du Soleil et de son enceinte, celles d'un autre temple, celles d'un arc, de divers mausolées

et de plusieurs édifices dont la destination n'est pas connue. Ils en donnent les mesures, les proportions, les différents aspects; et, abandonnant au lecteur éclairé le soin de faire ses remarques sur l'architecture, ils se contentent bien souvent d'indiquer, par des notes sommaires, le sujet de chaque planche.

Dans l'examen de ces monuments, on est étonné de la forme singulière que les Palmyréniens donnaient quelquefois à leurs mausolées. C'étaient de grandes tours carrées, et divisées en quatre ou cinq étages propres à renfermer plusieurs corps. Les unes étaient toutes de marbre, les autres en étaient incrustées au-dedans. Le dehors en imposait par sa majestueuse simplicité, et l'intérieur était décoré par des bustes et des ornements de toute espèce. Ces tours, placées dans des endroits élevés, sur les bords d'une vallée qui conduit du désert à Palmyre, attirent encore les premiers regards des voyageurs.

En continuant le même examen, on n'est pas moins frappé du grand nombre de statues qu'on voyait autrefois à Palmyre, et dont il ne reste à présent aucun vestige. Il y en avait presque à chaque colonne; les temples, les édifices publics en étaient ornés; jamais Rome et la Grèce ne furent plus attentives à immortaliser les grands hommes. Le trait suivant épuise à cet égard toute notre admiration. Vers le milieu de la ville s'élevait un arc superbe que la sculpture et l'architecture avaient embelli de concert. Il conduisait à un portique

soutenu par des colonnes de marbre qui occupaient en longueur une étendue de quatre mille pieds. Sur la plupart de ces colonnes étaient des statues et des inscriptions pour ceux qui avaient rendu des services à leur patrie, et sur-tout ceux qui avaient favorisé son commerce. Quel motif d'émulation pour les citoyens! quel spectacle pour les étrangers! Rapprochons les temps et les circonstances, et supposons pour un moment que la ville de Palmyre eût accordé de pareilles distinctions à tous les genres de mérite, quelle place aurait-elle destinée à des hommes qui, sacrifiant leur loisir, leurs richesses et leur santé, auraient été dans des pays éloignés chercher des principes et des modèles du bon goût pour les communiquer à ses artistes, et établir dans son sein l'empire des beaux arts? Nous osons assurer que la mémoire de M. Bouveric aurait été consacrée par un de ces mausolées dont nous avons parlé, et celle de M. Dawkins sur une des principales colonnes du grand portique.

Après les détails où nous sommes entrés, il est inutile d'avertir qu'en publiant ce livre, on n'a rien oublié pour que la beauté du papier et l'élégance des gravures répondissent à la grandeur d'une entreprise qui honore la nation anglaise, et qui doit intéresser toutes les autres.

LES RUINES DE BALBEC[1].

DANS notre journal du mois d'avril de l'année 1754, nous avons rendu compte du voyage que MM. Dawkins, Bouveric et Rober Wood avaient fait en Grèce, en Égypte et dans l'Asie : nous avons observé qu'au retour de cette expédition, M. Wood, s'étant proposé de publier les dessins de tous les monuments anciens qui s'étaient offerts à leurs regards, avait commencé par ceux de Palmyre, comme pour justifier son entreprise et pressentir le goût du public. Les suffrages éclatants accordés à ce premier ouvrage ont produit celui qui va nous occuper aujourd'hui, et ce que des circonstances particulières ne nous ont pas permis de faire connaître plutôt.

Il est formé sur le même plan que celui des ruines de Palmyre, et le discours préliminaire est

(1) Autrement dite *Héliopolis dans la Cœlesyrie*. A Londres, 1757, in-folio. Journal des Savants, juin 1760, page 303.

divisé en trois parties. Dans la première, on trouve la description de la route que nos voyageurs avaient suivie pour aller de Palmyre à Balbec, la seconde comprend l'état ancien de cette dernière ville, et la troisième, l'explication détaillée des planches qui en représentent les monuments.

Nos voyageurs quittèrent Palmyre le 27 mars 1751, prirent leur route vers l'ouest, ne virent pendant plusieurs jours que des sables arides, des campagnes dévastées, des villages à demi ruinés, et des habitants sans cesse exposés aux incursions des brigands et à l'avarice des gouverneurs. Le souvenir de ces tableaux odieux fut bientôt effacé par l'aspect riant de la plaine de Bocat, dans laquelle ils entrèrent le premier avril. Cette plaine, plus fertile encore que la fameuse vallée de Damas, a sa direction du nord-nord-est au sud-sud-ouest; sa longueur est d'environ vingt lieues, et sa largeur de quatre ou de deux lieues, suivant que les montagnes du Liban et de l'Anti-Liban se rapprochent plus ou moins. Elle est arrosée par la Litane et le Bardouni, dont les eaux, considérablement augmentées par celles d'une belle fontaine qui coule sous les ruines de Balbec, et par divers ruisseaux que forment en se fondant les neiges des montagnes voisines, s'unissent ensuite et vont se jeter dans la mer près des rivages où était l'ancienne ville de Tyr. La proximité des lieux rendait cette vallée utile au commerce des Tyriens; mais, sous le gouvernement des Turcs, elle est presque totalement négligée, et l'art n'y ajoute rien à la nature.

La ville de Balbec, connue autrefois sous le nom d'Héliopolis, est située vers l'extrémité de la plaine, sur une hauteur, au pied de l'Anti-Liban, à une distance d'environ seize lieues de Damas, dans un éloignement à peu près pareil de Tripoli en Syrie. Ses habitants, dont le nombre peut être fixé à cinq mille, sont pauvres, ne connaissent ni commerce, ni manufactures, et vivent dans l'obscurité au milieu des monuments qui rappellent leur ancienne grandeur; ils en ignorent eux-mêmes l'origine. Quelques auteurs orientaux les attribuent à Salomon; et, comme ces ouvrages leur paraissent au-dessus des forces humaines, ils ajoutent que ce prince eut recours pour l'exécution à l'assistance de quelques esprits empressés à seconder ses vues. Des voyageurs modernes ont rapporté sérieusement ces fables; M. Wood les cite en passant et leur substitue bientôt des idées plus saines. Nous en rendrons compte après avoir présenté au lecteur la description des monuments qui en sont l'objet. Ce sont trois temples qui, par le goût du travail, paraissent avoir été construits dans le même siècle.

Le premier et le plus petit de tous se trouve placé au milieu de la ville; le plan en est circulaire, et il est du genre des temples ronds auxquels Vitruve donne le nom de périptère. Les murs qui en forment l'enceinte sont décorés extérieurement par des pilastres entremêlés de niches, qui, suivant les apparences, contenaient autrefois des statues. Il règne dans le pourtour un péristyle, si l'on peut caractériser ainsi huit colonnes isolées d'ordre

corinthien, qui d'un côté accompagnent l'entrée du temple et le perron par où l'on y arrivait, et qui dans les autres parties font face à chaque pilastre et sont posées sur un stylobate continu. Ce stylobate, qui rentre en dedans dans tous les entre-colonnements, y forme autant de tours creuses, dont l'entablement servant de couronnement à tout l'édifice, est obligé de se replier et de suivre le même contour; exemple unique dans l'architecture ancienne, et qui mérite d'être remarqué. Lorsque ce temple était entier, il était couvert d'une voûte en calotte, dont on voit encore des arrachements, et qu'on ne peut mieux comparer qu'à celle de la Rotonde de Rome. Des colonnes ioniques appliquées contre les murs à des distances égales, en ornaient et en ornent encore l'intérieur et le rez-de-chaussée, et au-dessus était un second rang de colonnes corinthiennes, formant des manières de tabernacles. Cette décoration intérieure était terminée par un grand et magnifique entablement, semblable à celui de l'extérieur. C'était sur cet entablement que la voûte prenait naissance. Ce temple, aujourd'hui fort dégradé, sert d'église aux chrétiens grecs.

Les deux autres temples, placés dans la partie occidentale de la ville, et voisins l'un de l'autre, sont dirigés tous deux sur la même ligne vers l'orient. Nous commencerons par celui que le temps a le plus épargné. Il a la forme d'un carré long. On y montait par un escalier qui ne subsiste

plus. Un péristyle de huit colonnes de front et de quinze sur les côtés, en comptant deux fois celles des encoignures, forme tout au tour une galerie d'environ neuf pieds et demi de large (1), et dont le plafond, enrichi d'un compartiment d'ornements de sculpture, offre dans les renfoncements de diverses caisses la représentation de quantité de têtes et de figures en bas-relief, que leur extrême élévation, jointe à la poussière dont elles sont couvertes, permet à peine de discerner. Les colonnes du péristyle sont d'ordre corinthien, ainsi que toutes celles qu'on voit dans ce temple et dans le temple suivant. Elles ont soixante pieds de haut, y compris la base et le chapiteau, et sont composées de plusieurs blocs de pierre si étroitement liés par des crampons de fer, qu'ils se brisent plutôt que de se désunir. La Cella, ou le temple proprement dit, était précédée par un vestibule dont les colonnes devaient être cannelées, sans doute afin qu'elles se pussent mieux distinguer de celles du péristyle, qui sont lisses : on en juge ainsi par quelques-unes de ces colonnes sur lesquelles on avait commencé d'appliquer cet ornement; et, ce qui ne mérite pas moins d'attention, c'est qu'elles sont d'une moindre proportion que celles du péristyle; singularité qu'on ne remarque dans aucun autre édifice ancien, et que nous

(1) On a réduit les mesures anglaises en pied de roi, en évaluant le pied anglais à onze pouces quatre lignes et demie, qui est la mesure donnée par Davila.

croyons devoir relever, parce que ces diverses colonnes étant posées sur le même plain-pied et en face les unes des autres, il a fallu de la part de l'architecte bien des ressources et du génie pour en raccorder les corniches. La porte, qui se distingue par la justesse et l'élégance de ses proportions, a environ vingt pieds d'ouverture de baie, et quarante pieds et demi de haut, ce qui est le double de sa largeur. Le chambranle en est extrêmement orné et chargé de feuillages travaillés dans le marbre avec la plus grande délicatesse; jusqu'au soffite sous le linteau, est appliqué un bas-relief où l'on voit exprimé un aigle tenant dans ses serres un caducée, et dans son bec les extrémités de deux guirlandes soutenues par deux génies placés à ses côtés. Du temps de la Roque, voyageur français qui nous a donné une description de Balbec dans son voyage en Syrie et du mont Liban, imprimé à Paris en 1722, l'intérieur du temple était partagé en trois nefs par deux rangs de colonnes, qui, suivant M. Wood, avaient été ajoutées lorsque les chrétiens convertirent ce temple en une église. Il prétend qu'elles sont tombées depuis, et que leur chûte a mis à découvert l'ancienne et belle ordonnance de cet édifice, qui était voûté en plein ceintre. On voit encore des vestiges de cette voûte, qui prenait naissance au-dessus de l'entablement que soutiennent des colonnes corinthiennes cannelées et engagées de la moitié de leur diamètre dans le mur. Dans les entre-colonnements sont de grandes arcades ou niches surmontées par des ni-

ches plus petites, carrées et couronnées d'un fronton triangulaire. Les unes et les autres paraissent avoir été destinées à des statues. Le sanctuaire, séparé du reste du temple, en occupe le fond. On y montait par un degré de plusieurs marches qui ne subsistent plus; mais, au milieu de leurs ruines, on distingue à droite et à gauche deux autres escaliers qui conduisent à des voûtes souterraines pratiquées sous le sanctuaire. La voute, l'entablement, les niches, les arcades, la porte, toutes les parties qui, au-dedans et au-dehors, se sont trouvées susceptibles d'ornements, en ont été enrichies avec autant de profusion que de variété. Ajoutons que tout l'édifice porte, ainsi que le précédent, sur un soubassement dont les pierres sont taillées et appareillées avec soin; que sa longueur totale est d'environ deux cent dix neuf pieds anglais, et sa largeur de cent seize; enfin, que, suivant la Roque, dans un des escaliers qui mènent au comble de l'édifice, on compte vingt-neuf marches taillées dans une seule et même pierre.

Cependant ces traits de grandeur et de beauté cessent d'étonner le voyageur, lorsqu'il jette les yeux sur les restes d'un temple voisin, que les habitants ont nommé le château de Balbec, depuis les ouvrages qui ont été ajoutés en différents temps pour en faire un lieu de défense. Il est assis sur une terrasse qui domine le temple dont nous venons de parler; et pour y arriver, l'on montait du côté de l'orient par un grand degré, dont les marches ont été arrachées et dont il ne reste aucun

vestige. On trouvait d'abord un porche ou portique ouvert sur le devant, formé par douze colonnes de front et terminé à droite et à gauche par deux pavillons carrés, contenant chacun une chambre dont les murs sont décorés à l'extérieur de pilastres correspondants aux colonnes du portique. Trois portes, dont celles du milieu est fort élevée, communiquent du portique à une cour irrégulièrement hexàgone; sa plus grande largeur depuis un angle jusqu'à l'angle opposé est d'environ cent quatre-vingt dix pieds de roi. De cette cour on entre dans une seconde, beaucoup plus spacieuse, qui n'a guère moins de trois cent soixante pieds en carré. Elles étaient l'une et l'autre entourées de bâtiments semblables, pour le goût et la disposition, à ceux qui environnaient les cours des Thermes de Dioclétien à Rome. M. Wood est persuadé qu'ils étaient destinés, soit à des écoles publiques, soit au logement des ministres du temple. L'architecture et la sculpture avaient travaillé de concert à les embellir. La plupart des colonnes qu'on y voyait étaient d'un seul bloc de granit, les murs étaient couverts de statues, et l'attique au-dessus de l'entablement paraît en avoir été couronné.

Le temple se présentait au fond de la cour. Il était du genre de ceux que les Grecs appelaient périptères et dicastyles. Il occupait un espace de deux cent soixante-seize pieds de long sur cent cinquante-deux de large, et son enceinte était formée par un rang de colonnes immenses, dix sur chaque front et vingt-une sur les côtés, en

comptant deux fois celles des encoignures. Il n'en est demeuré que neuf sur pied, qui depuis plus de quinze siècles soutiennent encore leur entablement. Toutes les autres se trouvent renversées, ainsi que les murs qui servent de clôture à la partie du temple dans laquelle on révérait le dieu. Mais comme presque toutes les bases des colonnes, dans ce bouleversement presque général, sont demeurées à leur place, on peut juger aisément de la forme qu'avait l'édifice lorsqu'il subsistait en son entier; comme on peut connaître la grandeur des colonnes et en apprécier la hauteur à soixante-trois pieds environ, en établissant le calcul sur leur diamètre, qui est d'un peu plus de six pieds et demi.

Au-dessous du portique et des bâtiments qui environnent les cours du temple sont des souterrains tellement remplis de décombres qu'il est impossible d'y pénétrer. Enfin, tout l'édifice porte sur un soubassement revêtu, dans les deux faces qui  regardent l'ouest et le nord, de trois rangs ou assises de pierres énormes. Celles de la couche inférieure ont douze pieds et demi de hauteur, près de dix pieds de largeur, non compris la saillie des moulures d'un socle ménagé dans la même pierre, et depuis vingt-neuf pieds et demi jusqu'à trente-trois pieds et demi de longueur. Sur cette première assise on en voit une seconde, qui, dans le côté de l'ouest, présente l'objet du plus grand étonnement: ce sont trois pierres, qui, prises ensemble, portent cent quatre-vingt-un pieds de longueur.

La face qui regarde le midi n'a point de revêtement; dans les deux autres faces il est fort dégradé. M. Wood en infère que le soubassement n'a jamais été fini, et, que pour l'achever, on avait taillé dans une carrière voisine des blocs de pierre qu'on y voit encore, et qui sont d'une grandeur excessive. On en peut juger par l'exemple suivant; un de ces blocs a soixante-six pieds de long sur environ treize pieds tant en hauteur qu'en largeur.

Ce récit ne saurait être soupçonné d'exagération; il est confirmé par le témoignage de tous les voyageurs, et sur-tout par celui des sieurs Giraud et Sautel, deux Français qui visitèrent, en 1705, les ruines de Balbec. Dans leur relation manuscrite que nous avons sous les yeux, ils parlent non-seulement des trois grandes pierres qui sont dans la patrie occidentale du soubassement, mais ils ajoutent encore une singularité que nous rapportons sans oser la garantir; c'est que la pierre qui fait un des angles dans cette partie du soubassement a vingt-deux pas de longueur sur un des côtés et autant sur le retour.

Les trois édifices que nous venons de décrire ne sont pas entiers, mais il en reste d'assez grandes parties pour qu'on soit en état d'en former les plans et les élévations, pour qu'on désire d'en connaître l'époque et les auteurs; et, en effet, à l'aspect de ces travaux prodigieux, il n'est personne qui ne se dise à soi-même : « Quel est donc le peu-
« ple qui, dans un canton obscur de la Phénicie,
« osa élever des monuments comparables à ceux

« de l'Égypte? sont-ce les Phéniciens? sont-ce les « Grecs? » — « Non, répond M. Wood; l'histoire « des derniers garde un profond silence à cet égard, « et celle des premiers nous apprend seulement « que dans les temps les plus anciens le culte du « Soleil ou de Jupiter Héliopolitain (car ces deux « divinités n'étaient pas distinguées) était établi « dans la ville d'Héliopolis, que sa statue y avait « été transportée d'une ville du même nom en « Égypte; enfin, que le temple était célèbre par « un oracle que Trajan consulta sur son expédition « contre les Parthes. » Ces détails, empruntés de Macrobe, prouvent l'ancienneté du culte que les Héliopolitains rendaient à Jupiter, mais ne fournissent aucunes lumières sur les édifices dont nous recherchons l'origine; c'est à l'histoire romaine qu'il faut avoir recours pour la démêler: l'auteur en parcourt les diverses époques, et produit un passage qui sert à résoudre le problème; il est de Jean d'Antioche, surnommé Malala. « Après la « mort d'Hadrien, dit ce chroniqueur (*Hist. chr.*, « *lib. XI*), Antonin-le-Pieux monta sur le trône, « et bâtit dans la ville d'Héliopolis, près du mont « Liban en Phénicie, un temple qui passait pour « une des merveilles du monde, et qui était con- « sacré à Jupiter. » Ce témoignage acquiert de nouvelles forces par les réflexions suivantes:

1° Les édifices de Balbec sont d'un goût d'architecture qui annonce le siècle des Antonins. 2° Les écrivains antérieurs à ce prince, ces écrivains qui parlent avec tant d'admiration de plusieurs édifices

moins considérables, qui se sont récriés sur le temple d'Éphèse, et sur la grande partie de l'architrave qui allait d'un entre-colonnement à l'autre dans le milieu de la façade, n'ont point fait la moindre mention des monuments d'Héliopolis, qui néanmoins contiennent des merveilles si supérieures à celles qui les étonnaient. 3° Ce silence profond de l'histoire cesse d'abord après les règnes des Antonins; et le temple de Balbec, qu'on ne voit jamais sur les médailles des premiers empereurs, commence à se montrer sur celles de Septime Sévère, et de quelques-uns de ses successeurs.

Nous ignorons à quelle occasion Antonin fit élever le temple de Balbec. Nous savons seulement que, dans la suite, l'empereur Théodose le convertit en une église. Ce fait est attesté par la *Chronique Paschale*, dans un passage où se trouvent deux expressions qui ont embarrassé les critiques. Elle dit que cet édifice était consacré à Balanius, et parmi les épithètes dont elle le désigne, elle lui donne celle de τρίλιθος. A l'égard de la première de ces expressions, M. Wood pense, avec Holstenius, qu'elle désigne Baal, qui, parmi les Orientaux, signifiait souvent la même chose que Jupiter. Quant à la seconde, il la regarde comme une indication des trois pierres immenses du soubassement. « Il « n'est nullement surprenant, ajoute-t-il, que dans « la décadence du goût, où le grand fut plus ad« miré que le beau, ce temple ait principalement « attiré l'attention par les trois plus énormes pier-

« res qui jamais aient été mises en œuvre dans « quelque bâtiment que ce soit. »

Mais auquel des deux grands édifices dont on trouve les ruines à Balbec, faut-il appliquer les témoignages qu'a recueillis M. Wood, et qui ne font mention que d'un seul temple? C'est une question qu'il propose; et pour mettre sur la voie ceux qui voudraient l'éclaircir, il observe qu'on ne peut tirer aucun avantage des médailles qui représentent le temple de Jupiter Héliopolitain, parce que leurs types offrent trop de variétés. Il remarque aussi que son explication du mot τρίλιθος prouverait que le temple dont Théodose fit une église chrétienne, est le plus grand des édifices que nous venons de décrire. Il ajoute enfin que ces deux édifices ont été, suivant les apparences, construits vers le même temps, et que l'un paraît être une imitation de l'autre.

C'est pour entrer dans les vues de l'auteur que nous hasarderons ici quelques légères observations. Sur les piédestaux des deux colonnes qui soutenaient autrefois le portique du plus grand des temples sont deux inscriptions fort dégradées, et que M. Wood a trouvé le moyen de lire en grande partie; elles exprimaient toutes deux la même chose, et commençaient l'une et l'autre par cette formule de consécration,

M. DIIS HELIVPOL

que l'auteur explique de cette manière : *Magnis diis Heliupolitanis*, Plusieurs voyageurs ont rap-

porté ces mots avec quelques différences, et La Roque, entre autres, les a fait précéder dans sa copie par deux lettres initiales, de façon qu'il lit : M. V. M. DIIS HELIVPOL. Son autorité ne nous arrêterait pas, si nous ne trouvions la même leçon dans la relation manuscrite des deux Français qui visitèrent, en 1705, les ruines de Balbec. Si ces lettres ont jamais existé, elles ont pu désigner les noms des divinités adorées dans ce temple, ou le nom du particulier pour qui l'on avait fait ces inscriptions. Quoiqu'il en soit, ces deux mots DIIS HELIVPOLITANIS suffisent, ainsi que l'a pensé Pococke, pour prouver que le grand temple de Balbec était consacré aux anciennes divinités du pays, c'est-à-dire, au Soleil et à la Lune.

L'autre temple était sans doute destiné au culte de Jupiter. Nous ne citerons pas l'aigle qu'on voit au soffite de la porte, parce qu'il pourrait désigner la puissance des Romains; mais les figures de Diane, de Ganymède, de Léda, représentées dans le plafond de la galerie qui environne l'édifice, peuvent être prises pour des attributs propres à caractériser cette divinité. Ajoutons qu'on célébrait dans la ville d'Héliopolis des jeux nommés, sur les médailles, capitolins, et qu'ils étaient institués en l'honneur de Jupiter Capitolin. Ce n'est pas que les Syriens eussent de ce dieu la même idée que les Romains : les premiers le confondaient avec le Soleil, qu'ils regardaient comme le premier des dieux; les seconds, du temps des Antonins, favorisaient d'autant plus cette opinion, qu'on était

alors fort attentif à concilier les divers systèmes de mythologie; car de cette conciliation naissaient des divinités panthées, dont les symboles désignaient tous les genres de pouvoir qu'elles exerçaient sur chaque peuple en particulier, et dont le culte s'exprimait en divers pays par différentes cérémonies, quoiqu'il fût le même partout quant au fond du dogme.

On voyait donc à Héliopolis deux temples superbes, l'un consacré au Soleil et à la Lune, l'autre construit en l'honneur de Jupiter, adoré sous des traits qui lui étaient communs avec le Soleil. Le premier servait aux habitants du pays, et le second aux Romains établis en Syrie: les anciens auteurs les ont confondus, parce que l'un et l'autre avaient, en quelque façon, le même objet. Mais en les distinguant, on répandra peut-être quelque clarté sur les textes de ces écrivains. Le culte du dieu d'Héliopolis était, suivant Macrobe, d'origine égyptienne; et voilà pourquoi on voit dans le plus grand temple, ainsi que dans ceux d'Égypte, de si vastes logements pour les prêtres; tandis que le second, semblable à la plupart des temples des Grecs et des Romains, n'avait point de bâtiments dans son enceinte. Macrobe dit encore que la statue du dieu d'Héliopolis représentait une figure qui, d'une main tenait un fouet, et de l'autre la foudre et des épis pour désigner à la fois Jupiter et le Soleil. Voilà une figure panthée, voilà un mélange de culte: en conséquence, nous placerons cette statue dans le temple le plus entier.

La *Chronique Paschale* citée par M. Wood, rapporte que le temple d'Héliopolis fut changé en une église chrétienne par l'empereur Théodose, et comme elle donne à ce temple l'épithète de τρίλιθος, qui, suivant M. Wood, fait allusion aux trois grandes pierres du soubassement du grand temple, il semble qu'il est d'abord question dans ce passage de cet immense édifice. Cependant nous soupçonnons une légère méprise dans l'auteur de la *Chronique*, et nous rapportons le fait qu'il nous a conservé au temple le plus entier. En effet, M. Wood observe que les deux rangs de colonnes qu'on y voyait autrefois au milieu de la nef, avaient été ajoutées après coup, et l'on a des exemples de semblables additions dans les temples que les chrétiens convertissaient à leur usage; enfin, suivant le témoignage d'un écrivain syrien, dont la *Chronique* se trouve traduite en partie dans le second volume de la *Bibliothèque Orientale* de M. Asemani, environ cent cinquante ans après la mort de Théodose, la foudre étant tombée sur le temple d'Héliopolis, le consuma, ainsi que la statue du Soleil; et, quelques années après, plusieurs tremblements de terre se firent sentir dans toute la Phénicie, où ils détruisirent plusieurs villes. Voilà, suivant nous, l'époque de la destruction du grand temple; voilà les accidents terribles qui seuls pouvaient renverser un édifice qu'on avait construit pour l'éternité.

Si ces réflexions ont quelque mérite, nous avouerons avec plaisir que nous en avons trouvé

le germe dans l'ouvrage de M. Wood; si elles ne sont pas goûtées, nous n'en serons que plus disposés à louer la sage retenue de cet auteur, dont les doutes sont toujours éclairés, et qui, dans la discussion des faits, ne cherche point à étaler le faste de l'érudition, n'épuise jamais l'art frivole et fastidieux des conjectures, et se contente de montrer une supériorité de connaissance et de raison; aussi nous n'hésitons pas à regarder le discours qu'il a placé à la tête des *Ruines de Palmyre*, et celui dont nous rendons compte aujourd'hui, comme deux modèles en matière de critique. Nous regrettons en même temps de ne pouvoir emprunter de ce dernier, et faire passer dans notre extrait une foule de réflexions qui serviraient à l'embellir, et qui caractérisent à la fois le savant et l'homme d'esprit. Nos regrets s'étendent principalement sur un morceau qui termine ce discours, et qui concerne l'ancienne idolâtrie. L'auteur est persuadé que les circonstances du climat et des lieux jetèrent beaucoup de variété dans les divers systèmes de mythologie; il le prouve par des détails agréables auxquels nous sommes contraints de nous refuser.

Avant que de passer aux planches qui sont à la fin de ce volume, nous observerons que notre auteur ne parle pas d'une inscription citée par d'autres voyageurs, et qui vraisemblablement ne subsistait plus quand il a vu ces ruines. Il en est fait mention dans une lettre manuscrite du sieur Granger, écrite le 28 janvier 1736, à M. le comte

de Maurepas. Après avoir parlé fort au long des monuments de Balbec qu'il venait de visiter, il s'exprime ainsi : « Lorsqu'on parcourt les dehors « de ce château, on remarque, dans la façade qui « est à l'ouest, une pierre d'environ quatre pieds « de long sur deux de large, sur laquelle est gra- « vée une longue inscription en des caractères qui « me sont inconnus, et que des prêtres maronites « disent être du chaldéen, etc. » Pococke, tome II, page 107, parle aussi d'une inscription en ancienne langue syriaque; mais il semble ne la pas placer dans le même endroit que Granger. Il serait à désirer que ces deux voyageurs nous eussent apporté une copie de ce monument, ou plutôt qu'il se fût offert aux regards de M. Wood. En le comparant avec les inscriptions de Palmyre, on en aurait peut-être tiré de nouvelles lumières pour la littérature orientale.

Les planches dont il nous reste à parler sont au nombre de quarante-six; les deux premières contiennent un plan et une vue de la ville de Balbec: les autres représentent les monuments qu'elle renferme. Leurs plans, leurs élévations, le développement de leurs ornements y sont retracés avec autant d'élégance que de précision.

Nous pouvons juger à présent de leur magnificence et des vains efforts qu'avaient faits différents voyageurs pour la mettre sous nos yeux. Cependant il en est un dont les travaux, quoique fort inférieurs à ceux de nos Anglais, méritent une attention particulière; c'est un Français que

nous croyons être M. de Monceaux (1), et qui se rendit à Balbec dans le siècle dernier. Il dessina le plan, les élévations et les coupes du temple le plus entier, il découvrit même les deux grandes cours qui précèdent le grand temple; mais, comme il n'avait point assez arrêté ses dessins, et qu'il ne les avait pas désignés tous par des dénominations particulières, le sieur Marot, architecte, qui se chargea de les publier en quinze planches, en dénatura quelques-uns en les rapportant à un temple de la Grèce, et les défigura tous par des additions et des corrections sans nombre: le père de Montfaucon inséra quelques-unes de ces gravures dans le second volume de son *Antiquité expliquée;* et, trop rempli des idées qu'il en avait reçues, il ne reconnut pas le temple de Balbec dans un dessin qu'il avait trouvé sans étiquette parmi les mémoires manuscrits de M. de Monceaux, et qu'il a fait représenter dans la trente-deuxième planche de ce volume.

De pareilles méprises ne sont plus à craindre. Les monuments de Balbec seront désormais connus dans tous les temps et dans tous les pays. L'ouvrage qui le contient fera une époque mémorable

---

(1) M. de Monceaux avait été envoyé dans le Levant, en 1667, pour y rechercher des médailles. Il en avait rapporté les dessins de plusieurs anciens monuments qu'il avait vus; il les communiqua à M. Perrault, qui en a fait usage dans son excellente traduction de *Vitruve,* et qui en parle dans une de ses notes, page 134, seconde édition.

dans l'histoire des arts, et sera distingué parmi ceux que notre siècle consacre à leur gloire et à celle des anciens; car nous devons nous rendre cette justice. Il me semble que, depuis environ vingt ans, un nouvel esprit agite de toutes parts les ruines de l'antiquité. Nous avons vu l'entreprise sur Palmyre, sur Balbec, et sur tant d'autres endroits fameux, s'exécuter avec le succès le plus éclatant; nous avons vu l'infatigable Richard Pococke parcourir l'Égypte, l'Asie, la Grèce, l'Italie, dessiner tous les monuments qui s'offraient à ses yeux, et les exposer à ceux de l'Europe. Nous avons vu M. Norden partir de Danemarck, pénétrer dans la Haute-Égypte, s'établir au milieu des débris de l'ancienne Thèbes, nous en offrir à son retour le spectacle intéressant, et rappeler dans ses dessins tout ce qui reste de la magnificence des Égyptiens. Nous avons vu un jeune architecte français (M. Le Roi) se transporter en Grèce, recueillir de toutes parts les principes du goût qui respire encore dans les ruines de ce pays, et ressusciter dans ses plans les anciens édifices d'Athènes; tandis que des Anglais, attirés par le même objet dans ces beaux climats, y faisaient une moisson abondante, dont ils vont bientôt enrichir le public. Dans les intervalles de ces différentes expéditions, la ville d'Herculanum a reparu, et des gravures fidèles nous ont déjà transmis une partie des trésors qu'elle renfermait dans son sein. Un architecte italien (M. Piranèse), entraîné par la fougue de son génie, a travaillé de nouveau sur les monuments

de l'ancienne Rome, a découvert ce qui avait échappé aux autres, a créé ce qu'il n'était pas possible de découvrir. Avec le même zèle, quoique avec moins de gloire, un religieux théatin a publié les antiquités de Sicile: celles de la ville de Pœstum, dans le royaume de Naples, vont recevoir, par les soins éclairés de M. le comte de Gazoles, la célébrité qu'elles méritent: on prépare à Venise le recueil des monuments de la ville de Pola en Istrie; et à Londres celui des monuments de Spalatro, dessinés par un architecte français (le sieur Clérisseau), que des Anglais avaient envoyé en Dalmatie. Le même artiste est sur son départ pour les îles de l'Archipel; il visitera peut-être les contrées du Péloponèse, où l'on n'a fait jusqu'ici aucune recherche; il verra peut-être cette Élide, autrefois couverte de temples, d'autels, de statues et d'inscriptions; cette Élide où les traités de paix entre les nations, gravés sur le marbre et sur l'airain, étaient déposés dans des asyles sacrés; cette Élide enfin, qui, suivant les apparences, conserve encore dans ses ruines une partie des annales de la Grèce. A ce tableau de dévouements inspirés de nos jours par l'amour des lettres et des arts, il manque un trait, et nous l'allons ajouter. Nous avons vu un Français, à peine sorti de l'enfance (M. Anquetil), former le dessein d'aller apprendre sur les lieux l'ancienne langue des Indiens et celle des anciens Perses; et, tourmenté bientôt par son projet, employer des voies extraordinaires pour l'exécuter, passer dans l'Inde, s'enfoncer tout seul dans des

régions désertes, parcourir des pays immenses, étudier les antiquités des nations qui les habitent, leur arracher des connaissances dont ils ignorent le prix, et s'initier dans leurs mystères sacrés, traduire leurs manuscrits, et, au milieu d'une foule d'obstacles, de travaux et de dangers, ne ressentir d'autres peines que de n'avoir pas encore rempli toute l'étendue d'une si surprenante vocation.

Nous avons cru devoir rassembler ces divers exemples sous un même point de vue, c'est un hommage que nous rendons à ceux qui nous les ont laissés, et nous en réservons un semblable à ceux qui auront le courage de les suivre (1). Puissent de pareilles entreprises se multiplier de jour en jour; puissions-nous voir enfin les monuments qui subsistent dans nos provinces méridionales, copiés avec la fidélité, gravés avec l'intelligence et le goût que nous admirons dans l'ouvrage dont nous venons de rendre compte.

(1) M. Robert Wood en a publié un troisième, sur le génie d'Homère et la Troade, dans lequel on trouve de la sagacité, des idées ingénieuses, des paradoxes et quelques erreurs. Il fit connaissance, à son passage en France, avec Barthélemy qui en tira différents renseignements relatifs à la Grèce et aux autres contrées de l'Orient, visitées par cet habile voyageur. M. Wood a laissé plusieurs manuscrits; entre autres, un recueil d'inscriptions, qu'à sa mort, arrivée en 1773, Barthélemy tenta vainement d'acquérir.

LES ANTIQUITÉS D'HERCULANUM.

PREMIER EXTRAIT[1].

Il y a environ onze ans que sa majesté le roi des Deux-Siciles, ayant résolu de passer quelque temps à Portici, apprit qu'autrefois, en fouillant dans ce lieu, on avait découvert quelques antiques. Il

(1) *Catologo degli antichi monumenti*, etc. Catalogue des monuments antiques de la ville d'Herculanum, publié, sous les ordres de sa majesté le roi des Deux-Siciles, par M. Bayardi, protonotaire apostolique, etc.; Naples, 1754; grand in-folio de 447 pages, sans la préface de 22 pages.

Le Pitture antichi d'Ercolano, etc. Les anciennes peintures et dessins d'Herculanum, gravés, avec quelques explications; Naples, 1757; grand in-folio de 279 pages, sans l'épître dédicatoire, la table et la préface. *Journal des Savants*, avril 1759, page 218.

ordonna de reprendre ce travail, dont le succès surpassa l'espérance qu'on en avait conçue: car, entre Portici et Resina, on retrouva un temple, un théâtre, des statues, des peintures, des inscriptions, des monnaies, des meubles de toute espèce; ce qui ne permit pas de douter que ce ne fût le lieu où avait subsisté autrefois l'ancienne ville d'Herculanum, à laquelle le voisinage du Vésuve fut fatal, et qui périt sous le règne de Titus. Enhardi par ces succès, on s'avisa de faire creuser dans un autre endroit, où l'on croit qu'était située l'ancienne ville de Pompeïa, et ce second travail ne fut pas infructueux. Tous les monuments trouvés dans ces différentes fouilles sont conservés dans le palais royal de Portici, où ils forment un des plus curieux cabinets de l'Europe, enrichi même de jour en jour par de nouvelles découvertes. Chargé de satisfaire à l'empressement du public, en lui donnant une connaissance détaillée d'un trésor si précieux, M. Bayardi publia, en 1754, un catalogue qui comprend tous les monuments déterrés jusqu'alors; là il nous apprend qu'on remarque dans ce nombre plus de six cents morceaux de peintures, qu'on a eu soin de couper et de détacher des murs qui en étaient décorés. Ils ne sont pas tous du même âge, ni du même pinceau, ni par conséquent du même goût; on en voit qui sont exécutés avec une seule couleur, d'autres avec deux, trois, quatre, et enfin avec plusieurs couleurs mêlées. Ils représentent des sujets tirés de l'histoire et de la fable, des bac-

chanales, des divinités, des sacrifices, des édifices publics et particuliers, des animaux de toute espèce, des paysages, des bosquets, des vues, des perspectives, des batailles, des mers, des fleuves, des ports, des métiers, des vêtements, des ustensiles de toutes sortes, des armes, des chars de guerre, des festons, des ornements, et, en général, tout ce qu'on peut imaginer avoir été connu des anciens. Ils nous montrent, au jugement de M. Bayardi, l'architecture des temps divers, en font connaître les principes, le progrès, et prouvent que les anciens étaient mieux instruits des règles de l'optique, qu'on ne le croit ordinairement.

M. Bayardi s'extasie à la vue de tant de vases d'argent, d'airain, de pierre, de terre et de verre, de toute espèce et de toute grandeur, d'un usage tant sacré que profane : encensoirs, navettes, préféricules, simpules, haches, couteaux, patères, marmites, trompettes, clochettes, aspersoirs, crotales, trépieds, etc. On en voit qui sont tout unis, d'autres chargés de bas-reliefs. Urnes, pots, cantines, coupes, tasses, plats, assiettes, conges, demi-conges, amphores, demi-setiers, flacons, carafes, bassins, chaudières, seaux, cuillers à pot, mortiers, grilles, broches, en un mot tous les ustensiles usités parmi nous; de sorte qu'il paraît à M. Bayardi, que dans l'essentiel il y a peu de différence entre notre cuisine et celle des anciens. Quelle différence, ajoute-t-il, entre les cuillers d'alors et celles dont nous nous sommes servis

avant les rafinements du goût? Ne dirait-on pas que les plats ont été travaillés à Paris ou à Londres?

Un grand nombre de statues attire d'un autre côté l'admiration de l'auteur. Il voit une Pallas avec son égide, des sénateurs, des consuls, des prêtres, des ministres sacrés, des rois, des princes, des philosophes, des pasteurs, des nymphes, des faunes, des satyres, des pénates, des bacchantes, de jeunes enfants, et des groupes de tout genre. Il y découvre les habillements des anciens Grecs et Romains, et la forme de la toge, sans parler des couvre-chefs, chapeaux, chaperons, mitres, tiares, voiles, réseaux, tuniques, sayons, manteaux, bas, chaussures, cothurnes, socques, sandales, mouchoirs, ceintures, colliers, bracelets, agrafes, etc. Ici combien de bustes de métal et de marbre, combien d'Isis, de Jupiter, de Neptune et de Mercure? Combien de candélabres d'un bon travail, combien de lampes de toute forme, et de différente grandeur? Là il voit des chaînes, des ceps et d'autres instruments destinés à la torture des esclaves, qui servirent ensuite à celle des chrétiens: plus loin des instruments de chirurgie pareils à ceux de nos jours, sans compter plusieurs autres dont on ignore l'usage; ou bien des instruments d'agriculture, bêches, hoyaux et marteaux de toute espèce. On a trouvé dans les entrailles de la terre jusqu'aux productions de sa surface, orge, froment, dattes, pistaches, amandes, noix, fèves, figues à demi brûlées, mais qu'on conserve dans le cabinet du roi, aussi-bien que des pilules, des trochisques

et des cérats. On y a trouvé même un pain bien conservé, quoique presque réduit en charbon, et un pâté tout brûlé, qu'on eut le regret de voir tomber en poussière presque aussitôt qu'il vit le jour.

Après tant d'objets qui ne peuvent qu'étonner les curieux, M. Bayardi offre à leurs regards d'autres morceaux, non moins propres à piquer la curiosité : des colonnes, des tables de marbre, des termes représentant des dieux, des satyres et mille autres figures; des amulettes, des masques, sceaux, cachets, serrures, clefs, gonds, clous de métal, de petites agrafes semblables aux nôtres, des anneaux d'or, d'argent et d'autre matière, des dés, des poids, des balances, des épingles à tête d'or, d'argent ou d'ivoire; un pied qui sert, dit-on, de preuve à celui de Lucas Péto; et des Priapes d'une grandeur démesurée, dont les uns sont ailés et chargés de clochettes, ce qui nous fait présumer qu'ils ont quelque ressemblance avec ceux qu'on voit à Nîmes.

Nous croyons devoir placer ici une observation que font à cet égard les savants chargés par sa majesté du soin de publier et d'expliquer les monuments de son cabinet. Si, pour remplir leur tâche, ils sont quelquefois obligés de présenter des objets dont la pudeur pourrait être alarmée, ils allèguent pour leur excuse les mêmes raisons dont se servit autrefois La Chausse dans une occasion pareille. Ce fameux antiquaire réclama l'exemple de Théodose et de Théophile, évêque

d'Alexandrie, qui, loin de détruire les statues et les autres monuments des payens, voulurent conserver les plus obscènes, et les exposer aux yeux du public, pour faire sentir le ridicule et les infamies du paganisme, et, par ce moyen, inspirer pour lui toute l'horreur qu'il méritait. Nos savants ajoutent, avec La Chausse, que des hommes graves et pieux, au nombre desquels on voit beaucoup d'ecclésiastiques d'une vie exemplaire, n'ont pas hésité de donner au public, et de commenter plusieurs monuments antiques de ce genre, à l'exemple des saints pères qui ont parlé fort clairement des ordures du paganisme. Le savant Léonardo Agostini ne fit pas difficulté de dédier au pape Alexandre VII son ouvrage sur les pierres antiques; et combien ce recueil n'offre-t-il pas de morceaux pareils à ceux qui occasionent cette remarque? Revenons au catalogue de M. Bayardi.

Après avoir parlé de quelques mosaïques qui formaient les pavés des édifices sacrés et profanes, de plusieurs morceaux de cristal de roche, et des vases de cette matière, qui, comme ceux de métal, servaient de miroir aux anciens, il passe aux inscriptions et aux médailles de consuls et d'empereurs jusqu'à Tite, ce qui fixe l'époque de la ruine d'Herculanum, dont on a non-seulement découvert le théâtre, mais encore des édifices dans l'étendue de plus d'un mille, des rues et des carrefours. On n'aperçoit aucun monument postérieur à l'an 80 de l'ère vulgaire, qui répond au deuxième de Tite. Mais on en voit deux surtout

qui serviront à marquer les fastes de quelques consuls, et à fixer quelques points de chronologie. Enfin, on a découvert plus de deux cents papiers qu'on est occupé maintenant à développer et à mettre en ordre, *de' quali al presente si procura lo scioglimento*. Sur cet objet, comme sur beaucoup d'autres, l'auteur promet de plus amples éclaircissements dans un ouvrage préliminaire sous le titre de *Prodome*. Il en paraît déjà cinq volumes *in-folio*, et l'ouvrage n'est pas fini. Outre une table générale chronologique depuis Inachus jusqu'à l'extinction des Héraclides, on y verra l'histoire d'Hercule, de Thésée, de Minos, de Cécrops, de Danaüs et d'Europe. L'origine, la situation, les progrès et la ruine d'Herculanum n'y seront point oubliés, non plus que l'histoire de sa découverte. On promet encore une carte géographique du golfe de Naples et des environs; c'est sans doute la même qui paraît à la tête du premier volume des antiquités d'Herculanum. Voici maintenant l'ordre que M. Bayardi a suivi dans son catalogue: les peintures y occupent sept cent trente-huit articles; les statues, bustes de métal et de marbre, têtes, bas-reliefs, hermès et masques y sont distribués en trois cent cinquante; les vases, patères, marmites et morceaux qui en faisaient partie, soit en métal, soit en terre, sont au nombre de neuf cent quinze; trépieds, vingt-quatre; lampes, cent soixante-trois; candélabres, quarante: enfin, sept cent trente-deux articles comprenant différents monuments, comme outils, instruments, poids, etc.

Tel était, en 1754, l'état du cabinet du roi de Naples à Portici; mais comme depuis ce temps-là de nouvelles richesses ont été découvertes, et que d'autres le seront encore à l'avenir, M. Bayardi avertit qu'on augmentera le catalogue d'une seconde partie, d'une troisième, et d'un plus grand nombre, selon que la nécessité pourra l'exiger. Il avertit encore, à l'égard de l'explication dont les figures seront accompagnées, qu'on suivra, pour la brièveté, la méthode du père Montfaucon, et qu'on écartera soigneusement toute érudition qui ne sera pas jugée nécessaire. Il prévient surtout le public, que les copies des originaux ont été tirées avec la plus scrupuleuse exactitude par d'excellents dessinateurs, et gravées ensuite avec un soin pareil. On a porté le scrupule au point de marquer jusqu'aux fractures et aux taches des monuments; les planches offriront une image fidèle des originaux, et l'on ne verra rien dans les unes qui ne se trouve dans les autres (1). On verra

---

(1) *Non occorrerà, che alla vista delle incise Tavole alcun cervello svogliato faccia lo schizzinoso dubitando del vero. Sappia ogn'uno, che scrupulosamente furono gli originali da eggregi delineatori copiati, e che con altretanta esatezza vennero incisi i disegni. Sin le fratture si sono additate, nè in conto veruno sono state le mancanze ne' disegni supplite, onde quanto si osserverà, e si vedrà nelle Tavole rappresentato, tanto da chi vorrà chiarirsene si troverà negli originali espresso.*

dans la suite pourquoi nous insistons un peu sur ce point.

Nous ne voulons pas oublier une remarque critique de M. Bayardi contre l'abbé Banier, qui avait prétendu que Cybèle, outre les Galles et Archigalles, *avait d'autres prêtres qui n'étaient pas mutilés*. Il lui paraît que, quoique cet auteur soit un des plus savants mythologues du siècle, il décide souvent sans fonder ses assertions sur aucune autorité. M. Bayardi ne trouve dans l'antiquité d'autres prêtres de cette déesse, que les Galles, dont l'Archigalle était le chef. On y voit, il est vrai, des prêtresses de Cybèle; mais on ne peut tirer de là une conséquence favorable à l'opinion de l'abbé Banier.

A la vue de tant de monuments curieux qu'annonce le catalogue dont on vient de parler, le public ne pouvait que désirer avec plus d'ardeur de les voir au plutôt exactement gravés; et c'est pour répondre à cet empressement que sa majesté le roi des Deux-Siciles a daigné confier à une compagnie de savants le soin de les publier avec des explications. Ces académiciens, dans l'épître dédicatoire du premier volume exécuté avec une magnificence peu commune, reconnaissent qu'en offrant au roi ce recueil, ils ne lui présentent que ce qui lui appartient; puisqu'ayant formé lui-même le projet de cet ouvrage, il l'a fait exécuter avec un goût exquis, et une dépense vraiment royale. L'univers entier joindra sans doute sa reconnaissance à celle de cette savante compagnie, et par-

tagera tous les sentiments dont elle est pénétrée. Il ne pourra voir, qu'avec un plaisir mêlé de surprise, le précieux fruit du loisir de sa majesté, après avoir admiré sa prudence et sa valeur dans la défense de ses états; sa sagesse et sa piété dans la législation; sa fermeté héroïque dans les dangers et dans les calamités tant publiques que particulières; l'étendue de ses lumières et de ses soins pour faire revivre, en quelque sorte, et se former un peuple qui, par sa puissance, par ses arts, par son commerce et son éclat, tient un rang distingué parmi les nations de l'Europe (1).

Ce premier volume contient cent trente-six morceaux de peinture, y compris ceux qui tiennent lieu de vignettes et de culs-de-lampe. On a mis au premier rang les monochromes, c'est-à-dire ceux qui sont exécutés avec une seule couleur; après quoi viennent ceux qui représentent des sujets tirés de la fable ou différents exercices. On voit ensuite des perspectives, divers points de vue, des caprices de peintre, qui sont suivis de quelques sujets égyptiens. On y a entre-mêlé des morceaux d'architecture, des paysages, des oiseaux, des fruits, des arabesques, dont quelques-uns ont été découverts depuis la publication du catalogue. Les savants éditeurs pensent qu'on tirera de ces monuments plus de lumières sur l'art et le goût de la peinture ancienne, que de tout autre secours. On

(1) On traduit à la lettre les expressions de l'épître dédicatoire.

se convaincra par les morceaux qu'ils viennent de publier, comme par ceux qui paraîtront dans la suite, que les anciens connaissaient la dégradation des couleurs, la diminution des objets et l'affaiblissement des teintes, beaucoup mieux qu'on ne se l'est imaginé jusqu'ici. On n'ignorait pas qu'en général ils savaient peindre à fresque et en détrempe; Pline et Vitruve l'attestent clairement; on doutait seulement s'ils avaient eu l'art de peindre les murs à sec en détrempe. Mais les peintures conservées dans le cabinet du roi donnent sur ce point des lumières certaines, puisque c'est ainsi que la plupart sont exécutées. Nos savants en apportent deux raisons qui leur paraissent mettre la chose hors de toute contestation. 1° Les couleurs supérieures, endommagées, dissipées par l'humidité, laissent voir celles de dessous, sans que l'enduit soit altéré : or, cela est impossible dans la peinture à fresque qui, parfondue et incorporée avec l'enduit, ne peut se dissiper qu'avec lui. Ils jugent même que les anciens peignaient sur la surface des murs comme sur d'autres matières; car on voit que presque toutes ces peintures ont la première teinte d'une couleur ordinairement rouge, jaune ou verte, et sur cette couche sont peints d'autres objets en couleurs différentes. Par exemple, le fond sera vert, sur lequel il y aura une bande rouge chargée d'une feuille ou de quelque figure d'une autre couleur. Que si la couleur supérieure a disparu quelque part, la seconde s'y

montre, et la première au défaut de celle-ci. 2° On voit que dans ces ouvrages on a employé indifféremment toute sorte de couleurs, sans en excepter celles qui ne peuvent résister à la chaux fraîche.

Ils ajoutent, à l'égard de ces couleurs, que non-seulement on les y voit toutes avec les demi-teintes et les dégradations pratiquées de nos jours, mais qu'il y en a telles, qu'aujourd'hui on ne saurait faire, comme un certain rouge foncé et éclatant, de même qu'une sorte de violet qu'on voit dans ces morceaux de peinture.

A l'égard des remarques qui servent à l'explication des figures, nos savants déclarent que l'objet qu'ils se sont proposé, en les faisant, les a forcés de dire bien des choses qui ne sont pas neuves, et qu'on peut trouver partout. Nous écrivons, disent-ils, pour ceux qui, en examinant les planches, n'ont pas le pouvoir ou la volonté de consulter d'autres livres; mais ils ne laissent pas de citer leurs garants, afin qu'on puisse y avoir recours, si on ne veut pas les en croire sur leur parole. Ils avertissent de plus qu'on ne doit point être étonné de les voir accumuler quelquefois un grand nombre de conjectures différentes sans rien décider. Comme les notes qu'ils publient sont le résultat de leurs conférences, ils ont cru devoir y insérer les idées et les réflexions diverses qui ont fait l'objet de leur discussion. Par ce moyen, ils laissent à chacun une entière liberté de penser, et, en indiquant quelques routes, ils pré-

parent à en découvrir d'autres. Telle est l'idée générale que nous donnerons aujourd'hui de cet ouvrage, nous réservant à le faire bientôt mieux connaître par un détail plus particulier et plus circonstancié.

SECOND EXTRAIT[1].

La compagnie des savants, chargée de publier avec des explications les monuments de la ville d'Herculanum, a consacré à sa majesté catholique le roi d'Espagne, le second volume des peintures qu'elle a donné au public; comme elle avait dédié le premier au même prince, lorsqu'il était roi des Deux-Siciles. Rien de plus légitime et de plus juste, à tous égards, que les sentiments de reconnaissance et les regrets qu'elle a fait éclater dans sa nouvelle dédicace. Dans la préface qui suit, elle déclare que, pour soutenir la réputation du précieux cabinet de sa majesté, elle avait cru devoir, dans le premier volume, prévenir le public contre les entreprises de ceux qui ont écrit avec peu de réflexion sur les monuments d'Herculanum. Elle fait connaître, à la tête de celui-ci, l'adresse ou plutôt la supercherie de Joseph Guerra, vénitien, demeurant à Rome, que l'appât du gain engagea de publier dans cette

(1) *Le pitture antichi*, etc. Peintures anciennes et dessins d'Herculanum. Tome II, grand in-folio de 339 pages, sans l'épître, la préface et la table. *Journal des Savants*, septembre 1762, page 599.

ville des peintures antiques, dont il voulait faire croire qu'il avait les originaux trouvés dans les fouilles d'Herculanum. C'était donner lieu à des soupçons fâcheux; il fallait les éclaircir. On acheta donc à Rome trois de ces peintures qu'on débitait pour antiques, et une confrontation publique qui s'en fit à Naples avec celles du cabinet royal, fit évidemment reconnaître l'imposture. Le peintre fut obligé d'exposer dans Rome la copie du Chiron et de l'Achille, et la planche publiée lui servit de modèle et d'original. Nouvelle comparaison qui découvrit encore la nouveauté de ces monuments qu'on voulait donner pour antiques. Toutes ces copies sont maintenant exposées à la vue du public dans le cabinet de sa majesté, avec le nom de l'auteur, et une légende qui transmettra sa fourberie à la postérité. Il faut être sur ses gardes et plein de méfiance, concluent nos savants, contre ceux qui annoncent des peintures tirées des fouilles d'Herculanum : *In tanto è ognuno nell'obligo di diffidare, quando si senta vantar pitture che sieno uscite dalle scavazioni d'Ercolano.*

Il serait à souhaiter qu'ils eussent pareillement daigné apprendre au public quelle peut être la cause des différences considérables que nous avions remarquées (1) entre un dessin monochrome qu'ils ont publié dans le premier volume, et l'exposition qu'en avait donnée M. Bayardi dans son catalogue.

---

(1) Journal de mai 1759.

L'entreprise qu'ils ont formée de commencer par les peintures, retarde la publication de plusieurs autres rares monuments conservés dans le cabinet de Portici. Pour donner quelque chose à la curiosité des étrangers, ils ont imaginé de leur communiquer de temps en temps quelque rare morceau, en attendant qu'on leur présente une liste complète du tout. Ils leur offrent ici un médaillon en or, d'Auguste, du poids d'une once et un quart; on voit, d'un côté, la tête de ce prince couronnée de laurier, et autour ces mots : CÆSAR AVGVSTVS DIVI *Filius* PATER PATRIÆ. Sur le revers paraît la figure de Diane ou de Cérès, avec ces mots : IMPerator XV, et à l'exergue SICILia. C'est de là qu'ils concluent que le médaillon a été frappé vers la fin de 758 ou au commencement de 759, vers le temps du second retour de Tibère à Rome, après avoir pénétré dans l'Allemagne jusqu'à l'Elbe. Les historiens attestent qu'alors Auguste, pour encourager Tibère à l'expédition d'Illyrie, de Dalmatie et de Pannonie, lui fit prendre et prit lui-même le titre d'*Imperator*. On voit dans Mezzabarba que le titre *imper.* XV se trouve joint à la puissance *tribunit.* XXVIII, XXIX, XXX et XXXI; que celui de *imper.* XVI se trouve uni pour la première fois avec *potest. trib.* XXXIII, c'est-à-dire, que l'*imper.* XV dura jusqu'au 7 juin 763, le tribunat d'Auguste ayant commencé le 7 juin 731. De là on peut conclure que le tribunat XXVIII d'Auguste ayant commencé au même jour 758, le titre d'*imper.* XV tomba sur la fin de cette année

ou vers le commencement de la suivante (1). Ce qui s'accorde assez bien avec le récit de Vell. Paterculus, qui place le second retour de Tibère sur la fin de l'année qui suivit son adoption, ou de l'an 758.

Ce second volume des peintures d'Herculanum contient soixante planches, sans parler de celles qui servent de vignettes et de culs-de-lampe; de sorte que le nombre total des différents morceaux se monte à cent quatre-vingts. Les explications qui les accompagnent sont curieuses, et dans le goût de celles du premier volume, dont nous avons parlé. Les neuf premières planches représentent Apollon, avec une cithare ou lyre à onze cordes, et huit Muses. La première de ces Muses, assise sur un siège, dont le dossier est formé en demi-cercle, tient dans sa main gauche un volume à

(1) La puissance tribunitienne commence à paraître sur les médailles d'Auguste, et se trouve assez communément sur celles de ses successeurs, jusqu'à Trajan-Dèce. Elle y est exprimée quelquefois comme un simple titre de puissance; et d'autres fois, se trouvant jointe à des nombres, elle exprime les années du règne. On ne cite qu'une médaille de Trajan-Dèce avec l'année de la puissance tribunitienne. Après ce prince, les années du règne sont bien rarement marquées de cette façon, excepté sur celles de Posthume et de Gallien, où elles se trouvent quelquefois. Enfin, après Dioclétien, et son collègue Maximien, dont les médailles conservent quelques traits de cet usage, on le croit voir s'abolir entièrement; mais il reparaît sur deux médailles de Théodose le jeune, rapportées par Mezzabarba. (*Note tirée des manuscrits de Barthélemy.*)

demi ouvert, où on lit son nom *Clio*, et celui de l'*Histoire*, à laquelle elle préside. La seconde tient un masque comique de la main gauche, et un bâton recourbé de la droite. Sur un de ses vêtements on voit une pièce rouge, en forme de carré oblong, qui paraît appliquée sur l'étoffe, ce qui rappelle l'idée du Clavus. Une inscription, placée au bas de la figure, annonce son nom *Thalie*, et la *Comédie*, à laquelle elle préside. La troisième, tenant à la main gauche un masque tragique, s'appuie de la droite sur une massue : c'est *Melpomène*, qui préside à la *Tragédie*, ainsi que le déclare l'inscription. L'inscription de la quatrième annonce que c'est *Terpsichore*, comme présidant à la *lyre*, et la figure la représente avec cet instrument à sept cordes. Pindare, en effet, attribue à Terpsichore la poésie lyrique, quoique Horace ne la nomme jamais, tandis qu'à cet égard il fait mention de Melpomène, d'Euterpe, de Polymnie, de Calliope et de Thalie. Mais il faut entendre ici les danses sacrées, qui, comme les hymnes, étaient accompagnées de la lyre. C'est la remarque de nos savants.

La cinquième muse est représentée avec un instrument qui a quelque ressemblance avec la harpe, qu'elle touche d'une main avec l'archet, tandis qu'elle le pince avec les doigts de l'autre. Nos savants ont recherché ici quel était le nom de cet instrument qui a neuf cordes. Les uns ont prétendu que c'était le *psalterium*, d'autres ont

attaqué cette opinion : et les raisons apportées de part et d'autre sont assez fortes pour laisser ce point indécis. L'inscription porte ερατω ψαλτρια. C'est donc la muse *Erato*, dont Ovide dit qu'elle doit son nom à l'amour, *Tu nomen Amoris habes*, quoique d'autres donnent à son nom une origine différente. Mais que signifie le second mot (ψαλτρια)?

Quelques-uns ont pensé que c'était un terme *abstrait*, qui manque dans nos lexiques, et qui désigne l'art de toucher un instrument à cordes. D'autres ont jugé qu'il signifiait ici, comme à l'ordinaire, celle qui joue d'un instrument de cette espèce : que d'ailleurs l'expression est conforme au génie de la langue grecque, et même de la latine, *agere Chæream*, comme nous disons *faire Œdipe*, *Agamemnon*, pour faire le rôle de ces princes. Mais le mot grec ψαλτρια désigne quelquefois celle qui touche un instrument, d'autres fois celle qui chante, enfin celle qui danse, et souvent aussi celle qui fait ces trois actions à la fois, réunissant la voix et la danse au son de l'instrument. Voilà donc *Érato* confondue avec *Terpsichore* : point du tout, suivant l'opinion de quelques académiciens d'Herculanum. L'usage sacré et religieux de la lyre est du domaine de Terpsichore ; Érato préside à l'usage profane du *psalterium* dans les festins, dans les chansons à boire, et dans les chansons amoureuses. Aussi les chansons obscènes, ou remplies de traits piquans, portaient-elles le nom de *psalteria*, comme on le voit dans un pas-

sage de Varron par Nonnus (1). Cette idée n'a pas été généralement adoptée, et quelques-uns de nos savants ont soupçonné que la diversité des instruments faisait la différence principale des deux muses.

Mais une singularité remarquable de cette inscription et des autres, c'est que dans celle-ci le *psi* grec a la forme d'une croix, ainsi que dans plusieurs manuscrits du huitième et du neuvième siècles, et que dans toutes l'*epsilon* et l'*oméga* sont en caractères minuscules, tels que ceux de l'écriture courante (ε, ω). Voilà un argument décisif contre ceux qui renvoient à des temps bien postérieurs l'usage de cette espèce de caractères : d'où il semble qu'on peut conclure que les anciens avaient deux sortes de lettres, les majuscules pour les monuments publics et pour les ouvrages écrits avec soin, et les minuscules pour l'usage ordinaire. Aussi trouve-t-on des traces de celles-ci dans des médailles du troisième siècle, et même avant celui d'Auguste.

A ce propos, les savants académiciens rapportent une inscription plus singulière encore. Elle fut trouvée dans la fouille de Resina, le 6 mars 1743, sur un mur qui formait l'angle d'une rue, laquelle menait au théâtre. C'est un vers d'Euripide (2) écrit en caractères noirs et rouges avec les *esprits*

(1) Voyez Scalig. sur Varron, *de Ling. lat.*

(2) Voyez les fragments de l'*Antiope*, v. 77.

et les *accents* qui sont en usage aujourd'hui. Sans doute l'inscription, et la pierre qui la porte, se conservent dans le cabinet de Portici ; sans doute aussi les doctes académiciens qui jugent incontestable l'antiquité de ce monument, l'ont examiné avec l'attention la plus sérieuse, avec l'œil le plus critique, pour éviter toute surprise, et pour ne point donner dans ces piéges qu'on a tendus plus d'une fois aux antiquaires. Que diront donc à présent ceux qui soutiennent que les esprits et les accents grecs ne datent que du septième siècle? Peut-être ne changeront-ils pas de sentiment ; mais qu'auront-ils à opposer au témoignage de nos savants, et à celui du monument même, s'il existe encore? *Iscrizione, la di cui antichità è incontrastabile.*

La sixième muse n'a point d'instrument, ni aucun autre attribut qui la distingue : elle porte seulement l'index de la main droite à sa bouche, pour indiquer le silence ; et l'inscription annonce que c'est *Polymnie,* qui préside aux *Fables.* Plutarque témoigne que Numa avait recommandé aux Romains d'avoir une vénération particulière pour une muse nommée *Tacita,* ou *Silencieuse.* On sait d'ailleurs que Polymnie présidait à l'art des pantomimes, ou à la *Chironomie,* qui consistait à tout exprimer avec les gestes. Ausone :

Signat cuncta manu, loquitur Polyhymnia gestu.

La danse pantomime était très-estimée des anciens : une ancienne épigramme parle d'un homme célèbre

en ce genre, chez qui, par un art merveilleux, toutes les parties du corps étaient autant de langues :

Tot linguæ quot membra viro : mirabilis est ars
Quæ facit articulos, voce silente, loqui.

Les anciens, dit Cassiodore (1), donnèrent le nom de *muette* à cette partie de la musique, qui, sans le secours des sons articulés, exprimait avec le geste seul des choses que la langue et l'écriture auraient à peine pu rendre. *Hanc partem musicæ disciplinæ mutam nominavere majores : scilicet quæ ore clauso, manibus loquitur, et quibusdam gesticulationibus facit intelligi, quod vix, narrante linguâ, aut scripturæ textu possit agnosci.* Il ajoute que Polymnie est la muse à laquelle l'invention de cet art est attribuée. Mais pourquoi l'inscription donne-t-elle les fables à cette muse ? C'est que l'*ancienne histoire* et les *métamorphoses fabuleuses* étaient le sujet principal sur lequel s'exerçaient les pantomimes, comme nous l'apprend Lucien (*de Salt.*). Saint-Cyprien dit (2) que l'art du pantomime consiste à exprimer par ses gestes et par sa danse les obscénités de l'ancienne mythologie : *cui ars sit verba manibus expedire, ut desaltentur fabulosæ antiquitatis libidines.* D'ailleurs le mot grec, comme le latin *fabula*, signifie généralement tout récit, vrai ou faux.

(1) Var. 1, ep. 20.
(2) Épist. 103.

La septième muse n'a point d'inscription : assise sur un siége à dossier formé en demi-cercle, elle tient de la main gauche un globe, et de la droite une baguette avec laquelle elle indique les objets tracés sur le globe; ce qui la fait prendre pour Uranie, la muse de l'*Astronomie*. Cependant, comme le globe ne paraît point étoilé, la peinture ayant ici un peu souffert, quelques-uns l'ont pris pour un globe terrestre, la plupart des anciens ayant reconnu que la figure de la terre était sphérique.

L'inscription de la huitième muse indique *Calliope*, comme présidant à la *Poésie*. Sa tête paraît couronnée de lierre, et elle tient un volume dans ses mains. C'est la poésie héroïque qu'il fait ici entendre; car on sait que les poètes épiques avaient coutume d'invoquer Calliope, qu'on regardait comme la nourrice d'Homère.

Carmina Calliope libris heroica mandat.

AUSONE, I, 20.

Euterpe est une des muses qui n'est point représentée dans ce volume des peintures d'Herculanum; mais on sait que les anciens ont beaucoup varié sur le nombre des muses, puisque quelques-uns n'en ont reconnu que deux, tandis que d'autres en ont admis trois, quatre, cinq, six, sept, et la plupart neuf.

Il est si difficile de déterminer les sujets des deux planches suivantes, qu'on ne doit pas être surpris si à leur égard nos savants ne présentent que des doutes et des conjectures. Ils sont moins

ambarrassés sur la douzième, qui serait, à leur avis, une des meilleures du cabinet royal, si la délicatesse du pinceau répondait à la force de l'expression, et aux grâces de la composition; ce qui leur fait penser que c'est une copie d'un excellent original. Elle représente l'éducation de Bacchus. Silène assis tient et soulève Bacchus tourné vers trois nymphes, qu'on prend pour ses trois nourrices, dont l'une lui présente une grappe de raisin, tandis que les deux autres, debout derrière un arbre, ont les yeux fixés sur le petit dieu. Nous avons observé que, dans son catalogue, M. Bayardi ne prend pas ces deux dernières figures pour deux nymphes; il en est une qui a paru à ses yeux être un homme: l'ignorance du peintre est apparemment la cause de ces variétés. Aux pieds de Silène est couché un âne ayant au cou une couronne de fleurs, et sur le dos un bât ou une selle assez semblable aux nôtres: nos savants ont même cru apercevoir qu'il était ferré. Mercure, avec ses attributs ordinaires, assis sur un tonneau, tient et pince de la main gauche une lyre, et a dans sa droite le plectrum dont il ne fait point usage. Un satyre paraît à ses pieds, prêt à lui ôter ses talonnières, et plus bas une panthère lèche un tympanum, garni de grelots, qui ressemble à notre tambour de basque. On imagine bien que le nombre et les noms des nourrices de Bacchus, Silène et son âne, le bât et les autres objets de la peinture, ont engagé les académiciens d'Herculanum dans de savantes discussions.

La treizième planche représente la lutte de Pan et de l'Amour aîlé. Silène, tenant de la main gauche une palme, porte la droite sur les cornes du petit satyre. Bacchus assis, et tenant de la main gauche un long thyrse, regarde les combattants. Plus haut paraît une femme assise, que les uns prennent pour une nourrice de Bacchus, d'autres pour Ariane, ou pour Semèlé, ou pour Vénus, ou pour Cérès. M. Bayardi, dans son catalogue, prend l'enfant aîlé pour Bacchus, et avertit que dans cette peinture la tête de l'homme au long thyrse avait disparu, *la di cui testa è perduta.* Nos savants ne nous apprennent point comment elle a été retrouvée. Ils se contentent de dire qu'elle est couronnée de pampres et de raisins.

Ariane abandonnée dans l'île de Naxos par Thésée, dont on voit le navire, gagnant le large, déjà loin du rivage, est le sujet traité dans les deux planches suivantes. Dans la seizième, la même Ariane est représentée endormie ; un satyre la découvre en partie, tandis que Bacchus, conduit par l'Amour, et s'appuyant d'une main sur l'épaule de Silène, paraît épris de ses charmes. Ce dieu est suivi dans le lointain d'une troupe d'hommes et de bacchantes, où l'on remarque la double flûte, et la corbeille mystique.

La dix-septième planche, dont les académiciens d'Herculanum font grand cas (1), représente Apol-

(1) Ils renvoient ici au n°. 233 du catalogue, c'est le 243 ; il y a quelques autres fautes pareilles, comme pages 121, 130, 182.

lon appuyé sur une espèce de pilastre, en face d'une femme assise, qui, tenant une branche de laurier, a la tête basse, comme par un sentiment de honte ou de tristesse. La figure néanmoins d'Apollon est telle qu'on peut la prendre pour celle de Pâris, ou de Diane, ou de Minerve, ou même de Vénus; et souvent on a cru voir dans les anciens monuments ce dieu sous une forme féminine. Quant à la femme assise, qui a une petite chaîne d'or à son cou, on ne sait quel nom lui donner. On a pensé à Hélène, à Iphigénie, à Cassandre, etc., sans pouvoir se décider.

La célèbre dispute d'Apollon et de Marsyas, ce téméraire silène, ou satyre (car on varie sur ce point), qui osa défier avec sa flûte le dieu de la lyre, est le sujet de la planche dix-neuf. Apollon, assis et couronné, tient de la main gauche une lyre à quatre cordes, et le plectrum de la droite. Près de lui une muse, tenant une guirlande de fleurs, semble vouloir en couronner l'instrument victorieux. Aux pieds d'Apollon paraît à genoux Olympe, qui intercède pour son malheureux maître. Marsyas, dépouillé et les mains liées derrière le dos, est attaché à un tronc d'arbre; et un homme, un couteau à la main, paraît attendre les ordres qu'on va lui donner d'écorcher vif l'infortuné silène, près duquel on voit la double flûte étendue par terre. A ce propos les savants d'Herculanum rapportent l'opinion de ceux qui attribuent à Marsyas l'origine de l'art d'enfler deux flûtes à la fois, quoique d'autres en fassent honneur à Jagnis, son père. On

voit au bout inférieur de chaque flûte une espèce de cheville, qui servait sans doute, dans ces temps grossiers, à varier les tons, les flûtes n'ayant alors point de trous sur les côtés.

Le même instrument paraît aussi dans les deux planches suivantes, dont la première représente un chœur de bacchantes, et l'autre une pompe de Bacchus : M. Bayardi avait aussi cru l'apercevoir dans la main gauche d'une figure de la planche trente-un; mais ce sont deux fleurs, suivant l'exposé des académiciens d'Herculanum.

Les planches vingt-deux et vingt-trois ont rapport à quelques cérémonies des mystères de Bacchus, mais il est difficile d'en déterminer l'objet : aussi ne nous donne-t-on à cet égard que des conjectures: on peut en dire autant de la vingt-quatrième, qu'on croit regarder le plus fameux, comme le plus caché, des mystères de Bacchus, de ce Bacchus sur-tout qui portait le nom de *Bassareus* ou *Sabazius*. On n'est pas plus éclairé sur les deux planches suivantes; ce qui n'empêche pas les académiciens d'Herculanum de dédommager leurs lecteurs par des notes pleines d'érudition. Il est encore question de Bacchus dans la planche vingt-sept; mais c'est presque tout ce qu'on en peut dire. Le principal morceau de la suivante offre la plupart des symboles et des choses propres aux cérémonies du culte de Bacchus, une panthère, un serpent, des cymbales, une branche de laurier, la corbeille, ou le van mystique, le tympanum, le thyrse et diverses sortes de vases.

On regarde comme ministres de Bacchus, deux femmes que présente la planche vingt-neuvième. L'une porte d'une main le tympanum, et de l'autre une petite corbeille pleine de verdure. On rappelle à ce sujet les fêtes appelées Thalysies, dans lesquelles on offrait à Cérès et à Bacchus les prémices des champs, présent qui s'offrait aussi à d'autres divinités. La seconde femme porte une patère d'une main, et de l'autre un rameau ou une tige qui a la figure d'une massue formée de feuilles et de fleurs; ce qui l'a fait prendre par quelques-uns pour une férule.

La planche trente offre deux morceaux, ou deux figures, l'une d'une femme, l'autre d'un homme. Ce que la première tient de la main droite a été pris par quelques-uns pour un thyrse ou un bâton, au haut duquel on portait de la flamme pour éclairer les fêtes nocturnes de Bacchus, tandis que d'autres l'ont regardé comme une trompette. Sur l'épaule gauche, elle porte, suivant M. Bayardi, une colonne; mais on remarque ici que c'est un instrument creux qu'on croit pouvoir être aussi une trompette. Rien de plus varié que la forme de cet instrument dans les monuments anciens. Le pavillon de cette trompette est surmonté d'un aigle; autre circonstance qui a fait naître différents avis, dont le meilleur pourrait être celui qui ne trouve en cela qu'un caprice de peintre. L'homme a la poitrine découverte, de la barbe au menton : il est couronné de lierre, assis et revêtu du pallium; ce qui a fait croire à quelques-uns que c'était un

poëte grec, peut-être Homère; d'autres ont mieux aimé le prendre pour un philosophe, et les avis différents ont été attaqués et soutenus avec un égal avantage. Quoique les savants d'Herculanum aient prodigué dans leurs remarques une vaste et curieuse érudition, bien des gens les en auraient dispensés, vu l'incertitude qui en résulte, et auraient désiré plus d'étoffe avec moins de broderie. Mais il faut se ressouvenir qu'ils écrivent même pour l'utilité de ces lecteurs qui n'ont ni le pouvoir ni la volonté de consulter les ouvrages qu'on cite, et qu'en indiquant les routes qu'ils ont imaginées pour se conduire dans cette ténébreuse carrière, ils ont voulu mettre les autres à portée d'en découvrir peut-être de plus sûres.

TROISIÈME EXTRAIT[1].

Les mœurs, les usages, même les plus indifférents en apparence, qui ont régné ou règnent encore dans l'univers, seront toujours pour l'homme un objet capable de piquer sa curiosité et de lui fournir des instructions utiles, soit en lui présentant des vérités et des vertus, soit en lui montrant des erreurs et des vices. Quand on envisage sous ce point de vue le travail des académiciens d'Herculanum, on ne peut que leur savoir gré d'avoir étendu leurs recherches jusqu'aux plus petites pratiques de l'antiquité, et aux détails les plus minces. Peut-être jugera-t-on qu'ils ont quelquefois regardé trop sérieusement et réalisé des objets qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des peintres; peut-être, en effet, ces artistes riraient-ils s'ils pouvaient être témoins du sérieux qu'on leur prête. On a plus d'une fois reproché à nos peintres de n'être pas souvent fort exacts dans la représentation de nos vêtements et de nos parures, ni même dans celle des productions naturelles:

(1) *Le pitture antiche d'Ercolano*, etc. Les peintures et dessins d'Herculanum, deuxième volume, *Journal des Savants*, mars 1763, page 128.

croira-t-on que les anciens n'aient jamais mérité ce reproche? On a remarqué dans le premier volume, et on peut remarquer encore, surtout dans les planches quarante-six et quarante-sept de celui-ci, que, pour les dessins d'architecture, les peintres d'Herculanum se sont écartés sans scrupule des règles de l'art: on y voit des colonnes d'une hauteur prodigieuse, eu égard à la petitesse extrême de leur diamètre. Dans les paysages, et ce volume en présente plusieurs, dans les vues, les perspectives différentes, dont ils ont cherché à les enrichir, combien d'objets qui n'existèrent vraisemblablement jamais, et qui ne sont qu'un jeu de leur imagination!

Quand on les voit cependant représenter, à différentes reprises, le même objet, avec des différences très-légères, il y a lieu de croire qu'ils ont voulu rendre la nature telle qu'elle était à leurs yeux; quoiqu'alors même ils nous laissent souvent dans l'incertitude.

On voit dans la planche trente-quatre la figure d'un hermaphrodite tenant de la main gauche une feuille, dont la forme approche de celle du lierre; mais qui en diffère beaucoup par sa grandeur, si les proportions sont observées. Plusieurs des savants d'Herculanum l'ont donc prise pour une feuille de lierre, et ont remarqué qu'on la voit dans la main d'un bon nombre d'hermaphrodites représentés sur des monuments destinés aux bains d'hommes et de femmes. Ils ont cru qu'elle pouvait servir en pareil cas, comme d'une espèce d'é-

ventail, et même indiquer la mollesse. Le Scholiaste d'Aristophane (1) témoigne que les amants avaient coutume de porter à la main des feuilles où étaient écrits les noms de leurs maîtresses; le titre de *porte-lierre* fut même employé pour désigner un efféminé. La couleur de la feuille qui tire sur le rougeâtre pourrait faire quelque difficulté; mais on observe que Pline (2) parle d'une espèce de lierre qui a cette couleur. On voit aussi la même feuille de couleur jaunâtre dans la main d'une figure de la planche vingt-six, où elle paraît encore, par sa grandeur, différente du lierre; aussi quelques-uns l'ont-ils prise pour une feuille de la plante aquatique appelée *nymphea*: Pline en parle, et les propriétés qu'il lui attribue auraient-elles quelque rapport à celles des hermaphrodites (3)? Sur d'autres monuments, les antiquaires ont regardé cette feuille, ou du moins un instrument qui lui ressemble, comme un aspersoir pour l'eau lustrale.

Les planches trente-neuf et quarante présentent deux figures aîlées. La première, ayant un collier et des brasselets de perles, tient de la main gauche un bassin sur lequel porte un vase qu'elle soutient de la droite, et dont le couvercle se termine en sphinx. C'est une Hébé, selon les uns, et ils

---

(1) Acharn., v. 144.

(2) *Cissos erythranos*, lib. XXIV, chap. 10.

(3) *Ideoque eos, qui biberint eam duodecim diebus, coitu geniturâque privari*, lib. XXV, chap. 7.

ont pour eux le premier coup-d'œil; c'est une Victoire, suivant les autres, et on en voit une pareille sur un vase étrusque. Le vase qu'elle porte est, à leur avis, une allusion aux libations sacrées et aux sacrifices offerts en actions de grâces après la victoire. Le sang répandu pour l'obtenir exigeait particulièrement qu'avant aucune fonction sacrée, on se lavât les mains; et cette pratique était observée par les anciens plus scrupuleusement en pareil cas qu'en toute autre. Pour la seconde figure, on ne doute pas que ce ne soit une Victoire : elle tient un bouclier d'une main, et de l'autre une couronne de chêne enrichie d'or; c'est-à-dire, où l'or est employé comme couleur. Cette couronne portait chez les Romains le nom de *civique*, et s'accordait à ceux qui avaient sauvé un citoyen des mains d'un ennemi, en donnant la mort à celui-ci. Sous les empereurs, cette couronne fut souvent déférée par le sénat à des princes, *ob cives servatos*.

Les deux dernières planches de ce volume sont très-curieuses par la représentation qu'elles donnent de deux cérémonies religieuses pratiquées chez les Égyptiens. Dans la première on voit un autel quadrangulaire, d'où la flamme s'élève, et sur le piédestal duquel paraissent deux ibis. L'autel est entouré d'onze personnes, d'âge, de sexe, et d'habillements différents. Du côté droit, une femme est à genoux, tenant le sistre d'une main, et de l'autre un plat qui semble chargé de fruits. Elle a la tête ceinte d'une couronne qui paraît

faite d'une branche de palmier, dont les feuilles s'élèvent en forme de rayons, telle que celle qui est décrite par Apulée (1), lorsqu'il parle de son initiation aux mystères isiaques. Derrière elle est une jeune fille, tenant d'une main un vase, et portant sur sa tête un panier. A côté d'elle sont deux femmes, dont l'une, nue jusqu'à la ceinture, a la tête rasée, et tient un rameau de la main gauche, et de la droite un sistre; l'autre semble avoir les cheveux épars, et on ne peut distinguer quelle est son action. Du côté gauche de l'autel paraît à genoux un vieillard chauve et à demi nu, tenant les mains étendues comme pour faire sa prière. Derrière lui on remarque quelques figures: celle d'une femme qui tient une espèce de fleur d'une main, et de l'autre un instrument, un peu différent de la forme du sistre; celle d'un homme qui sonne de la trompe ou qui joue de la flûte; et, sans parler de quelques autres, celle d'un homme tenant d'une main une espèce de crotale, formée d'un cercle chargé de grelots et traversé par une tige diamétralement. Il tient dans sa main gauche une chaîne formée de quatre chaînons, tous inégaux et plus petits les uns que les autres. Cinq degrés, deux colonnes et un épistyle forment l'entrée du temple, en face duquel l'autel est placé. Là, sur un plan élevé, paraissent six autres per-

---

(1) *Caput decorè coronâ cinxerat, palmæ candidæ foliis in modum radiorum prosistentibus* Metam., cap. 11.

sonnes. Deux femmes jouent du sistre, qu'une autre accompagne du tympanum ou tambour de basque. La quatrième femme lève l'index de la main droite comme pour recommander le silence; tandis qu'à côté d'elle, une jeune fille paraît gesticuler des mains ou jouer de quelque instrument qu'on ne distingue pas, ou peut-être chante-t-elle. La sixième figure est celle d'un homme, à barbe touffue, couronné de feuillages, et revêtu d'un habillement étroit qui lui laisse les bras, les pieds, les jambes et les cuisses nues: ses mouvements paraissent exprimer l'action de la danse. M. Bayardi prétend, dans son catalogue, que cet homme en habit de soldat, a le casque en tête; particularité sur laquelle on garde ici le silence.

La planche suivante représente d'abord un autel assez semblable au précédent, auprès duquel sont deux ibis. Un ministre d'Isis, avec un éventail qui ne ressemble pas mal aux nôtres, allume le feu qui est sur l'autel. Deux autres ministres sont à ses côtés; l'un, revêtu d'une longue robe blanche à courtes manches, tient de la main droite une longue baguette, et de la gauche quelque chose qui, se terminant en pointe, a la figure d'une épée à longue poignée, ou d'un sceptre. Un pareil instrument paraît dans la main droite élevée de l'autre ministre, qui tient un sistre de la gauche. De chaque côté de l'autel est une bande de personnes d'âge et de sexe différents. A la tête d'une de ces troupes est un homme assis qui joue d'une longue flûte : à la tête de l'autre on voit un ministre

isiaque debout, avec le sistre dans une main, de même que dans celle d'une autre figure placée à ses côtés, laquelle semble être une femme. La plupart de ces figures paraissent faire différents gestes avec leurs mains. Onze marches conduisent à la porte du temple gardée par deux sphinx, dont la tête est surmontée de la fleur du lotus. Ce plan n'est occupé que par trois figures. D'un côté, une femme, les cheveux épars, et vêtue d'une longue robe, tient de la droite un sistre, et porte de la gauche un petit seau avec son couvercle. En face d'elle, un ministre isiaque tient aussi un sistre de la main droite. Enfin, au milieu d'eux paraît un ministre avec une robe qui descend jusqu'aux talons, et par-dessus une espèce d'écharpe à franges; et, les deux mains enveloppées dans cette écharpe, il présente une cruche (*hydria*) à la vénération des assistants.

Il est à remarquer que ces figures ont les pieds nus, et tel était l'usage lorsqu'on entrait dans les temples pour y faire sa prière. Le vêtement des ministres est une longue robe blanche. Les prêtres d'Isis étaient ainsi habillés en lin, d'où leur était venu le nom de *linigeri*. On voit dans Hérodote que tous les trois jours ils se rasaient tout le poil du corps, pour paraître avec plus de propreté devant le dieu qu'ils servaient.

Quelqu'un de la société de nos savants a proposé, sur la première de ces planches, une conjecture ingénieuse, en disant qu'elle pouvait représenter un vœu fait par le collège isiaque d'Herculanum,

à l'occasion d'une maladie du grand Pompée, vers l'an de Rome 705, où les Napolitains, et toutes les villes d'Italie, firent des prières publiques pour sa guérison. Cette idée rend raison du mélange de personnes grecques et romaines avec les prêtres égyptiens. On sait, sur le témoignage d'Apulée, que, dès le temps de Sylla, il s'était établi à Rome un collège isiaque. Pour la Grèce, on peut supposer que ce culte s'y était introduit du temps d'Alexandre le Grand.

La baguette que tient une des figures a rappelé le souvenir d'un passage d'Artapan (1), qui témoigne que les Égyptiens, ayant vu les miracles qu'opéra Moïse avec sa baguette, en firent aussi une qui se conservait dans le temple d'Isis. Si l'on jette les yeux sur la description que fait Apulée d'une pompe isiaque, on y trouvera l'explication de plusieurs traits de ces deux peintures : les longues robes de lin d'une blancheur éclatante, tant pour les hommes que pour les femmes, surtout pour les prêtres; les cheveux rasés; les sistres d'or, d'argent et d'airain; la cruche que le prêtre portait dans son sein, comme le symbole de la suprême divinité, *gerèbat felici suo gremio;* le voile qui servait à le couvrir, comme on le voit dans une pompe isiaque rapportée par le père Montfaucon. On cite ici fort à propos un passage de Vitruve qui ne donne pas moins de lumières

---

(1) Dans Eusèbe, *Præp. ev.*, lib. IX, cap. 4.

sur l'objet de la peinture (1). Tibulle (2) nous apprend que deux fois le jour on faisait sa prière à Isis: le matin, c'est-à-dire, à la première heure du jour, comme le remarque Scaliger; et le soir ou à la huitième heure. Le service de la première heure s'appelait l'ouverture du temple, la salutation, le sacrifice du matin: Arnobe et Apulée en parlent plusieurs fois; et Porphyre, dans la description qu'il en fait, n'oublie pas l'usage qu'on faisait des flûtes, du feu et de l'eau. Martial, cité aussi par Scaliger, parle du service de la huitième heure, où, après la prière, on fermait le temple. On peut voir de quelle manière Apulée décrit le retour d'une pompe isiaque, qui se termine par les vœux qu'un ministre, à la porte du temple, fait pour le prince et pour tous les ordres de l'état; après quoi il congédie les assistants, en prononçant ces mots grecs: λαοῖς ἄφεσις, *populis missio.*

Sur la vignette de la planche neuf, on voit un volume ou un rouleau à demi ouvert, où l'on remarque plusieurs lignes qui paraissent en caractères latins. On y distingue même ces trois mots: *quisquis, maxima, cura.* Et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le *q*, l'*r*, l'*u*, et l'*s* y sont

---

(1) *Quam hydriam tegunt, quæ ad templum ædemque castâ religione refertur, tunc in terrâ procumbentes, manibus ad cœlum sublatis, inventionibus gratias agunt divinæ benignitatis*, lib. VIII, *Præf.*

(2) Lib. I, *Éleg.* 3.

en caratères minuscules. Nos savants se réservent à disserter sur cette particularité, lorsqu'ils publieront, avec leurs explications, les papiers trouvés à Herculanum.



LES TABLES D'HÉRACLÉE.

PREMIER EXTRAIT[1].

L'AUTEUR de cet ouvrage, imprimé depuis quelques années, mais peu connu parmi nous, avait déjà donné des preuves de sa vaste érudition dans plusieurs écrits sortis de sa plume, sur les antiquités de la Toscane, sur un calendrier en marbre de l'église de Naples, et sur les saints évêques de la même église.

Plusieurs villes anciennes, dans différentes parties du monde, ont porté le nom d'Héraclée; celle dont il s'agit était une ville célèbre de la Grande-

(1) *Alexii Symmachi Mazochi Neapolit.*, etc. *Commentarium in regii herculanensis musæi æneas tabulas Heracleenses*, etc. Commentaires sur des inscriptions de la ville d'Héraclée, gravées sur des planches de cuivre, conservées dans le cabinet du roi de Naples, première partie : par M. Mazochi, chanoine de l'église cathédrale de Naples, etc. In-folio de 252 pages. *Journal des Savants*, 1758, page 701.

doute, c'est que dans l'endroit où les lettres du fragment anglais sont tronqués et imparfaites, le reste de leurs jambages se voit dans la table de Naples; de sorte qu'il y a très-peu de caractères que la fracture du métal ait entièrement détruit. Ces deux morceaux réunis forment un tout, dont le fragment anglais fait le quart, et par conséquent celui de Naples, les trois quarts. Le chevalier de Guevare ne se vit pas plutôt possesseur de ces monuments précieux, qu'il résolut d'en faire présent au roi de Naples; mais il voulut auparavant faire travailler à un commentaire qui leur servît d'explication, ouvrage dont M. Mazochi se chargea, et en donner au public la copie la plus exacte qu'il serait possible. Voici la manière dont il s'y prit. Il fit couvrir la table d'un papier fin, choisi exprès, mouillé légèrement, et la laissa quelques jours en cet état sous une presse préparée à dessein. On prit toutes les précautions nécessaires pour l'exactitude de l'opération qui fut répétée trois fois, parce qu'à chaque reprise on ne tirait l'empreinte que du tiers de la table. On évita par ce moyen des fautes pareilles à celles qui se trouvent dans ce que Maittaire, le marquis Maffei et Muratori ont publié du fragment anglais; car le papier étant ensuite appliqué sur des planches de cuivre, il était aisé de suivre avec le burin tous les traits que l'original y avait laissés. On avertit donc en conséquence les critiques de ne pas se donner la torture, pour imaginer des leçons contraires au texte des planches qu'on publie, parce qu'on est

assuré qu'il n'y a pas la moindre différence entre l'original et la copie (1).

Ce n'est ici que la première partie de l'ouvrage entrepris par M. le chanoine Mazochi, encore ne roule-t-elle principalement que sur l'inscription grecque de la première table. Le commentaire est précédé de trois dissertations dont la première contient de savantes recherches sur l'étendue et la dénomination de la Grande-Grèce; la seconde traite en particulier d'Héraclée et de quelques villes voisines; et la troisième contient des remarques, tant sur le dialecte des deux inscriptions grecques que sur la forme des caractères, avec des conjectures sur l'âge de ces monuments. Nous nous bornerons aujourd'hui à cette dissertation, parce qu'elle a un rapport plus immédiat à l'inscription commentée dans ce volume; les deux précédentes fourniront assez de matière pour un second extrait. Commençons par faire connaître le sujet de l'inscription.

Il y avait dans le voisinage d'Héraclée un terrain consacré à Bacchus, dont plusieurs portions, par le laps de temps, avaient passé entre les mains de quelques particuliers. On résolut dans une assemblée du peuple de remettre les choses sur l'ancien pied, et pour cet effet on choisit des arpenteurs

---

(1) *Nam quovis deposito pignore decertamus, nusquam aliter, quàm quomodo in impressis prœlo tabulis exhibetur, in ære scriptum, idque non modo litterâ, sed ne apice minus* (page 7).

qui furent chargés de mesurer exactement toute l'étendue du domaine sacré. On connut aisément par ce moyen ce qui avait été envahi, et on rendit au dieu tout ce que des mains profanes lui avaient enlevé. Le terrain fut ensuite divisé en quatre parties, dont les dimensions furent prises, et les limites fixées avec tout le soin possible. Après quoi les quatre parcelles furent affermées à vie, séparément, à quatre particuliers qui sont nommés, moyennant une redevance annuelle déterminée, et à la charge de donner des cautions dont les noms sont aussi exprimés. Cette espèce de bail emphythéotique, outre des clauses générales et communes à tous les fermiers, en contient d'autres particulières à chacun, et relatives à la nature du terrain qui lui était affermé. On y trouve jusqu'au nombre des pieds d'olivier et de vigne que chaque usufruitier s'engageait de planter, les devis et les dimensions des bâtiments, d'une grange, par exemple, et d'une étable à bœufs, que chacun dans son lot était obligé de construire; sans parler de plusieurs autres clauses qui tendent à l'entretien et à l'amélioration des champs sacrés. Telle est la matière de l'inscription; passons à la forme.

Le caractère a des singularités dont on chercherait inutilement des exemples dans la paléographie du père Montfaucon, et dans d'autres livres de ce genre. Ce n'est pas qu'on y remarque les traits principaux qui distinguent les lettres grecques majuscules; mais on y voit des particularités accidentelles, des variétés pareilles à celles qu'on

observe dans les mêmes caractères d'une langue, tracés dans des temps différents. M. Mazochi a donné dans un alphabet toutes celles que présentent sur chaque lettre les deux tables d'Héraclée; il y trouve deux caractères nouveaux qui l'engagent dans de profondes recherches. Le premier *F*, qu'il convient avoir remarqué sur des médailles et sur un vase antique, exprime une aspiration forte, et répond à l'esprit rude des Grecs modernes. S'il faut l'en croire, tant que subsista dans la Grèce l'ancien alphabet apporté par les Pélages, la lettre *h* y servit, comme chez les Romains, pour marquer l'aspiration. Lorsqu'ensuite Simonide, qui vivait quelque temps avant Pindare et Sophocle, augmenta l'alphabet de deux voyelles longues (l'*oméga* et l'*èta*), l'*h* ne servit plus dans la Grèce propre qu'à désigner l'*é* long; et on négligea de marquer les esprits. Mais les Grecs d'Italie employèrent l'*h* entier pour l'*é* long, et la moitié gauche de cette même lettre pour désigner une aspiration forte. Long-temps après, les Grecs s'avisèrent de couper cet *H* en deux parties, et de faire servir la gauche à l'aspiration forte, comme la droite à l'aspiration faible. Telle fut la première forme des esprits qui sont aujourd'hui en usage dans la langue grecque.

L'autre caractère ꓕ ressemble au *beth* renversé des Hébreux, et quoique l'auteur lui attribue cette origine, il lui donne le nom de *Vau* ou *Bau*, avec le son de notre *V* consonne, et le place dans l'ancien alphabet grec au sixième rang, qui est celui

que la lettre du même nom a dans l'alphabet hébreu ou phénicien. Il convient cependant que quelquefois il porte dans ces tables le son de l'*S*, comme dans le mot ἕξ dont les Latins ont fait *sex*.

Il nous semble bien difficile de fixer généralement le son attaché à ce caractère. Il paraît seulement certain qu'il n'est autre chose que l'ancien *digamma* des Eoliens *F*. Nous avons même observé, que, dans l'inscription grecque dont il s'agit, ce caractère indique ordinairement un son qui tient le milieu entre l'aspiration de l'esprit rude et celle de l'esprit doux. Or, ce son n'était peut-être pas toujours absolument le même; c'est ainsi que les Latins ont rendu l'esprit rude des Grecs, tantôt par un *S*, comme dans *sal*, *septem*, *super*, de ἅλς, ἑπτὰ ὑπὲρ; tantôt par l'*V* consonne, comme dans *vespera*, *veneti*, de ἑσπέρα, ἑνετοί; et quelquefois les Grecs eux-mêmes par un *F*, puisqu'on trouve sur des médailles FHPAKΛEΩΤΩΝ, pour Ἡρακλεωτῶν, et ailleurs Fελένη pour Ἑλένη, Fάμαξα pour ἅμαξα; ce qui fut aussi imité des Latins qui dirent pareillement *fordeum* pour *hordeum*, *fœdus* pour *hœdus*, *fircus* pour *hircus*. D'ailleurs on voit dans l'alphabet tiré des tables d'Héraclée, le caractère dont il s'agit, figuré aussi d'une manière ꟻ qui lui donne une ressemblance presque complète à l'ancien *digamma*. Nous ajouterons ici en passant, que la figure de ce *digamma*, sixième lettre de l'ancien alphabet grec, s'altéra peu à peu, et prit enfin la forme sous laquelle elle exprime aujourd'hui chez les Grecs le nombre 6. ϛ. Sylburg

(*Alphab. Græc.*, pag. 8.) avait trouvé d'anciens monuments où cette lettre était nommée *erisinen* et *episinon*; mais, s'il est permis de dire ce que nous en pensons, il est probable que ces mots ont été altérés par les copistes, et formés du grec *episimon* (ἐπίσημον) qui est le nom qu'on donne à cette figure, lorsqu'elle se prend pour une marque numérique. Du caractère, passons à la langue.

Il suffit de jeter les yeux sur cette table, pour reconnaître le dialecte dorique; plusieurs monuments déposent que ce dialecte était en usage à Héraclée, à Tarente, et même dans presque toute la grande Grèce. Mais on apprend d'un ancien grammairien, qu'il y avait deux sortes de dialecte dorique, l'un ancien, qui dans la suite fut insensiblement négligé; un autre plus nouveau, dont Sophron (1) et Epicharme (2) furent les inventeurs, et dont se servit Théocirte (3) environ deux cents ans après. Quoique M. Mazochi n'ose pas déterminer le genre de dialecte dorique, employé dans les tables d'Héraclée, tout néanmoins lui persuade que c'est le premier; parce qu'il croit y remarquer cette rudesse et cette grossièreté qu'on reprochait à l'ancien dorique. Il en donne pour exemple ces deux mots: ποιοντασσι, πρασσοντασσι pour ποιοῦσι, πράσσουσι. Il reste à savoir dans quel temps ces tables furent gravées : pour y parvenir, M. Mazochi observe quel-

(1) Vers la soixante-quinzième olympiade.

(2) Vers la quatre-vingt-quatrième olympiade.

(3) Vers la cent-trentième olympiade.

ques époques relatives à l'état d'Héraclée en divers temps. Elle fut bâtie, l'an 313 de Rome, par les Tarentins, sous la domination desquels elle fut jusque vers l'an 427, qu'Alexandre Molossus la leur enleva, comme le rapporte Tite-Live, *l. VIII, c.* 24. Dès ce moment, elle jouit de tous les privilèges de l'autonomie; elle fit ensuite alliance avec Rome, sous le consulat de C. Fabricius, vers l'an 475, comme le témoigne Cicéron: (*pro Corn. Balbo. c.* 22). Mais ce traité ne donna pas au corps entier des citoyens d'Héraclée le droit de bourgeoisie à Rome, ni celui d'y parvenir aux magistratures civiles. Après la guerre sociale, vers l'an 663, la loi Julia déféra le droit de bourgeoisie romaine aux villes d'Italie, alliées de la république, et c'est alors qu'Héraclée, renonçant à son autonomie, adopta les lois de Rome. Or, M. Mazochi pense qu'on ne peut pas faire remonter l'époque des tables au temps où Héraclée était sous la domination des Tarentins; car, outre qu'il n'y est jamais fait mention de ces peuples, cette ville y est, au contraire, représentée comme une cité libre, et gouvernée par ses propres lois. Ce ne peut donc être qu'après l'an 437, temps auquel Molossus lui assura ces avantages: ainsi M. Mazochi croit pouvoir fixer la date de ces monuments vers l'an 430 de Rome, un peu plus de trois cents ans avant Jésus-Christ. Il ne doute pas néanmoins que le second soit un peu moins ancien, parce que la forme des caractères en est un peu moins grossière, le dialecte moins dur, et l'orthographe moins éloignée de l'usage mo-

derne. Mais comme l'on voit quelquefois dans tous les deux les mêmes personnes nommées, l'intervalle de l'un à l'autre ne peut pas être considérable. Quoiqu'il en soit, ils nous apprennent que les habitants d'Héraclée, comme ceux de Lacédémone, avaient des *éphores :* aussi Strabon témoigne que les Tarentins, dont Héraclée fut une colonie, étaient issus des Lacédémoniens. Ces magistrats avaient le droit de convoquer la nation, de présider à ses assemblées, et leurs noms servait à la date des années, comme celui des consuls chez les Romains. On sait qu'à Sparte il y avait cinq *éphores :* mais on ignore si leur nombre était le même à Héraclée ; on voit uniquement qu'un seul était *éponyme.* Il avait sous lui deux autres magistrats nommés *polianomes,* et leur fonction paraît avoir été la même que celle des préfets à Rome ; car Dion (*lib.* 44) donne le nom de *polianomes* aux préfets que Jules César, au rapport de Suétone (*in Julio, c.* 76), établit au lieu des préteurs, pour gérer les affaires civiles pendant son absence. Il y a lieu de présumer que l'autorité de ces deux magistrats était plus grande à Héraclée, que celle des *astynomes* dans la ville d'Athènes, où ils étaient au nombre de vingt.

On trouve aussi dans ces tables les noms de deux mois connus chez les Macédoniens, *appelée* et *panemus :* le savant auteur croit le premier originaire de Sparte, parce que le mot (ἀπελλαι) dont il dérive, et qui signifie *comices, assemblée,* était particulier aux Lacons. Il est vrai qu'il remonte encore plus haut, puisqu'il veut le faire descendre

de l'hébreu (*phillel*), mais c'est une étymologie qui nous paraît plus ingénieuse que solide. Quant au mois *panemus*, il n'en dit rien pour en faire honneur aux Lacédémoniens, il se contente de confirmer l'idée de Suidas, qui le fait répondre au mois de juillet.

Le *schœne*, mesure de longueur, fort en usage parmi les anciens, se trouve plusieurs fois dans ces tables; mais, s'il est certain qu'il ne valait pas trente-deux ni quarante stades comme en quelques endroits, selon Pline, encore moins soixante, comme en Égypte, rien ne peut nous donner une connaissance exacte de sa longueur chez les peuples de la Grande-Grèce: il faut se contenter de savoir qu'il se divisait en pas, et le pas en pieds. Ces monuments ne nous fournissent pas plus de lumières sur la capacité du *conge*, du *médimne* et de la *chénice*, mesures creuses, dont ils font mention; on remarque seulement que le conge, qui ailleurs ne servait ordinairement qu'à mesurer les liqueurs, était aussi à Héraclée une mesure de choses sèches.

Tout ce qu'on y trouve sur la monnaie de cette ville fournit à la fois peu de ressources, pour en faire l'estimation, et une ample matière de disserter au docte commentateur. Nous n'avons garde de mettre ici sur son compte une méprise, qui ne peut être qu'une faute d'impression; et quoiqu'on nous dise que la mine attique était de six cents dragmes, *mina attica drachmas sexcentas continebat* (page 219), nous voyons assez qu'il était trop instruit pour ignorer que la mine attique ne comprenait pas plus de cent dragmes. Au reste, cette

tache légère est bien rachetée par une correction très-heureuse d'un passage de Pollux qui avait fort embarrassé les savants. Aristote, selon cet auteur (*l. XI, segm.* 87), témoigne que l'ancien talent sicilien avait vingt-quatre *nummus*, le nouveau douze, et le *nummus* une obole et demie. M. Mazochi observe qu'il faut lire vingt-quatre mines; ce qu'il prouve par l'autorité d'un ancien, cité par Suidas, par celle d'un scholiaste de Saint-Grégoire de Nazianze, qui paraît avoir copié Pollux: il ajoute que, puisque le *nummus* des Tarentins valait trois demi-oboles, il devait avoir à peu près la même valeur que le sesterce; ce qui peut être assez juste, pourvu qu'on ne veuille pas en inférer une égalité parfaite entre la dragme attique et le denier romain.

Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail sur les particularités contenues dans la table d'Héraclée; il suffit de dire, en général, qu'outre plusieurs noms de lieux, dont on cherche peut-être inutilement la signification, elle présente beaucoup de mots grecs qui ne sont point du tout, ou seulement en partie, dans les recueils des lexicographes; nous osons dire qu'elle est très-utile pour connaître l'origine et les progrès de la langue grecque, et qu'on y trouve les principes de plusieurs règles grammaticales, dont les grammairiens ont souvent peine à rendre raison. Il nous serait, par exemple, bien aisé de montrer que ce ποιοντασσι ou ποιοντεσσι, qui choque si fort l'oreille de M. Mazochi même, est très-régulier et conforme à l'inflexion

primordiale, tandis qu'au contraire, cet autre ποιοῦσι qui a prévalu, s'écarte de la régularité primitive. Nous souhaiterions qu'un esprit philosophe et versé dans le mécanisme des langues, voulût examiner sous ce point de vue les tables d'Héraclée, il y trouverait sans doute les matériaux d'un nouveau plan de grammaire plus profond et plus lumineux que ceux que nous avons. A l'égard du commentaire de M. Mazochi, nous avons déjà donné assez à connaître le cas que nous en faisons. Qu'importe, en effet, qu'il s'abandonne de temps en temps à des conjectures assez faibles, qu'il se répète quelquefois, et que, par des digressions un peu fréquentes, il dépayse les lecteurs et interrompe leur attention, s'il les dédommage des courses et des fatigues qu'il leur fait essuyer? C'est encore un léger inconvénient de le voir quelquefois changer d'opinion, se réfuter lui-même, et détruire dans un endroit ce qu'il avait avancé dans un autre; le lecteur laborieux le suit, non sans peine, mais du moins il s'instruit avec lui: d'ailleurs c'est une suite de la nécessité où il s'est trouvé de travailler, pour nous servir de ses termes, au jour la journée, et de fournir à l'impression à mesure qu'elle avançait (1).

(1) *De interpretatione verò universi neapolitani æris nihildum equidem præstare lectori queo; quippe quam non modò perfectam, sed ne affectam quidem ullâ ex parte habeam. Sic enim sum eorum ritu qui in diem vivunt, ut quidquid chartis illinitur, id statim typographis cogor formis componendum tradere* (page 167).

SECOND EXTRAIT[1].

Nous avons averti dans un premier extrait que M. Mazochi, à la tête de son docte commentaire sur les tables d'Héraclée, avait placé trois dissertations, dont la première traite de la Grande-Grèce; la seconde contient des recherches sur la ville d'Héraclée et sur quelques villes voisines; la dernière comprend des discussions sur l'âge, sur le caractère et sur le dialecte des inscriptions grecques gravées sur ces tables de cuivre. Nous avons déjà rendu compte de celle-ci, il ne nous reste plus qu'à parler des deux premières. Dans le précis que nous allons en donner, le savant auteur ne trouvera pas mauvais que nous nous écartions un peu de l'ordre qu'il a suivi : nous tâcherons de rendre exactement ses idées et ses sentiments sans nous astreindre à la marche qu'il s'est prescrite.

L'étendue de la Grande-Grèce est un point sur lequel les anciens et les modernes sont également partagés. Quelques-uns lui donnent presque les mêmes bornes qu'à l'Italie entière; d'autres la resserrent un peu davantage, mais ils renferment dans

(1) *Journal des Savants*, décembre 1758, page 861.

son enceinte la plus grande partie du royaume de Naples. Messieurs de l'académie des Sciences, qui ont adopté cette opinion (1), pensent en conséquence que l'étendue de la Grande-Grèce était à peu près égale à celle de l'ancienne Grèce proprement dite; c'est-à-dire, du Péloponèse, de l'Achaïe et de la Thessalie. L'auteur se déclare pour le sentiment de Pline (2), qui la fait commencer à Locres, et, la bornant par les trois golfes, de Locres, de Scylax et de Tarente, lui donne quatre-vingt-six mille pas d'étendue selon Varron, et soixante-quinze mille selon d'autres. M. Mazochi, après avoir montré que Ptolémée s'accorde à cet égard avec Pline, remarque que le mont Apennin, en approchant du golfe de Tarente, se partage en deux bras, dont la gauche s'étend au promontoire *Japygius*, et l'autre au promontoire *Zéphyrius*. L'étendue comprise entre ces bras de l'Apennin et les trois golfes dont on a parlé, formait ce qu'on appelait proprement la Grande-Grèce. Ce n'est pas qu'il n'y eût des villes grecques répandues tant sur les côtes de la mer Adriatique, que sur celles de la Toscane, mais elles n'étaient pas comprises sous le nom de la Grande-Grèce. Nous entrerons à leur égard dans quelque détail, après que nous aurons

(1) Mémoires de l'année 1714.

(2) *A Locris Italiæ frons incipit, Magna Græcia appellata, in tres sinus recedens Ausonii maris; quoniam Ausonii tenuere primi: patet octaginta sex M. pass. ut auctor est Varro. Plerique LXXV M. fecere*. Plin. lib. III, cap. 10,

expliqué le sentiment de l'auteur sur l'origine de cette dénomination.

Elle subsistait du temps de Pythagore, qui vivait vers l'an 200 de Rome : Polybe, Cicéron, Valère-Maxime et autres auteurs dont on produit les témoignages, ne permettent pas d'en douter : et l'on voit par le récit de Tite-Live (l. XXXI, c. 7), qu'elle subsistait encore l'an 553; mais vers l'an 600, du temps de Polybe, elle n'était plus en usage. Aussi les écrivains qui ont vécu après Auguste ne manquent pas de rapporter cette dénomination à des temps qui les avaient précédés. Elle n'occupe donc que l'intervalle qu'il y a entre les ans 200 et 600 de Rome, et elle ne prit fin que parce que les villes grecques adoptèrent insensiblement la langue et les lois des villes barbares qui étaient voisines. Cette observation ne conduit-elle pas naturellement à donner à Pythagore l'origine de cette dénomination : c'est aussi ce qu'assurent positivement Iamblique et Porphyre, en disant que cette partie de l'Italie, qui fût appelée la Grande-Grèce, dut ce nom à Pythagore, qui la rendit célèbre par les écoles de philosophie qu'il y établit. M. Mazochi ne doute pas que plusieurs Romains ne vinssent prendre des leçons de ce philosophe ou de ses disciples, et que les trois députés de Rome, qui furent chargés de recueillir les lois des Grecs, n'aient visité les villes grecques d'Italie, avant de passer à Athènes. Denys d'Halicarnasse (l. X) rapporte, en effet, que, dans le sénat, l'avis de Romilius fut d'envoyer des députés, soit dans

les villes grecques d'Italie, soit dans celle d'Athènes, pour faire un corps de lois qui conviendrait le mieux au gouvernement romain. Ces villes furent florissantes jusqu'au règne de Denys le Tyran, qui fut leur ennemi déclaré; elles se relevèrent ensuite, et se soutinrent, au rapport de Synesius (*ad Pœonium*), jusqu'à la neuvième génération après Pythagore.

Le témoignage de cet écrivain fournit matière à de nouvelles discussions. Que de sentiments différents sur la durée d'une génération! Les uns la font de sept ans, d'autres de vingt-cinq, quelques-uns de vingt-sept; il y a, selon Censorin, deux calculs à cet égard, qui sont plus communément reçus, et qui, réunissant trois générations en une, lui donnent ou quatre-vingt-dix ou cent ans d'étendue. M. Mazochi adopte ce dernier parti, et, conduit par ces recherches à donner cent ans à chaque âge, il fait tomber la ruine des républiques grecques vers l'an 540 de Rome. La langueur des écoles philosophiques introduisit le luxe, les vices et la division: la perte de la liberté en fut la suite. Mais comment concilier cette opinion avec le récit de Porphyre? Cet auteur, dans la vie de Pythagore, dit qu'un certain Cylon Crotoniate s'offrit au philosophe pour être son disciple; il fut refusé, et chercha le moyen de se venger. Il ameute ses amis, et les détermine à mettre le feu à la maison de l'athlète Milon, où les disciples du philosophe étaient assemblés. Heureusement il était absent; Archippe et Lysis furent les seuls

qui échappèrent; les autres furent alors dispersés, de manière que la secte et la philosophie se perdirent. M. Mazochi avoue qu'après cette aventure, ce fut, en effet, moins dans la Grande-Grèce que dans les autres villes grecques que se maintint la secte pythagorique. D'ailleurs, selon le témoignage de Iamblique, les pythagoriciens dispersés furent ensuite rappelés, et revinrent au nombre de soixante de l'Achaïe, où la plupart s'étaient retirés. Les écoles furent alors rétablies, et subsistèrent jusqu'au temps où les villes grecques perdirent leur liberté. Nigidius-Figulus, du temps de Cicéron, les fit revivre, et il y eut long-temps après des pythagoriciens en Italie. Justin, martyr, eut pour maître un philosophe de cette secte, et Clément d'Alexandrie en eut deux dans la Grande-Grèce.

Le savant auteur examine ensuite pourquoi la secte de Pythagore fut appelée *italique:* il observe qu'anciennement, et même du temps de ce philosophe jusqu'à celui d'Aristote et d'Alexandre-le-Grand, on n'entendait par l'Italie que cette étendue de pays qui porta ensuite le nom de Grande-Grèce. Voilà pourquoi Iamblique dit qu'après l'entreprise de Cylon, le reste des pythagoriciens sortit de l'Italie, à la réserve d'Archytas de Tarente, et prit le parti de se réfugier à Rhegium. Car, comme cette ville n'était pas comprise dans la Grande-Grèce, elle n'était pas non plus dans l'Italie de ces temps-là. Cette contrée était ce que Pline appelle le front d'Italie, *A Locris frons Italiæ incipit;* dénomination dont Pomponius Mela explique la raison

en ces termes : *Frons ejus in duo quidem se cornua scindit (l. II, c. 4).* Voilà pourquoi on trouve si fréquemment sur d'anciennes médailles de la Grèce Italique, la figure ou entière ou imparfaite d'un taureau, et d'où même est venu le nom d'*Italie*, de *Vitulus*, qui autrefois s'appelait *Italus* ou *Vitalus*.

M. Mazochi distingue dans la Grande-Grèce, huit contrées, des Locriens, des Cauloniates, des habitants du golfe Scylletique, qui, dans la suite, prit le nom de *Scylax*, des Crotoniates, des Sybarites, nommés ensuite *Thuriens*, des Héracléotes, des Métapontins et des Tarentins. Il entre bientôt après dans le détail des villes particulières, et, en parlant de Crotone, il ne manque pas d'avertir que son nom vient du chaldéen *kartha*, *ville;* et qu'il ne faut pas la confondre avec une autre ville de Toscane que les latins ont nommée *Cortone*, quoique les Grecs aient également appelé l'une et l'autre Crotone (Κροτῶνα) : il remarque aussi que les Locres d'Italie étaient une colonie de ceux de la Grèce. Le Parnasse partageait le territoire de ceux-ci, de sorte que ceux qui habitaient en deçà, entre l'Étolie et la Phocide, s'appelaient Locriens *Ozoles*, et ceux qui étaient au-delà, du côté des Thermopyles et de l'Euripe, se nommaient Locriens *Épicnémidiens*, du nom d'une montagne voisine, comme les Locriens d'Italie s'appelèrent *Épizéphiriens* à cause du promontoire voisin.

Après avoir ainsi parcouru les villes renfermées dans la Grande-Grèce proprement dite, l'auteur passe à la liste des villes grecques qui étaient sur

les côtes de la mer Adriatique; il la commence par la ville appelée *Hatria* ou *Hadria*, qui donna son nom au golfe, et la termine par celle qui, au midi, se nommait *Hydrus* ou *Hydruntum*. Il observe que Brundusium s'appelait aussi *Branta* ou *Brunta*, et même *Brenta* ou *Brenda*, nom que les Grecs dérivaient de Βρέντιον, qui signifie *bois de cerf*, parce que, comme le dit Strabon, cette ville avec son port représentait la tête de cet animal. Mais l'auteur, selon sa coutume, remonte au chaldéen *biranta*, qui signifie un *fort* ou un *palais*.

La troisième liste qu'il présente comprend les villes grecques qui étaient sur les côtes de la Lucanie, depuis Rhegium jusqu'à *Posidonie*. Il lui restait à parler des villes grecques situées sur les côtes de la Campanie, mais il renvoie ce détail à un autre volume. Pour former le catalogue de toutes ces villes, il ne se fonde pas seulement sur le témoignage des auteurs, mais plus encore sur les médailles et sur les anciens monuments. Voici, en peu de mots, la substance de son système. Il pense que les Étrusques, qui, selon lui, venaient de la Phénicie, ou du moins de l'Orient, furent d'abord les maîtres de presque toute l'Italie, et y bâtirent des villes. Les Grecs n'y abordèrent que long-temps après, et s'établirent principalement sur les côtes maritimes. Mais, pour connaître l'état de la Grèce Italique, il faut distinguer les temps. Anciennement, et environ l'an 200 de Rome, on distingua la Grande-Grèce, comprise, comme on l'a dit, entre les branches de l'Apennin et trois golfes, du corps des

autres villes grecques, dont les unes, placées sur les côtes de la mer Adriatique, s'étendaient depuis *Hadria* jusqu'à *Leuca*, et les autres étaient situées sur les rivages de la mer de Toscane, depuis Rhegium jusqu'à Cumes. Le corps de ces villes portait simplement le nom de Grèce Italique. Vers les derniers temps de la république, et sur-tout des premiers empereurs, plusieurs de ces villes adoptèrent la langue et les lois romaines; de sorte que, du temps de Strabon, qui écrivait sous Tibère, il ne restait presque plus de ces villes grecques que Rhegium et Naples. Avant cette époque, et vers le septième siècle de la république, il y avait déjà eu un changement qui avait influé sur le langage. Il restait deux corps de villes grecques, l'un renfermé dans les deux branches de l'Apennin, dont on a tant parlé, et qu'on appelait alors *Major-Græcia*, c'est le nom qu'on lui donnait du temps de Cicéron; l'autre, sur les bords de la Campanie, portait le nom de petite Grèce, ou de Grèce simplement. Toutes ces villes grecques avaient cela de commun, qu'elles étaient ou sur les côtes, ou peu éloignées de la mer: aussi n'y en avait-il que sur les côtes maritimes du royaume de Naples, non-seulement jusqu'à Cumes, mais même jusqu'à Sinope, qui prit le nom de Sinuesse. Au-delà, et plus au nord, il n'y avait point de villes grecques, et l'intérieur du royaume de Naples était occupé par différents peuples. Il y en avait aussi dans la Sicile, mais elles ne faisaient point partie de ce qu'on appelait la Grande-Grèce, et Xylander ne l'a fait dire à

Strabon, que parce qu'il a mal rendu le texte de son auteur.

On sait assez dans combien de discussions épineuses et de recherches profondes doit jeter un pareil détail: aussi l'auteur ne les épargne pas à ses lecteurs. Sa vaste érudition ne se montre pas moins dans ce qu'il dit sur Héraclée: il relève une faute échappée à M. de l'Isle, qui, dans sa carte de l'ancienne Grèce, avait placé l'*Acalandre* au midi du fleuve Cylistarne, au nord duquel est le *Siris;* il montre que l'*Acalandre* était entre le fleuve *Aciris*, vers le nord, et le fleuve *Siris* plus méridional; et c'est ainsi qu'il l'a placé dans une carte de la Grèce Italique jointe à ses dissertations. Or, c'est sur la droite de l'Aciris qu'Héraclée était située; les Tarentins, qui la construisirent, y firent passer les habitants de *Siris:* c'est une autre ville qui était placée sur le fleuve du même nom. Mais quelle fut l'origine de Siris? c'est un point que l'auteur ne nous laissera point ignorer. Elle fut bâtie par les Ioniens, qui furent, à son avis, les petits-fils de Noë par Javan, et cela long-temps avant la guerre de Troie. Dans la suite, les Troyens, unis aux Crotoniates, c'est-à-dire, aux Achéens, massacrèrent les Ioniens et s'emparèrent de la ville. Après quoi, les Thuriens et les Tarentins se la disputèrent, et l'on convint que les uns et les autres l'habiteraient, à condition que l'autorité appartiendrait à ceux-ci. Enfin, les Sirites furent obligés de quitter leur ville, et de venir peupler Héraclée, où les Tarentins envoyèrent aussi une colonie. Siris porta

différents noms, entre autres, celui de *Chone:* c'est ainsi, selon Phavorin, que les Égyptiens appellent Hercule qui passa en Italie, et donna son nom aux Sirites. L'auteur ne se contente pas de cette étymologie, il en tire une autre de l'hébreu *Chion*, nom qu'on sait avoir été donné à Saturne par les Phéniciens: ce qui fait compendre pourquoi, selon la remarque de Plutarque (*in Iside*) Anubis, appelé par les Grecs Κύων, était Saturne. De *Chion* on fit Κρὸν ou Κρόνον, en insérant une *r*, et Κρονία, *saturnia terra*, au lieu de χώνια.

Tarente est une autre ville voisine d'Héraclée, qui prête aux recherches de M. Mazochi. On la croit bâtie par Taras, fils d'Hercule, selon quelques-uns, et de Neptune, selon d'autres, dont l'auteur adopte le sentiment. Il croit de plus que ce *Taras* est le même que *Tiras*, fils de Japhet: or, on sait que, suivant Bochard, Neptune et Japhet étaient la même personne. Les Crétois dans la suite s'en emparèrent, ou du moins partagèrent l'autorité avec les anciens habitants, et cela avant la guerre de Troie: ce qui dura jusqu'à la vingt-unième olympiade. Ce fut alors que les Parthéniens de Lacédémone, sous la conduite de Phalantus s'en rendirent maîtres. Elle était florissante du temps du philosophe Archytas (vers la centième olympiade), qui la gouvernait. Elle perdit son autonomie du temps d'Annibal, vers l'an 544 de Rome, et fut prise par Fabius Maximus; enfin, vers l'an 630, les Romains y envoyèrent une colonie.

On a pu remarquer que ce savant auteur saisit

les occasions qui se présentent de chercher dans la langue phénicienne les origines des noms. C'est ainsi qu'en parlant de Métaponte, qui auparavant s'appelait *Metabus*, il n'hésite pas de dire qu'elle fut ainsi nommée par les Orientaux ou les Phéniciens, qui la bâtirent, du chaldéen *Metiba*, qui signifie *séjour, domicile.* Après la guerre de Troie, les Pyliens y envoyèrent une colonie; détruite ensuite par les Samnites, elle fut habitée par les Achéens.

Les géographes jusqu'ici n'avaient reconnu qu'une ville appelée Pandosie, sur les confins de la Lucanie, où mourut Pyrrhus, roi d'Épire; elle était placée où maintenant est *Mendicino.* Mais il y en avait une autre près d'Héraclée sur le bord du fleuve Siris; Plutarque (*in Pyrrho*) en parle, et il en fait souvent mention dans les tables commentées par l'auteur. Elle était sur la colline où fut ensuite Anglona, ville épiscopale détruite.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de suivre M. Mazochi (1) dans toutes ses digressions, quoiqu'il y en ait plusieurs où, parmi quelques conjectures hasardées, on trouve des vues peu communes, et des discussions intéressantes pour la connaissance de l'antiquité. Il serait peut-

---

(1) Mazochi estimait beaucoup les ouvrages de Barthélemy, dans lesquels il trouvait non-seulement beaucoup de sagacité et d'érudition, mais encore une *brevità lucida e ponderosa,* expressions remarquables dans la bouche d'un savant de son caractère.

être à souhaiter qu'il eût daigné donner plus d'ordre, de précision et de méthode à un ouvrage, sur-tout d'une érudition aussi sèche et aussi profonde; nous ne doutons pas néanmoins que les amateurs de la haute littérature n'en attendent la suite avec empressement.

DES MÉDAILLES DE MARC-ANTOINE[1].

PLUSIEURS dissertations, pleines de recherches sur divers monuments antiques, ont fait connaître dans la république des lettres le père Paciaudi, théatin, correspondant de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, et ont donné une idée avantageuse de son érudition. Celle dont nous allons rendre compte, et qui est le plus récent de ses ouvrages que nous connaissions, ne peut que confirmer l'opinion publique en sa faveur.

Depuis que les antiquaires se sont appliqués à la recherche des monuments anciens, il s'est trouvé de temps en temps d'industrieux faussaires qui ont tenté d'abuser et de tirer parti de leur curiosité. Quelquefois même on n'a que trop bien réussi, et en ce genre d'imposture l'Italie paraît avoir été

(1) *Pauli M. Paciaudi C. R. Historici ord. Hierosol., etc.* Remarques philosophiques sur les médailles consulaires du triumvir Marc-Antoine, avec l'explication d'un marbre tiré du Péloponèse; par le père Paciaudi. Rome 1757. In-4° de 126 pages. *Journal des Savants*, avril 1759, page 239.

plus féconde que les autres contrées. C'est en quoi Jean-Jacques Bonsagna de Parme, et son contemporain Jean de Cavino de Padoue, se sont distingués de leur temps avec tant d'éclat, que la muse du père Vionnet, de la Compagnie de Jésus, a daigné célébrer en beaux vers leur adresse à contrefaire des médailles dans le goût antique.

Patavine, dolosos,
Parmensisque, typis mendacibus indere vultus,
Atque novum potuistis opus donare vetusta
Effigie, miraque oculis illudere fraude.

Ces deux hommes, et quelques-uns de leurs semblables, ont conduit leur ruse avec tant d'art, que plusieurs savants ont été leurs dupes, et que l'antiquité de certains monuments est devenue très-problématique. On a supposé des médailles frappées en l'honneur d'Homère, d'Aristote, de Platon, de Priam, de Didon, de Scipion, d'Antoine, et d'une infinité d'autres, dont on peut voir une partie dans l'ouvrage du père Paciaudi. On pense bien que Cicéron n'aura pas échappé: aussi, sur la fin du seizième siècle, Fulvius Ursinus paya fort cher une médaille qu'on supposait avoir été frappée par les Magnésiens en l'honneur de ce Romain célèbre. Ses interprètes n'ont pas manqué d'en enrichir leurs commentaires, et Gronovius l'a placée à la tête de son édition de Leyde de 1692. On a supposé aussi que la Sicile avait reconnu par un monument pareil les services que lui avait rendus l'orateur romain, en la vengeant de Verrès.

Le savant Antoine-François Gori avait regardé

comme antique un médaillon en or, avec la tête de Livie, et Apostolo Zéno découvrit qu'il avait été frappé, comme beaucoup d'autres, en Allemagne, dans le siècle dernier. Un autre d'An. Faustina, en imposa pareillement à Chamillard, et au père Hardouin. On eut beau découvrir les *types* en plomb qui avaient servi à la fabrique du médaillon, le père Hardouin écrivit pour soutenir son erreur, et accusa d'ignorance et de mensonge l'auteur de la découverte, qui fut obligé de revenir à la charge pour convaincre l'antiquaire obstiné.

La médaille d'Antoine qui donne occasion aux recherches du père Paciaudi, n'est pas du nombre de celles qui doivent leur existence à la fourberie. On voit sur une de ses faces les enseignes à l'aigle romaine, avec ces lettres, LEG. XXX; et sur le revers un navire, avec ces mots: ANT. AUG. III. VIR. Comme le nombre des légions varia dans les temps différents de la républiqne, on peut demander s'il montait à trente sous Antoine, ce qui ferait naître des doutes sur l'antiquité de ce monument et de beaucoup d'autres semblables. Mais quoique Dion semble dire qu'on n'entretenait que vingt-trois ou vingt-cinq légions sous Auguste, et que Tacite n'en compte que vingt-cinq sous Tibère, on a des preuves qu'elles étaient en plus grand nombre dans le temps du triumvirat.

Appien témoigne que, lors du traité conclu entre les triumvirs, il y avait quarante-trois légions qui, après la bataille de Philippes, se trouvèrent réduites à vingt-huit. Ailleurs il parle de trente-quatre et de

quarante légions du temps de César. De plus, Galba écrit à Cicéron, *lib. X, Epist. fam.* 30 : *Antonius legiones eduxit duas, secundam, et quintam trigesimam.* Cicéron parle lui-même dans un autre endroit de cette trente-cinquième légion (*Philipp. V, sub fin.*). Mais la trentième, dont il est question dans la médaille, était-elle attachée à Antoine? On voit par des lettres de Pollion à Cicéron, en 717, que Lepidus et Antoine le sollicitaient de leur livrer la trentième légion (*ibid.* 31, 32); ce qui fut sans doute exécuté, puisqu'au rapport de Velleius, Plancus et Asinius Pollion livrèrent les troupes à Antoine : *Uterque exercitus tradidere Antonio.* Cette légion est célèbre dans les monuments pour sa valeur et sa fidélité : *fortis, valens, fidelis, pia, felix, victrix;* elle s'appela encore dans la suite *Ulpia*, nom qu'elle tira d'Ulpius Trajan. Elle existait donc avant cet empereur : elle avait souffert, et ce prince ou la rétablit à l'occasion de la guerre contre les Daces, ou se l'attacha d'une manière particulière.

Le père Paciaudi remarque ensuite qu'Antoine mettait un vaisseau sur ses monnaies, pour faire sa cour à Cléopatre; et le pavillon arboré sur la proue de celui que porte la médaille, lui fait croire que c'était un vaisseau prétorien. Il a encore cela de particulier qu'il est sans mât, sans antennes et sans voiles; d'où l'on conclut que c'était un vaisseau de guerre, représenté comme étant sur le point de combattre, parce que l'usage des anciens était de baisser les voiles, et le mât lui-même, avant le

combat. L'auteur profite de cette occasion pour s'expliquer sur les *polyrèmes* des anciens; c'est-à-dire, sur leurs vaisseaux à plusieurs rangs de rames. Celui dont il est ici question, et d'autres, n'en offrent qu'un rang; faut-il en conclure que l'idée des auteurs qui ont admis des rangs de rameurs élevés par étages dans les vaisseaux anciens, est une chimère?

Après ce qu'ont dit sur ce sujet tant de savants depuis Bayf jusqu'à nos jours, le père Paciaudi n'y voit encore que ténèbres, et des difficultés insurmontables, quelque sentiment qu'on embrasse. Cependant, après un mûr examen, il juge plus probable l'opinion de ceux qui croient que les rangs de rames étaient placés par étages les uns au-dessus des autres. Car, si les médailles d'Antoine, et plusieurs autres, offrent des navires où les rames sont placées horizontalement sur les bords, on en trouve d'autres où l'on voit les rames s'élever les unes sur les autres à différentes hauteurs. Telles sont quelques-unes de Q. Métellus, d'Adrien, de Gordien III, et deux en or de Carausius et d'Alectus, rapportées par Deslandes.

L'auteur en produit aussi une en cuivre du même Carausius, que lui avait montrée Apostolo Zeno, sur laquelle on voit trois étages de rames bien marqués. Et, sans parler de la colonne trajane (1), on

(1) L'auteur, parlant de la galère prétorienne de Trajan qu'on voit sur cette colonne, dit comme le père de Languedoc, qu'on peut douter si les rameurs étaient placés sur un même

trouva, en 1724, sur le mont Palatin, une ancienne peinture qui représente de même un navire à trois rangs de rames bien distingués (1), et les ruines d'Herculanum en fournissent, dit-on, une pareille.

Le père Paciaudi est confirmé dans son sentiment par les expressions des anciens à cet égard, surtout par ces paroles de Végèce au sujet des vaisseaux de guerre: *Interdum quinos sortiuntur remigum ordines; nec hoc cuiquam enorme videatur, quum in actiaco prœlio longè majora referantur concurrisse navigia, ut senorum etiam, vel ultrà ordinum fuerint.* Néanmoins elles ne sont pas décisives contre le système du père Sanadon, cité par le père Paciaudi; car, comme cet auteur pensait que les rames étaient disposées en ligne horizontale, et que plusieurs rameurs étaient placés sur la même rame, en descendant du courcié à la bande, on ne trouve rien dans les expressions de Vegèce, qui ne puisse quadrer à cette idée. Nous ajouterons qu'un Français, dont le père Paciaudi paraît n'avoir pas connu les ouvrages, a pensé

---

pont, ou sur des ponts différents, élevés les uns au-dessus des autres. *Sed dubitatio de eo potiùs suboritur, an remiges alii aliis essent superiores; exigua enim adeò est inter remorum ordines distantia, ut nautæ in una eademque contabulatione stantes possent supremos juxtà, ac infimos tractare remos.* Il en dit autant de la birème sur laquelle l'empereur Paléologue et le patriarche de Constantinople abordèrent en Italie, pour se trouver au concile de Florence. On voit la figure de ce navire sur les portes du Vatican, que fit faire le pape Eugène IV.

(1) Si la figure est exacte, on dirait même qu'il y en a quatre.

comme le père Sanadon sur ce point, quoiqu'il ne s'accorde pas avec lui sur quelques autres. C'est de Baras de la Penne, qui, malgré l'honneur qu'il avait, tout laïque qu'il était, d'*être affilié à la Compagnie de Jésus*, ce sont ses termes (1), n'a pas laissé d'écrire beaucoup sur cette matière, non-seulement contre Folard et Fabretti, mais encore contre les pères de Languedoc et de Maugeraye. Cet auteur soutient que les figures de la colonne trajane ne sont pas une preuve de la construction des vaisseaux usitée dans ce temps-là, puisqu'on avait abandonné l'usage des trirèmes plus de 150 ans avant l'empire de Trajan.

Le père Paciaudi s'appuie encore beaucoup sur le témoignage des anciens, qui parlent de rames plus courtes les unes que les autres, et qui nous disent que les *thranites* (c'étaient les rameurs du côté de la poupe) avaient une plus forte paie que les autres, parce qu'ils fatiguaient davantage, à cause de la longueur de leurs rames. Quelque parti que l'on prenne, il paraît qu'il faut supposer l'inégalité des rames comme un fait incontestable,

---

(1) Réplique à la réponse du père de la Maugeraye, insérée dans les *Mém. de Trévoux. Mars* 1728, *art.* 25.

Nous avons aussi vu du même auteur une lettre critique au sujet d'un livre intitulé: *Nouvelles découvertes sur la Guerre*, etc. avec des remarques critiques sur les trois systèmes des trirèmes, etc. à Marseille 1727, *petit in-folio.* On voit par sa réplique qu'il a composé sur ce sujet plusieurs autres écrits que nous n'avons point vus. Cette réplique a été imprimée à Marseille en 1728, chez Dominique Sibié.

d'où il semble résulter qu'elles n'étaient pas toutes placées sur une même ligne horizontale. Mais tous ceux qui ont traité cette matière, ceux du moins que nous avons vus, le père Paciaudi lui-même, disent ou supposent que les rameurs frappaient l'eau tous à la fois, et à intervalles égaux, ce qui n'est pas aisé à concevoir, les plus courtes rames faisant nécessairement une moindre vibration que les plus longues, si l'on peut se servir de cette expression. La longueur même des rames qu'on est obligé d'admettre dans tout système, présente encore une autre difficulté. De Barras, par exemple, donne cinquante-sept pieds de longueur aux rames du vaisseau de Philopator, vingt-six pieds pour la partie intérieure, et trente-un pour l'extérieure : quelle étendue ne devait donc pas avoir l'espèce de ligne courbe que traçait le bout intérieur de la rame dans son mouvement, et comment concevoir qu'un homme placé à cette extrémité eût pu nager assis, ou même debout?

Le père Paciaudi n'oublie pas le témoignage des anciens qui attestent que les rameurs étaient plus élevés les uns que les autres, et à inégale distance de la carène ou du fond du vaisseau, non plus qu'un fait assez récent et rapporté dans l'histoire de Venise. Un mathématicien nommé Victor Faustus, qui vivait vers l'an 1537, y construisit, à l'imitation des anciens, une *quinquérème*, qui fit l'admiration de tout le monde; et, quoique la figure de ce bâtiment n'existe plus, le père Paciaudi pense que les cinq rangs de rames étaient distri-

bués par étages, suivant l'ancienne pratique. Ce vaisseau est apparemment le même dont parle Bayf dans la préface et dans le corps de son ouvrage *de re navali*, imprimé par Robert Étienne en 1537, c'est l'édition que nous avons vue. Cependant, quoique Bayf (1) eût été à Venise, il s'exprime de manière à faire croire qu'il n'avait pas vu ce bâtiment. Mais ce qui paraît plus singulier, c'est qu'au rapport de Bayf, François I faisait construire au Hâvre, *ad Portum Gratiarum*, une quinquérème pareille, à cinq ordres de rames, mais d'un meilleur goût et mieux proportionnée (2). C'est ainsi qu'il en parle, en adressant la parole à ce prince lui-même: *Nec mirum si hæc fidem non habebunt apud homines nostros, qui et Venetorum quinqueremem unam admirantur, et tuam totidem ordinum, quæ illam symmetriâ superabit, gratulabundi expectant.* Il en parle aussi dans le corps de son ouvrage: revenons à celui du père Paciaudi.

Il relève, avec raison, une méprise de Larrey, qui a cru que ces lettres. IMP. AUG., qu'on trouve souvent sur les médailles d'Antoine, signifiaient *empereur auguste*, au lieu que les dernières signifient *augure*, dignité dont Antoine se fit toujours honneur; ce qui est confirmé par d'autres médailles

(1) Voici ce qu'il en dit, pag. 35: *Veneti videant an illa eorum quinqueremis, quæ XXVIII tantùm, opinor, transtris constat, ædificata sit ad antiquarum quinqueremium rationem.*

(2) Elle se nommait *Caracon*, selon Deslandes, et fut brûlée presque sous les yeux de François I.

du triumvir, où ce mot est écrit en toutes lettres. Mais la justice, due à tout le monde, ne nous permet pas d'approuver de même la sortie qu'il fait contre Bayle, en le traitant de cynique. A l'occasion d'un traité de paix que le roi de Perse fit avec les Grecs, le critique rapporte les témoignages de Plutarque et de Diodore de Sicile; et comme les dates produites par ces deux auteurs ne paraissent pas s'accorder, il conclut que les préjugés sont pour Diodore. « Il faut avouer, ajoute-t-il, que « Plutarque n'est point un bon guide de chronolo- « gie: il transporte quelquefois les événements, « tout comme s'il composait un poëme épique. »

Je ne compte pour rien, dit à ce sujet le père Paciaudi (1), l'autorité de cet écrivain acharné à médire des anciens, qui avance que Plutarque a parlé d'Antoine plutôt en poëte qu'en historien. Les débauches d'Antoine ne sont-elles attestées que par Plutarque, et le dérangement des faits peut-il en infirmer la certitude? Mais, 1° il n'est du tout point question d'Antoine dans la remarque de Bayle, comme on vient de le voir. 2° Ce critique n'attaque point la fidélité de Plutarque, ni la vé-

---

(1) *Nec quicquam tribuo auctoritatis maledico illi veterum scriptorum obtrectatori, seu veriùs cynico cani, qui ut Plutarchum dente carperet rabido ait poesin, potiùs de Antonio, quàm historiam finxisse. An quæ ab illo summa animi levitate, vitæque licentia facta perhibentur, unius nituntur Plutarchi testimonio? Aut inordinata temporum series, quam Baylius historico culpæ vertit, dictis abrogat fidem?* (Pag. 21).

rité des faits rapportés en cet endroit. Il se contente de dire que l'auteur grec n'est pas un bon guide en chronologie : or, on peut être historien véridique, et chronologue peu exact; ensuite dire qu'un auteur *transpose* les événements, ce n'est pas assurer que les événements soient faux. 3° Préférer l'autorité de Diodore de Sicile à celle de Plutarque pour l'ordre des temps, ce n'est point médire des anciens.

Le père Paciaudi adopte l'idée par laquelle l'abbé Barthélemy rend raison de cette singularité de quelques médailles antiques, qui présentent d'un côté un relief, et de l'autre une aire quadrangulaire en creux (1). Il pense que dans l'enfance de l'art, les premiers ouvriers, pour retenir le flan par le moyen des coins, imaginèrent de graver en creux celui qui devait former le type de la médaille, et en relief celui qui devait la fixer. Ce relief était divisé par des lignes gravées en creux, de sorte que la pièce portant sur les parties saillantes, en recevait l'empreinte au premier coup de marteau, et y demeurait engagée pendant le reste de l'opération. Le père Paciaudi a vu plusieurs de ces médailles antiques, avec le tétragone en creux, et il en publie sept qui n'avaient point encore paru.

Il termine son ouvrage par des observations sur un marbre antique, venu du Péloponèse, qu'il a vu à Venise. Ce marbre gravé représente, à son

---

(1) On a supprimé dans cette phrase quelques expressions qui sont du secrétaire, ou principal rédacteur du journal.

avis, un médecin assis, consulté par une femme malade : à quelque distance paraît un serpent sur un arbre, et sur une planche latérale la forme de six instruments à l'usage de la médecine, qui embrassait alors les fonctions de la chirurgie. Ce dessin, dans toutes ses parties, offre un beau champ à l'érudition de l'auteur, dans un ouvrage surtout dédié à un médecin. On pense bien qu'il n'oublie pas l'ancienne querelle, renouvelée de nos jours entre Richard Mead et Midleton, deux savants médecins, l'un de Londres, l'autre de Cambridge, sur l'état des médecins chez les anciens Romains. Ce dernier soutenait contre son confrère, qu'ils étaient de condition servile; et la Motte, Anglais, mit fin à la querelle, en distinguant quatre sortes d'esclaves (*servi*) chez les Romains : 1° ceux qui étaient pris par le droit de la guerre; 2° ceux qu'on acquérait à prix d'argent; 3° ceux qui naissaient dans les maisons du maître, et s'appelaient *vernæ;* 4° ceux qui, étant étrangers, se mettaient eux-mêmes en servitude pour acquérir le droit de bourgeoisie à Rome. Tel était celui qui dans Pétrone dit : *Ipse me dedi in servitutem, et malui civis esse Romanus quàm tributarius.* Or, la première et la dernière classe n'étaient pas capables d'avilir une profession qui fut souvent exercée par des personnes aussi distinguées par leurs dignités que par leur savoir. Jules-Charles Schlaeger a fait l'histoire de cette querelle dans un ouvrage intitulé : *Historia litis de medicorum apud veteres Romanos degentium conditione.* Helmstad. 1740.

RAPPORT

FAIT

A LA COMMISSION TEMPORAIRE

DES ARTS

EN JANVIER 1795,

Sur une édition complète des OEUVRES DE WINKELMANN.

CITOYENS,

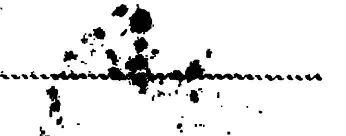
Vous me demandez mon avis sur la nouvelle édition des *OEuvres de Winkelmann*. Je me fais un devoir de rendre justice aux travaux de cet excellent auteur. Il avait apporté en naissant les qualités qui pouvaient lui assurer la réputation dont il jouit, et il les consacra toutes à l'étude des monuments de l'antiquité.

Il se contenta d'abord d'y découvrir des faits, des usages et des allégories. Bientôt il y découvrit l'histoire de l'art depuis son enfance jusqu'à sa perfection. Il suivit avec obstination cette grande idée, et, rapprochant entre eux cette foule de monuments qui sont venus jusqu'à nous, il osa fixer le siècle et le pays qui les avait produits, et s'éleva

jusqu'à la notion du beau idéal, dont il se pénétra, et dont il pénétra tous ses lecteurs. De grands succès couronnèrent ses efforts : des erreurs inévitables armèrent les critiques. Mais ses erreurs, ainsi que ses découvertes, firent naître de nouvelles idées; et, sous ce point de vue, il peut être regardé comme un des législateurs de la littérature.

Le citoyen Jansen, en réunissant dans son édition toutes les observations que de savants hommes ont faites sur les ouvrages de Winkelmann, rendra un service signalé aux lettres et aux arts. Son entreprise mérite d'être encouragée. Les hommes de génie sont de tous les temps et de tous les pays; et la France, en honorant la mémoire de Winkelmann, aura autant de droit de se l'approprier que la Prusse qui lui donna le jour.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

ŒUVRES DIVERSES.

TRAITÉ DE MORALE.

ROMAN.

POÉSIE.

CRITIQUE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

